

HISTOIRE

DE

LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB,

PAR WASHINGTON IRVING,

Auteur de l'*Histoire des Compagnons de Colomb*,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR C. A. DEFAUCONPRET FILS.

Venient annis
Secula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

SENECA, *Medea*.

Deuxième Édition, revue et corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXVI.

E.A.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE.

Me trouvant à Bordeaux, dans l'hiver de 1825-6, je reçus une lettre de M. Alexandre Everett, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Madrid, qui m'annonçait un ouvrage alors sous presse, publié par don Martin Fernandez de Navarrete, secrétaire de l'Académie royale d'histoire, etc., etc. C'était, me disait-il, un recueil de documens relatifs aux voyages de Christophe Colomb, parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs du plus haut intérêt qui n'avaient jamais été publiés. M. Everett me témoignait en même temps combien il serait à souhaiter que cet ouvrage fût traduit en anglais par un de nos compatriotes. Je pensai comme lui, et ayant depuis quelque temps l'intention de visiter Madrid, je partis bientôt après pour cette

capitale, dans le dessein d'entreprendre ce travail pendant le séjour que je me proposais d'y faire.

Peu de temps après mon arrivée, M. Navarrete publia son ouvrage. Je trouvai qu'il contenait beaucoup de documens inconnus jusqu'ici, qui jetaient un nouveau jour sur la découverte du Nouveau-Monde, et qui faisaient le plus grand honneur au zèle et à l'activité du savant éditeur. Cependant l'ensemble présentait plutôt une riche collection de matériaux pour l'histoire qu'une histoire véritable, et quelque incalculable que soit le prix de tels matériaux pour l'érudit laborieux, la vue de papiers détachés et de pièces officielles n'est propre qu'à rebuter la masse des lecteurs qui veut une narration claire et suivie. Ces circonstances me firent hésiter à entreprendre mon travail, et cependant le sujet était trop intéressant et trop national pour que je pusse me décider sans peine à y renoncer.

En y réfléchissant mûrement, je remarquai que quoiqu'il y eût une foule d'ouvra-

ges en différentes langues relatifs à Christophe Colomb, ils ne contenaient tous qu'un récit borné et incomplet de sa vie et de ses voyages, tandis qu'il y avait sur ce sujet une foule de renseignemens précieux qui n'existaient qu'en manuscrits ou sous la forme de lettres, de journaux, ou de pièces officielles. Il me sembla qu'une histoire composée fidèlement avec ces divers matériaux manquait à la littérature, et que ce serait une occupation plus agréable pour moi et un ouvrage plus utile pour mon pays, que la traduction à laquelle j'avais pensé.

Je fus encouragé à entreprendre cette histoire par tous les secours que je trouvai sous ma main à Madrid. Je logeais dans la maison du consul américain O. Rich, esq., l'un des bibliographes les plus infatigables de l'Europe, qui, pendant plusieurs années, s'était donné les plus grandes peines pour rassembler tous les ouvrages qui traitaient des premiers temps de l'histoire d'Amérique. Dans sa vaste et curieuse bibliothèque, je trouvai une des meilleures collections qui

existent de l'histoire des colonies espagnoles, renfermant une foule de documens que j'aurais vainement cherchés ailleurs. Le consul la mit à ma disposition avec une bienveillance et une générosité qu'on n'est guère accoutumé à trouver chez les possesseurs d'ouvrages si rares et si précieux, et sa bibliothèque a été ma principale ressource pendant tout le cours de mes travaux.

J'obtins aussi l'entrée de la bibliothèque royale de Madrid et de celle du collége des Jésuites de Saint-Isidore, riches et nombreuses collections, administrées avec beaucoup d'ordre et de libéralité. Don Martin Fernandez de Navarrete, qui m'a communiqué des papiers importans et curieux découverts dans le cours de ses recherches, m'a rendu les services les plus obligeans, et je ne puis m'empêcher de témoigner ici mon admiration pour le zèle désintéressé de cet homme estimable, l'un des derniers vétérans de la littérature espagnole, qui, quoique presque le seul, travaille avec une ardeur infatigable, dans un pays où mainte-

nant la culture des lettres ne reçoit que bien peu d'encouragemens et de récompenses.

Je dois aussi rendre justice à la libéralité du duc de Veraguas, descendant et représentant de Christophe Colomb, qui m'a permis de visiter les archives de sa famille, et qui s'est fait un plaisir de me montrer lui-même les trésors qu'elles contiennent. Enfin je ne dois pas omettre non plus de rappeler tout ce que j'ai d'obligations à mon excellent ami D. Antonio de Ugina, trésorier de l'infant Francisco, homme plein de de talens et d'érudition, versé surtout dans l'histoire de son pays et des contrées qui en dépendaient. C'est à ses recherches assidues, à ses travaux secrets et infatigables que nous devons une grande partie des lumières jetées depuis peu sur l'histoire primitive des colonies. Il a en sa possession la plupart des papiers de son ami l'historien Munos, récemment enlevé au milieu de ses précieux travaux. Ces documens et plusieurs autres m'ont été communiqués par don Antonio avec une générosité et une prévenance qui,

en doublant la reconnaissance que je lui dois, en allègent en même temps le fardeau. C'est à l'aide de ces secours et de ceux que je dus à ma position personnelle, que j'ai composé cette histoire, donnant tous mes soins à ce travail et y consacrant tous les instans dont je pus disposer pendant mon séjour dans un pays étranger. J'ai consulté tout ce que j'ai pu trouver d'ouvrages relatifs à mon sujet, tant manuscrits qu'imprimés, les comparant autant que je le pouvais avec les monumens originaux, ce flambeau des recherches historiques, et m'efforçant de distinguer la vérité au milieu des contradictions qui se présentent inévitablement toutes les fois que différentes personnes rapportent les mêmes faits, en les envisageant sous divers points de vue et sous l'influence d'intérêts et de sentimens divers.

Et composant cet ouvrage, j'ai évité de me livrer à des considérations purement spéculatives ou à des réflexions générales, à l'exception de celles qui découlaient naturellement du sujet; j'ai mieux aimé donner

un récit complet et détaillé, n'omettant aucune des particularités qui me semblaient caractériser les personnes, les événemens ou l'esprit du siècle, et je me suis efforcé de présenter chaque fait de manière à ce que le lecteur pût l'apprécier lui-même, faire les réflexions qu'il suggère, et en tirer la conclusion.

Comme plusieurs parties de cette histoire exigent des éclaircissemens puisés dans des événemens contemporains ou dans la littérature du siècle, j'ai mieux aimé, plutôt que de surcharger la narration, les rejeter dans un appendice à la fin de l'ouvrage, ce qui m'a permis en même temps de donner plus de détails lorsque le sujet était intéressant, et que les sources où j'avais puisé n'étaient pas à la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Après tout, ce n'est qu'avec une extrême défiance que cet ouvrage est présenté au public. Le seul mérite que je puisse m'attribuer avec raison, c'est un désir sincère de dire la vérité, l'absence de tout préjugé

relativement aux nations dont il est question dans cette histoire, et des efforts soutenus pour compenser par le travail tout ce que je sens qui me manquait ailleurs.

WASHINGTON IRVING.

Madrid, 1827.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

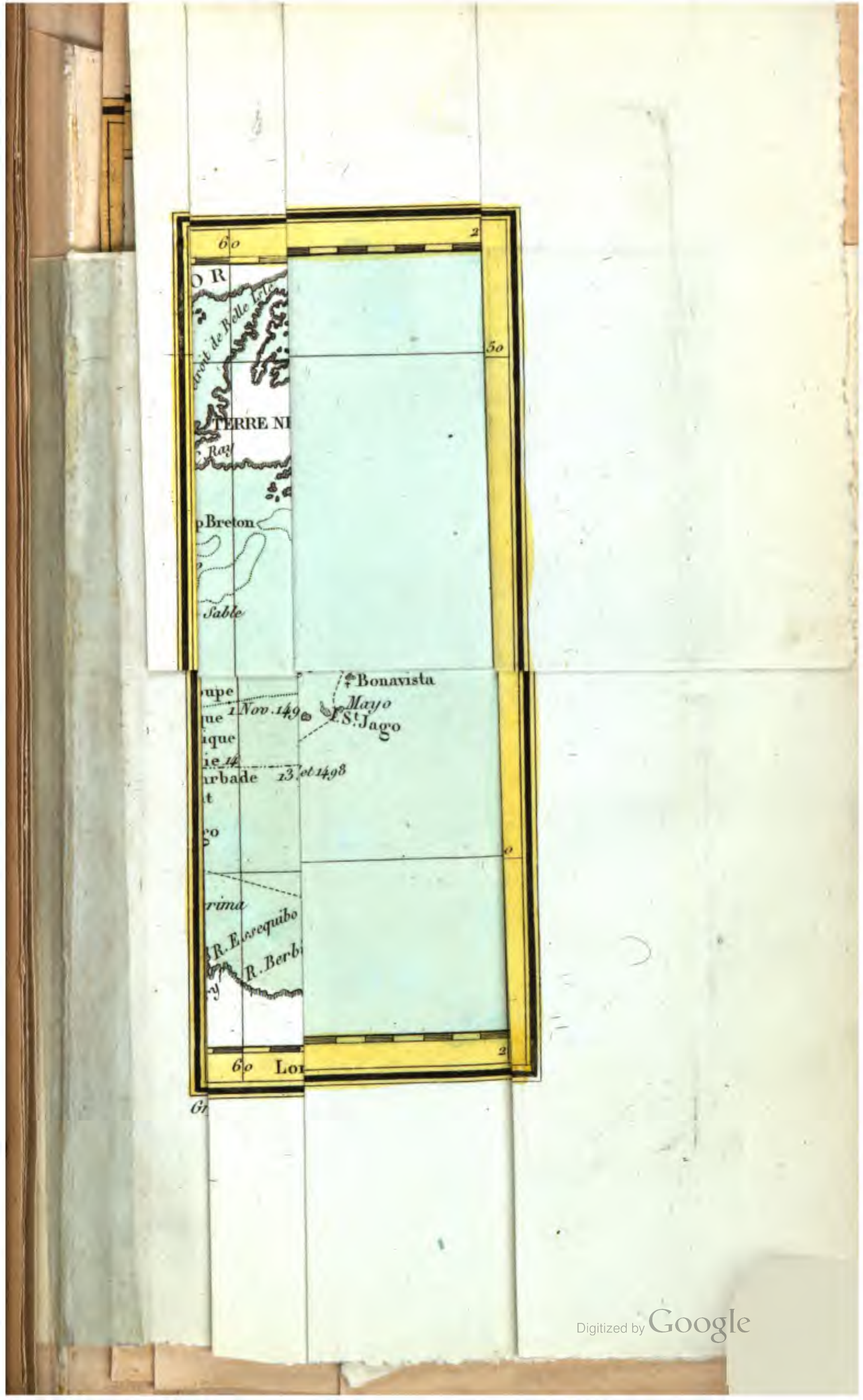
LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

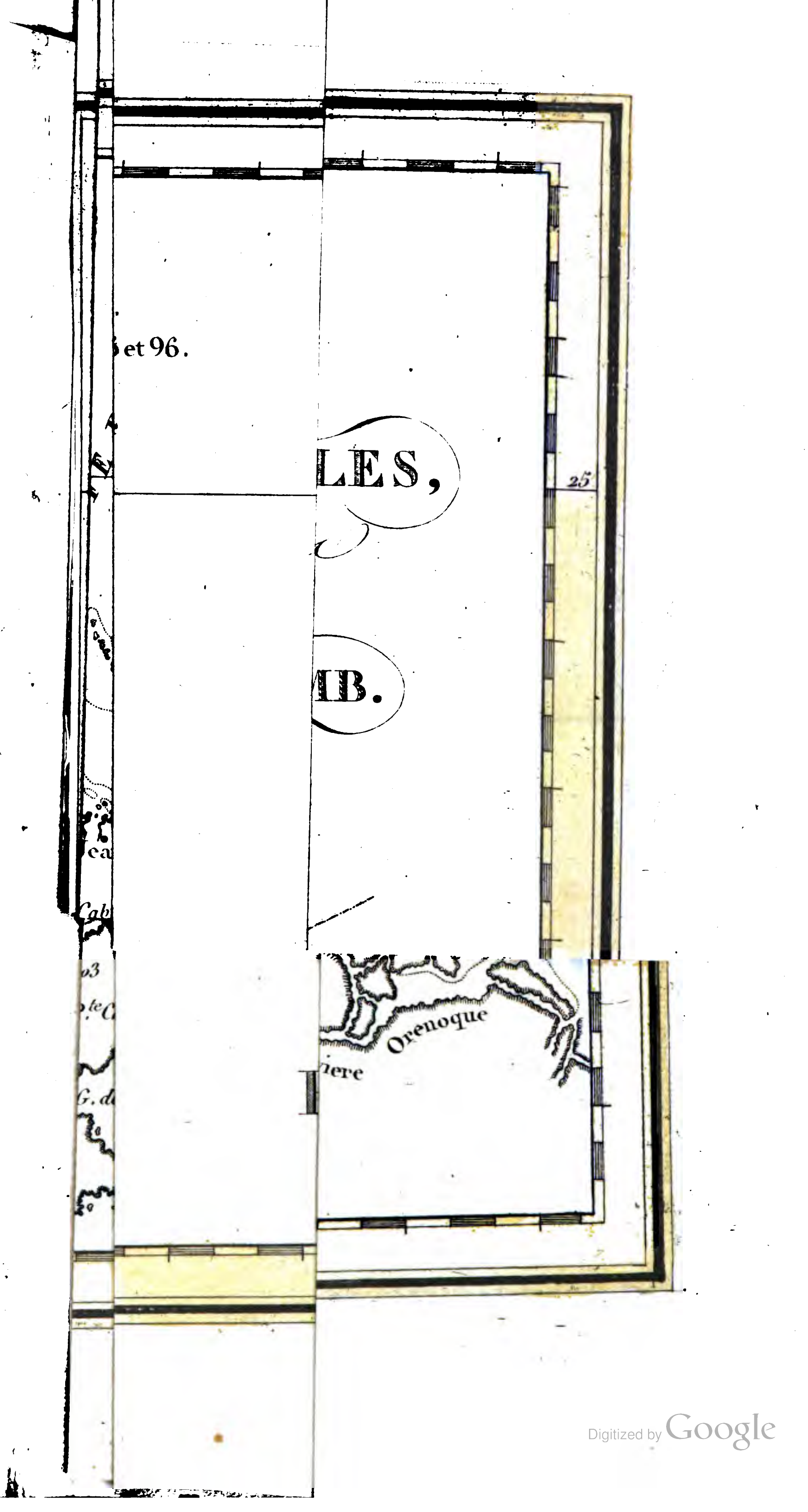
LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



60
2
O R
Detroit de Belle Isle
50
TERRE NE
C. Ray
p Breton
Sable
Bonavista
Mayo
I. St. Jago
oupe
que
1 Nov. 149
ique
ie 14
arbade
13 Oct 1498
t
go
0
rima
R. Essequibo
R. Berbi
60
Lon
2


et 96.
LES,
MB.
25
Orenoque
iere


THE
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
Astor, Lenox and Tilden
Foundations.

INTRODUCTION.

Une communication entre les deux rivages de l'océan Atlantique a-t-elle existé dans ces temps obscurs que n'éclairent ni la tradition ni le flambeau de l'histoire, et dans quelque période reculée de civilisation, où, d'après les conjectures de quelques érudits, les arts ont pu devenir florissans à un degré inconnu des peuples que nous appelons les anciens? La légende égyptienne, racontée par Platon, sur l'Atalantide, n'était-elle pas une fable, mais bien la tradition obscure de quelque vaste contrée, séparée violemment par une de ces terribles convulsions de notre globe, qui ont laissé des traces de l'océan sur le sommet des plus hautes montagnes? Ce sont là des questions qui seront toujours un sujet de doutes et de théories hasardées. Aussi loin que remonte le témoignage authentique de l'histoire, rien n'était connu du continent ni des îles de l'hémisphère occidental, avant l'époque de leur découverte, vers la fin du quinzième siècle. Une barque errant à l'aventure peut avoir quelquefois perdu de vue les bornes

des anciens continens, et avoir été entraînée par des tempêtes au milieu de l'immensité des eaux, long-temps avant l'invention de la boussole; mais jamais elle n'est revenue révéler les secrets de l'Océan. Et quoique, de temps en temps, il soit arrivé jusqu'aux rivages de l'ancien monde, quelques vagues indices qui annonçaient à ses habitans surpris qu'il existait des terres au-delà de leur humide horizon, cependant personne ne s'aventura à déployer une voile et à chercher ce continent enveloppé de mystères et de périls. Ou si les légendes des voyageurs scandinaves sont exactes, et que leur mystérieux Vinland fut la côte de Labrador ou le rivage de Terre-Neuve, ils ne firent qu'entrevoir à peine le Nouveau-Monde, sans qu'il résultât aucune connaissance certaine et durable de ces découvertes fugitives, perdues presque aussitôt pour le genre humain[1]. Ce qui est certain, c'est qu'au commencement du quinzième siècle, lorsque les hommes les plus éclairés cherchaient de tous côtés à rassembler les lumières éparses de la géographie, il régnait parmi les savans une ignorance profonde sur les régions occidentales de l'Atlantique. Ce vaste océan frappait de surprise et en même temps d'une sorte de stupeur; on eût dit un chaos qui

(1) *Voyez* l'appendice à la fin de l'ouvrage : DÉCOUVERTES DES SCANDINAVES.

bornait le monde, dans lequel l'esprit de conjecture ne pouvait pénétrer, et où l'esprit d'entreprise craignait de s'aventurer. Il ne nous en faut pas de preuve plus positive que la description que fait de l'océan Atlantique, Xerif al Edrisi, surnommé le Nubien, célèbre écrivain arabe, dont les compatriotes étaient les navigateurs les plus hardis du moyen-âge, et possédaient tout ce qu'on savait alors de géographie.

« L'Océan, dit-il, entoure les dernières limites de la terre habitée, et tout ce qui est au-delà est inconnu. Personne n'a pu vérifier rien de ce qui le concerne, à cause de sa navigation difficile et périlleuse, de sa grande obscurité, de son immense profondeur et de ses fréquentes tempêtes; et en même temps par la crainte qu'inspirent ses poissons monstrueux et ses vents terribles. Cependant il s'y trouve beaucoup d'îles, dont les unes sont peuplées, les autres désertes. Il n'y a point de marins qui ose pénétrer dans son sein; ou, si quelques aventuriers y sont entrés, ils n'ont fait que longer les côtes, sans oser s'en écarter. Les vagues de cet Océan, quoiqu'elles s'élèvent aussi haut que des montagnes, se maintiennent néanmoins sans se briser; autrement il serait impossible à un vaisseau de les franchir[1]. »

(1) *Description de l'Espagne*, par Xerif al Edrisi, traduction espagnole de Conde. Madrid, 1799.

Le but de cet ouvrage est de raconter les exploits et les découvertes du navigateur qui le premier perça les mystères de ce dangereux élément, qui le premier en brava les hasards, et qui, par son profond génie, sa constance invincible et son courage héroïque, mit les deux extrémités de la terre en rapport l'une avec l'autre. Le récit des aventures de sa vie agitée est l'anneau qui rattache l'histoire de l'ancien monde à celle du nouveau.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Christophe Colomb. — Ses parens. — Son éducation.

On ne sait rien de certain sur les premières années de Christophe Colomb. L'époque, le lieu de sa naissance sont enveloppés d'une égale obscurité; ses ancêtres ne sont pas mieux connus; et telle a été la subtilité fatigante des commentateurs, qu'il est difficile de découvrir la vérité au milieu du dédale de conjectures dont ils l'entourent. A en croire le témoignage d'un de ses contemporains et de ses amis[1], il doit être né en 1435 ou 1436. Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné

(1) Andrez Bernaldez, connu généralement sous le nom du Curé de Los Palacios. *Voyez*, dans l'appendice, à la fin de cet ouvrage, les détails sur l'époque et le lieu de la naissance, et sur les parens de Colomb.

le jour, mais il paraît suffisamment prouvé qu'il naquit dans l'ancienne cité de Gênes. Les mêmes débats se sont élevés par rapport à sa famille, plus d'une noble maison l'ayant réclamé, depuis que son nom est devenu assez fameux pour donner plus d'illustration qu'il n'en peut recevoir. Il est probable que c'étaient des branches sorties toutes du même tronc, mais qui avaient été séparées, quelques-unes même abattues, par les guerres civiles d'Italie. Quand même il y aurait eu quelques titres de noblesse dans sa famille, ni lui ni ses contemporains ne paraissent en avoir eu connaissance, et du reste ce fait importe peu à sa gloire. Il est certainement plus honorable pour sa mémoire que plusieurs nobles familles le réclament, que s'il avait pu désigner la plus illustre origine. Son fils Fernando, qui a écrit son histoire, et qui a même fait un voyage pour éclaircir ce point, renonce tacitement à toutes prétentions de ce genre, déclarant qu'il vaut bien mieux que sa famille date sa gloire de l'amiral, que d'aller chercher si, avant lui, ses ancêtres étaient nobles, et s'ils avaient des meutes et des faucons ; car « je pense, ajoute-t-il, qu'il n'est point d'aïeux, quelque illustres qu'ils fussent, dont je pusse m'enorgueillir plus que d'être le fils d'un tel père [1]. »

Les parens immédiats de Colomb étaient pauvres, mais honnêtes et généralement estimés. Son père était cardeur, et habitait depuis long-temps

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 2.

la ville de Gênes. Christophe était l'aîné de quatre enfans, ayant deux frères, Barthélemi et Giacomo, ou, comme son nom est traduit en espagnol, Diego, et une sœur dont on ne sait rien, si ce n'est qu'elle épousa un homme d'une condition obscure, qui se nommait Giacomo Bavarello.

Le nom de famille en italien est Colombo; il le latinisa lui-même, et dans les premières lettres que nous avons de lui il signait *Columbus*, nom que plusieurs écrivains lui ont conservé, parce qu'alors le latin était la langue employée généralement pour la correspondance, et celle dans laquelle on écrivait tous les noms qui se rattachaient à l'histoire. Cependant l'auteur des découvertes est plus connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de Christoval Colon, nom qu'il prit lui-même lorsqu'il passa dans ce royaume. Son fils attribue principalement ce changement au désir qu'il avait que ses descendans fussent distingués des branches collatérales de la famille. Dans ce but il se reporta à l'origine romaine du nom, *Colonus*, dont il fit par abréviation Colon, pour l'adapter à la langue castillane. De tous ces noms différens, celui de Colomb a été conservé dans cette histoire, comme celui sous lequel il est le plus généralement connu.

Son éducation fut restreinte, mais aussi soignée néanmoins que le permettait le peu d'aisance de ses parens. Encore enfant, il apprit à lire et à écrire; et il avait une si belle main, dit Las Casas, qui possédait plusieurs de ses manuscrits, qu'il

eût pu en tirer parti pour vivre. A ces premiers élémens succédèrent l'arithmétique, le dessin et la peinture; et il y fit également assez de progrès, ajoute Las Casas, pour avoir pu s'en faire une ressource[1]. Il fut envoyé pendant quelque temps à Pavie, la grande école des sciences dans la Lombardie. Il y étudia la grammaire, et apprit la langue latine. Mais son éducation fut dirigée surtout vers les sciences qui pouvaient le rendre propre à la vie de marin. Il prit des leçons de géométrie, de géographie, d'astronomie, ou, comme on disait alors, d'astrologie, et de navigation[2]. Dès ses plus tendres années, il avait montré une passion violente pour la géographie, et un penchant irrésistible pour la mer, et il poursuivit avec ardeur toutes les études qui s'y rapportaient. Plus tard, lorsque, après les grands événemens dont il avait été l'instrument, il jeta un regard en arrière sur ses premières années avec un sentiment solennel et presque superstitieux, il cite cette détermination précoce de son esprit comme une impulsion secrète de la providence, qui le guidait vers les études, et lui inspirait les goûts les plus convenables pour les grands décrets qu'il avait été choisi pour accomplir[3].

En traçant l'histoire des premières années d'un homme tel que Colomb, dont les actions ont exercé

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, c. 3. MS.
(2) *Hist. del Almirante*, cap. 3.
(3) *Lettre aux Souverains de Castille*. 1501.

une si vaste influence sur les affaires humaines, il est intéressant de faire la part des événemens, et de voir jusqu'à quel point il a été entraîné par leur cours, et jusqu'à quel point par le penchant naturel de son âme. Le génie le plus original et le plus inventif doit toujours plus ou moins au temps dans lequel il a paru; et cette impulsion forte que Cromwell regardait comme surnaturelle, est produite, sans qu'on s'en aperçoive, par l'opération de circonstances extérieures. Par intervalles, la pensée prend quelque direction soudaine et générale, soit qu'elle visite de nouveau quelque région de connaissance négligée depuis long-temps, qu'elle l'explore dans tous les sens et qu'elle rétablisse des routes abandonnées; soit qu'avec autant de surprise que de joie elle s'ouvre quelque nouveau champ de découverte, où personne n'était encore entré. C'est alors qu'un génie ardent et enthousiaste, saisissant l'impulsion du jour, devance tous ses contemporains moins habiles, montre le chemin à la foule qui l'a mis d'abord en mouvement, et s'élance vers des entreprises que des esprits plus faibles n'auraient pas encore osé tenter. Colomb nous en offre un exemple frappant. Cette violente passion pour la géographie, qu'il ressentit de si bonne heure, et qui devint ensuite le mobile de ses actions, provient du siècle où il vécut. C'était le flambeau des découvertes géographiques qui devait jeter une si vive lumière sur le quinzième siècle, ce siècle le plus fertile en inventions dans les

annales du monde. Pendant la longue nuit de la superstition monacale, la géographie, de même que les autres sciences, avait été perdue pour les nations européennes. Heureusement, elle n'avait pas été perdue pour l'humanité ; elle s'était réfugiée dans le sein de l'Afrique. Tandis que le pédantisme des cloîtres s'amusait à de vaines rêveries, et faisant un pompeux étalage d'érudition, se perdait dans les écarts d'une fausse dialectique, les sages de l'Arabie, assemblés à Sennaar, prenaient la mesure d'un degré de latitude, et calculaient la circonférence de la terre sur les vastes plaines de la Mésopotamie.

La véritable science, ainsi heureusement conservée, commençait à reprendre le chemin de l'Europe. Son retour accompagna la renaissance des lettres. Au nombre des auteurs que le goût qui se réveilla pour la littérature ancienne remit à la mode, étaient Pline, Pomponius-Mela et Strabon. On retrouva dans leurs ouvrages un fond de connaissances géographiques, qui depuis long-temps ne s'était plus conservé dans les esprits. La curiosité ranimée se précipita sur cette route long-temps abandonnée. L'ouvrage de Ptolémée avait été traduit en latin au commencement du siècle par Emmanuel Chrysoleras, noble et savant grec, ce qui l'avait rendu plus familier aux étudians d'Italie. Une autre traduction en avait été faite ensuite par Jacques Angel de Scarpiaria, et bientôt toutes les bibliothèques italiennes en eurent plusieurs exemplaires.

On commençait aussi à rechercher les écrits d'Averroes, d'Alfragan, et d'autres sages arabes qui avaient conservé le feu sacré de la science, pendant que l'Europe était plongée dans les ténèbres.

Les connaissances n'étaient encore que limitées et imparfaites, et il ne pouvait en être autrement : c'était le réveil de la science ; mais ce réveil, comme le retour de l'aube matinale, était plein de charme et d'intérêt. Elle semblait appeler à la vie une nouvelle création, et se présentait à des imaginations avides avec tout l'attrait de la surprise. On ne pouvait concevoir que l'on connût si peu le monde dont on était entouré. Chaque pas était une découverte, car chaque région au-delà de son pays natal était pour chacun une terre inconnue.

Tel était l'état des esprits par rapport à cette science importante, dans les premières années du quinzième siècle. Les découvertes que l'on commençait à faire le long des côtes occidentales de l'Afrique, bornées par l'océan Atlantique, redoublèrent encore l'intérêt qu'elle excitait; et cet effet se faisait particulièrement sentir au milieu d'un peuple maritime et commerçant comme les Génois. C'est à ces circonstances que nous pouvons attribuer la passion que Colomb manifesta dans son enfance pour les études cosmographiques, passion qui influa sur toute sa destinée.

Si l'on considère l'éducation bornée qn'il reçut, on sera frappé de voir combien il dut peu, dès le premier instant, à des secours étrangers, et com-

bien il dut au contraire à l'énergie naturelle de son caractère et à la fécondité de son génie. Le court séjour qu'il fit à Pavie suffit à peine pour lui donner les premiers élémens des sciences. La connaissance approfondie qu'il en montra par la suite ne pouvait provenir que d'études personnelles, de travaux particuliers, entrepris dans les heures qu'il avait pu dérober à ses autres occupations, au milieu des soucis et des vicissitudes d'une vie errante et agitée. C'était un de ces génies fortement trempés, qui semblent se former tout seuls ; qui, parce qu'ils ont eu à lutter, dès leur entrée dans le monde, contre des difficultés et des passions de tous genres, acquièrent le courage d'affronter les obstacles, et une facilité remarquable à en triompher dans tout le cours de leur vie. Ces sortes d'hommes apprennent à effectuer de grandes choses avec de faibles moyens, suppléant à ce qui leur manque par les ressources qu'ils puisent dans leur énergie et dans leur imagination. Ce fut à toutes les époques, depuis le premier pas qu'il fit dans la carrière, le trait le plus remarquable de l'histoire de Colomb. Dans toutes ses entreprises, l'exiguité et l'insuffisance apparente des moyens qu'il mit en œuvre, rehaussent encore la grandeur et le mérite de ce qu'il vint à bout d'accomplir.

CHAPITRE II.

Jeunesse de Christophe Colomb.

Colomb quitta l'université de Pavie extrêmement jeune, et il revint à Gênes chez son père. Giustiniani, auteur contemporain, dit, dans les Annales de cette république, et d'autres historiens[1] ont répété ensuite, qu'il resta quelque temps à Gênes, travaillant, comme son père, au métier de cardeur. Cette assertion est contredite avec indignation par son fils Fernando, qui néanmoins ne nous donne aucun renseignement pour y suppléer[2]. L'opinion générale est qu'il entra immédiatement dans la marine, pour laquelle il avait été élevé et où le portait son caractère audacieux et entreprenant. Il dit lui-même qu'il alla pour la première fois sur mer à l'âge de quatorze ans[3].

Dans une ville maritime, l'océan a des attraits irrésistibles pour un jeune homme d'une imagination ardente, qui ne voit rien de beau, rien de ra-

(1) Antonio Gallo, *de Navigatione Columbi*, etc. Muratori, t. XXIII. Barta Seranega, *de rebus Gennensibus*. Muratori, t. XXIV.

(2) *Hist. del Almirante*, cap. 2.

(3) *Hist. del Almirante*, cap. 4.

vissant qu'au-delà des eaux. En même temps, Gênes circonscrite et resserrée du côté du continent par des montagnes escarpées, offrait par terre peu de champ aux entreprises, tandis qu'un commerce immense, qui s'étendait dans toutes les contrées, et une marine intrépide qui parcourait toutes les mers, entraînaient naturellement sur les flots la plus grande partie de ses enfans, qui sentaient que c'était leur élément naturel. Foglieta, dans son *Histoire de Gênes*, parle du penchant de ses jeunes citoyens à aller chercher au loin des aventures, avec l'intention de revenir plus tard se fixer dans leur ville natale ; mais il ajoute que sur vingt qui partaient ainsi il en revenait à peine deux, soit qu'ils mourussent ou qu'ils se mariassent dans d'autres pays ; soit que les discordes civiles qui déchiraient la république leur fissent perdre l'envie de la revoir [1].

La vie du marin, sur la Méditerranée, se composait à cette époque de voyages hasardeux, et d'entreprises hardies. Une simple expédition de commerce ressemblait alors à une expédition de guerre, et le bâtiment marchand avait souvent plus d'un combat à soutenir pour aller d'un port à un autre. La piraterie était presque autorisée. Les fréquentes querelles entre les républiques italiennes; les croisières des Catalans ; les *armadas* équipées par quelques nobles, qui exerçaient une sorte de souveraineté dans leurs domaines et entretenaient de petites ar-

(1) Foglieta, *Istoria de Genoa*, lib. II.

mées et de petites flottes à leur solde; les bâtimens et les escadres de simples aventuriers, sorte de *condottieri* maritimes, tantôt employés par des gouvernemens ennemis, tantôt balayant les mers pour y chercher un butin illégitime ; toutes ces causes, jointes aux guerres saintes, entreprises continuellement contre les puissances mahométanes, faisaient que les mers étroites dans lesquelles la navigation était généralement circonscrite étaient le théâtre des rencontres les plus terribles et de revers non moins affreux.

Telle fut l'âpre école dans laquelle Colomb fut élevé, et c'eût été un spectacle du plus haut intérêt que d'observer le développement précoce de son génie au sein de l'adversité, si propre à l'éteindre. Au milieu des privations et des obstacles qui assiègent un aventurier sans fortune, il n'en paraît pas moins avoir toujours nourri de hautes et nobles pensées, ne formant dans son imagination que des projets d'entreprises glorieuses. Les leçons dures et variées de sa jeunesse lui donnèrent cette science pratique, cette fertilité de ressource, cette résolution indomptable, cet empire constant sur lui-même, qui le distinguèrent dans la suite. C'est ainsi que les fruits amers de l'expérience deviennent un aliment salutaire pour le génie vigoureux qui sent ce dont il est capable.

Il est à regretter que toute cette époque instructive de son histoire soit enveloppée de ténèbres. Son fils Fernando, qui aurait pu le mieux l'éclair-

cir, la laisse dans l'obscurité, ou bien il nous égare et nous embarrasse davantage en nous présentant parfois de fausses lumières, répugnant peut-être, par un principe d'orgueil mal placé, à révéler l'indigence et l'obscurité du sein desquelles son père est si glorieusement sorti. Quelques anecdotes vagues et isolées sont tout ce qui existe; mais elles sont intéressantes, parce qu'elles font entrevoir la vie bizarre et aventureuse qu'il doit avoir menée. Le premier voyage auquel nous ayons quelque lieu de croire qu'il prit part, fut une expédition navale qui avait pour objet le recouvrement d'une couronne. En 1459, Jean d'Anjou, duc de Calabre, fit un armement à Gênes pour opérer une descente sur le royaume de Naples, dans l'espoir de le reconquérir pour son père, le roi Reinier ou Renato, appelé autrement René, comte de Provence. La république de Gênes prit part à cette expédition, en fournissant des vaisseaux et de l'argent. Il y eut aussi de simples aventuriers qui armèrent des vaisseaux ou des galères, et qui se rangèrent sous la bannière d'Anjou. De ce nombre fut, nous dit-on, un brave capitaine de mer, nommé Colombo[1]. Il y avait deux marins de ce nom, l'oncle et le neveu, qui étaient célèbres à cette époque, et que Fernando Colomb réclame comme étant de sa famille. Quelques historiens en parlent souvent comme de commandans français, parce que Gênes était alors

(1) *Supplément à Bayle*, par Chauffepié, p. 11, article COLOMB.

sous la protection ou plutôt sous la souveraineté de la France, et que ses vaisseaux et ses capitaines, se trouvant engagés dans toutes les expéditions de cette puissance, s'identifiaient avec la marine française. Les noms de ces deux capitaines, se présentant vaguement dans l'histoire, d'intervalle en intervalle, pendant la partie obscure de la carrière de Colomb, ont jeté dans de grandes perplexités quelques-uns de ses biographes, qui ont supposé qu'ils désignaient l'auteur des découvertes[1].

Il fit voile avec ces commandans en plusieurs occasions, et pendant un laps de temps considérable; et l'on dit qu'il s'embarqua avec l'oncle lors de l'expédition contre Naples. Ce dernier fait n'est point rapporté par les auteurs qui ont été ses contemporains, et dont, au reste, aucun ne donne de détails sur cette partie de sa vie; mais il a été affirmé à plusieurs reprises par des écrivains plus récens, et plusieurs circonstances donnent du poids à leur assertion. Il est constant qu'à une certaine époque il eut un commandement séparé au service de ce roi de Naples, et qu'il fut chargé de l'entreprise hardie de couper à une galère l'entrée du port de Tunis. Il en parle lui-même dans une de ses lettres à Ferdinand et Isabelle, écrite plusieurs années après. « Il m'arriva, dit-il, d'être envoyé à Tunis par le roi Reinier (que Dieu a rappelé à lui), pour capturer la galère *Fernandine;* et, lorsque j'arrivai à la hauteur de l'île San-Pedro, en Sardaigne, j'ap-

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article sur LES COLOMBS.

pris qu'il y avait deux vaisseaux et une caraque avec la galère, ce qui troubla tellement les gens de mon équipage, qu'ils prétendaient ne pas aller plus loin, mais retourner à Marseille pour chercher un autre vaisseau et de nouvelles troupes. Comme je n'avais aucun moyen de les contraindre, je fis semblant de me rendre à leurs désirs; je changeai le point du compas, et déployai toutes les voiles. C'était le soir; et le lendemain matin nous étions à la hauteur de Carthagène, tandis que tous étaient fermement convaincus que nous faisions voile vers Marseille[1]. »

Nous n'en savons pas davantage sur cette expédition audacieuse; mais nous y voyons déjà cet esprit de persévérance et de fermeté qui assura le succès de ses entreprises plus importantes. Son expédient pour amuser un équipage mécontent, en le trompant sur la route du vaisseau, est en harmonie avec le stratagème de changer l'estime, auquel il eut recours dans son premier voyage de découverte.

Les efforts de Jean d'Anjou, duc de Calabre, pour conquérir le royaume de Naples, se soutinrent pendant quatre ans avec une alternative de succès et de revers, mais ils finirent par échouer. La partie navale de son expédition, à laquelle Colomb coopéra, se distingua par des actes d'intrépidité; et dans le temps où le duc était réduit à se

(1) *Hist. del Almirante*, ch. 4.

réfugier dans l'île d'Ischia, une poignée de galères balayaient la Baie de Naples[1].

Il y a un intervalle de plusieurs années, pendant lesquelles nous ne retrouvons qu'une ou deux traces obscures de Colomb. On suppose qu'il navigua principalement sur la Méditerranée et dans le Levant, tantôt occupé de voyages de commerce, tantôt prenant part à la lutte qui s'engageait continuellement entre les républiques italiennes, ou aux pieuses et lucratives expéditions contre les infidèles. Il paraît, d'après son propre témoignage, qu'il fit un voyage à l'île de Scio, où il vit la manière de se procurer le mastic[2].

Quelques auteurs récens s'imaginent avoir découvert des preuves qu'il occupa un commandement important dans la marine de son pays natal. Chauffepié, dans sa Continuation de Bayle, parle d'un bruit généralement répandu que Colomb était, en 1474, capitaine de plusieurs bâtimens génois au service de Louis XI, roi de France, et qu'il attaqua et prit deux galères espagnoles, en représailles de ce que les Espagnols avaient fait une irruption dans le Roussillon; ce qui fut le sujet d'une lettre de remontrance adressée par le roi Ferdinand au monarque français[3]. Bossi, dans ses *Mémoires sur Colomb*, cite également une lettre, trouvée dans les archives de Milan, écrite en 1476, par deux célè-

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article : EXPÉDITION DE JEAN D'ANJOU.
(2) *Hist. del Almirante*, cap. 4.
(3) *Supplément à Bayle*, par Chauffepié, vol. II, article COLOMB.

bres gentilshommes milanais, à leur retour de Jérusalem, où ils racontent que l'année précédente, lorsque la flotte vénitienne était stationnée à la hauteur de Chypre, pour garder l'île, une escadre génoise, commandée par un nommé Colombo, passa tout près d'eux en poussant le cri de guerre de Gênes: « *Viva San Giorgio!* » et qu'on lui permit de continuer sa route sans l'inquiéter, les deux républiques étant alors en paix[1]. Le Colomb dont il est fait mention dans ces deux circonstances, était, suivant toutes les probabilités, le vieil amiral génois de ce nom, qui, d'après Zurita et d'autres historiens, commandait vers cette époque une escadre sur laquelle le roi de Portugal passa en France. Comme Christophe Colomb faisait souvent voile sous son pavillon, il se peut qu'il fût alors avec lui.

Nous ne retrouvons plus qu'une seule fois les traces de Colomb, pendant cette période obscure de sa vie, et c'est dans le récit de son fils Fernando qui nous dit qu'il prit une part distinguée à un exploit naval de Colombo le jeune, neveu du vieil amiral dont nous venons de parler, qui, ajoute-t-il, était un fameux corsaire, si terrible par ses hauts faits contre les infidèles, que les mères maures se servaient de son nom pour effrayer leurs enfans indociles.

Ce corsaire intrépide ayant appris que quatre galères vénitiennes revenaient de Flandre richement chargées, les attendit avec son escadre sur les

(1) Bossi, *Hist. Colomb.*, appendice n° 7.

côtes de Portugal, entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent. L'engagement fut terrible; les bâtimens s'accrochèrent l'un l'autre, et les gens de l'équipage se battirent corps à corps. Le combat dura depuis le matin jusqu'au soir, et des deux côtés la perte fut immense. Le vaisseau commandé par Colomb était aux prises avec une énorme galère vénitienne. Des grenades et d'autres matières enflammées, en tombant sur la galère, y mirent le feu. Les deux bâtimens étaient fortement attachés ensemble par des chaînes et des grapins de fer. Il fut impossible de les séparer, et tous deux furent enveloppés dans le même incendie, et n'offrirent bientôt qu'une seule masse de feu. Les équipages se jetèrent à la mer. Colomb saisit une rame qui flottait à sa portée, et comme il était excellent nageur, il atteignit le rivage quoiqu'il fût à deux lieues de distance. « Il plut à Dieu, ajoute son fils Fernando, de lui prêter de la force, afin de le réserver à de plus grandes choses. » Après s'être remis de sa fatigue, il se rendit à Lisbonne, où il trouva beaucoup de Génois ses compatriotes, ce qui le décida à y fixer sa résidence[1].

Tel est le récit que donne Fernando de la première arrivée de son père en Portugal, et il a été adopté uniformément par les historiens modernes. Il n'est pas impossible que Colomb ait pris part à ce combat sur mer, mais il eut lieu plusieurs an-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 5. *Voyez*, dans l'appendice, l'article : CAPTURE DES GALÈRES VÉNITIENNES.

nées après cette époque de sa vie. Plusieurs historiens en parlent comme n'ayant été livré qu'un an après son départ du Portugal. La seule manière d'expliquer l'erreur, sans attaquer la véracité de l'historien, est de présumer que Fernando a confondu quelque autre action, à laquelle son père fut également, avec celle-ci, qu'il trouva rapportée sans date par Sabellicus.

Rejetant donc, comme tant soit peu apocryphe, cette arrivée romanesque et héroïque de Colomb sur les côtes de Portugal, nous trouverons dans les grandes entreprises maritimes auxquelles ce royaume se livrait à cette époque, des attraits suffisans pour un esprit de ce caractère. Mais pour cela il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur certains événemens historiques, qui se rattachent aux découvertes sur mer, et qui faisaient de Lisbonne, dans ce moment, le rendez-vous des hommes de toutes les nations versés dans la science de la géographie et de la navigation.

CHAPITRE III.

Progrès des découvertes sous le prince Henri de Portugal.

L'ESPRIT de découverte s'était manifesté peu de temps avant Colomb, et les côtes occidentales de l'Afrique à cette époque étaient le théâtre d'entreprises maritimes. Quelques auteurs prétendent que ce fut un incident arrivé, disent-ils, dans le 14e siècle, qui lui donna naissance. Un Anglais, nommé Macham, fuyant de France avec une dame dont il était amoureux, fut emporté en pleine mer par la violence d'une tempête; il perdit la terre de vue, et après avoir été ballotté long-temps sur les flots, il arriva près d'une île inconnue et inhabitée, couverte de belles forêts, qui par la suite fut appelée Madère[1]. D'autres ont traité ce récit de fabuleux, et ont affirmé que les Canaries avaient été les premiers fruits des découvertes modernes. Ces îles fameuses, les Iles-Fortunées des anciens, dans lesquelles ils plaçaient leur jardin des Hespérides, et d'où Ptolémée commença à compter la longitude, étaient perdues depuis long-temps pour le monde.

Il y a bien quelques vagues relations de visites accidentelles qu'y fit de loin en loin, pendant les siècles obscurs, la barque errante de quelque aven-

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'art. DÉCOUVERTE DE MADÈRE.

turier arabe, normand ou génois; mais elles sont enveloppées d'incertitude, et ces visites n'amenèrent aucun résultat avantageux. Ce ne fut qu'au 14e siècle que ces îles furent découvertes efficacement et rendues au genre humain. Depuis ce temps elles furent visitées tour à tour par les navigateurs intrépides de différens pays. Le plus grand avantage qui résulta de leur découverte fut d'enhardir les marins, par les expéditions fréquentes qu'ils y faisaient, à s'aventurer au loin sur l'océan Atlantique, et de les familiariser jusqu'à un certain point avec ses dangers.

La grande impulsion donnée à l'esprit de découverte ne fut pas l'effet du hasard, mais le fruit des efforts constans et des méditations profondes d'une âme supérieure. C'était le prince Henri de Portugal, fils de Jean Ier, surnommé le Vengeur, et de Philippa de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Le caractère de cet homme illustre, dont les entreprises échauffèrent le génie de Colomb, mérite une attention particulière.

Très-jeune encore, le prince Henri accompagna son père en Afrique, dans une expédition contre les Maures, dans laquelle il arbora ses bannières victorieuses sur les murs de Ceuta. Henri se signala à plusieurs reprises dans cette campagne. Mais il avait la passion des sciences encore plus que celle des armes, et jusqu'au milieu du fracas de la guerre, il se livrait aux recherches les plus dignes d'un prince.

Etant à Ceuta, il recueillit de la bouche des Maures beaucoup de renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique et sur la côte de Guinée, régions inconnues aux Européens. Il conçut l'idée qu'il y avait des découvertes importantes à faire en naviguant le long de la côte occidentale de l'Afrique. A son retour en Portugal, cette idée devint sa pensée dominante. Se retirant du tumulte de la cour, il alla s'enfermer dans sa retraite de Sagres dans les Algarves, près du cap Saint-Vincent, et en pleine vue de la mer. Il s'y entoura de savans, et se livra aux études qui se rattachaient aux arts maritimes. Habile mathématicien, il acquit aussi toutes les connaissances que les Arabes avaient en astronomie.

En étudiant les ouvrages des anciens, le prince Henri trouva ce qu'il regardait comme des preuves évidentes qu'il était possible de tourner l'Afrique par mer; de sorte qu'en en suivant les côtes on pouvait arriver dans les Indes. Il fut frappé de la relation du voyage d'Eudoxe de Cyzique qui, disait-on, avait fait voile de la mer Rouge dans l'Océan, et avait été ensuite jusqu'à Gibraltar; ce qui semblait venir à l'appui, c'était l'expédition d'Hannon le Carthaginois qui, parti de Gibraltar avec une flotte de soixante vaisseaux, et suivant la côte d'Afrique, était arrivé, à ce qu'on prétendait, aux rivages de l'Arabie[1]. Il est vrai que plusieurs auteurs anciens avaient jeté du discrédit sur ces voyages; et la pos-

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article : VOYAGES AUTOUR DES CÔTES DE L'AFRIQUE, PAR LES ANCIENS.

sibilité de naviguer autour de l'Afrique, après avoir été long-temps admise par les géographes, avait été réfutée par Hipparque, et depuis lui, n'avait pas inspiré plus de confiance. Hipparque regardait chaque mer comme bloquée et enfermée par la terre dans son bassin particulier; et l'Afrique comme un continent qui s'étendait vers le pôle antarctique, et qui entourait la mer des Indes, de manière à joindre l'Asie au-delà du Gange. Cette opinion avait été adoptée et transmise par Ptolémée, dont les ouvrages, du temps du prince Henri, étaient la plus grande autorité en géographie. Cependant le prince n'en revint pas moins à l'ancienne croyance, que l'Afrique était navigable tout autour, et il trouva plusieurs savans d'une date plus récente, dont l'opinion était conforme à la sienne. Fixer cette question et achever la reconnaissance des côtes de l'Afrique était une entreprise digne de l'ambition d'un prince, et son imagination s'enflamma à la seule idée des avantages immenses que son pays recueillerait, si c'étaient des Portugais qui avaient la gloire de l'accomplir.

Les Italiens ou, comme on les appelait dans le nord de l'Europe, les Lombards, avaient depuis long-temps le monopole exclusif du commerce de l'Asie. Ils avaient formé des établissemens à Constantinople et sur la mer Noire, où ils recevaient les riches productions des Moluques, qui sont situées près de l'équateur; ainsi que les soies, les gommes, les parfums, les pierres précieuses, et tous

les objets de luxe de l'Égypte et de l'Asie méridionale, et d'où ils les distribuaient ensuite dans toute l'Europe. Ce fut par ce commerce que les républiques de Gênes et de Venise acquirent leur pouvoir et leur opulence. Elles avaient des factoreries dans les contrées les plus éloignées, et jusque dans les régions glacées de la Moscovie et de la Norwége. Leurs marchands rivalisaient de magnificence avec les souverains. Toute l'Europe était leur tributaire. Cependant les communications avec les pays éloignés de l'Orient étaient extrêmement difficiles ; il y avait de longs circuits à faire ; les denrées passaient par plusieurs mains intermédiaires ; il fallait qu'elles subissent les frais et les retards de la navigation intérieure, puis les longs et incertains voyages de la caravane. Pendant long-temps, les marchandises de l'Inde avaient dû passer par le golfe de Perse, l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus pour arriver à la mer Caspienne ou à la Méditerranée, d'où elles prenaient une nouvelle destination pour les différens marchés de l'Europe. Après que le soudan d'Égypte eut soumis les Arabes et rendu au commerce ses anciennes communications, il éprouvait néanmoins encore de grandes entraves. Il fallait que les denrées fussent transportées par la mer Rouge ; de là, à dos de chameau, aux rives du Nil, d'où elles étaient expédiées en Égypte pour y trouver les marchands italiens. De cette manière le monopole absorbait le riche commerce de l'Orient, et le prix de tous les objets était augmenté par les frais excessifs du transport.

La grande idée du prince Henri était, en naviguant autour de l'Afrique, d'ouvrir une route directe et facile à la source de ce commerce, et de la détourner tout à coup dans un nouveau canal, qui verserait sur son pays tous les trésors de l'abondance. Mais Henri devançait son siècle par la pensée. Il eut à combattre l'ignorance et les préjugés, et il fallut endurer les délais que les imaginations vives et pénétrantes ont toujours à souffrir de la part des esprits lourds et épais qui doutent et qui hésitent, au lieu de les seconder. La navigation de l'océan Atlantique était encore dans son enfance, et malgré quelques excursions peu lointaines qu'on avait pu y tenter, les marins n'en regardaient pas moins avec défiance cette immense étendue d'eau qui semblait n'avoir pas de bord de l'autre côté. Dans leurs voyages, ils avaient toujours soin de suivre la côte, n'osant perdre de vue la terre qui guidait leur navigation timide. Chaque promontoire avancé était un mur qui arrêtait leurs pas. Ils se glissaient craintivement le long des côtes barbaresques, et pensaient avoir fait une expédition merveilleuse lorsqu'ils s'étaient aventurés quelques degrés au-delà du détroit de Gibraltar. Le cap Non, le terme des voyages des anciens, fut long-temps aussi la limite de leur audace. Ils hésitaient à doubler sa pointe rocailleuse, battue par les vents et par les flots, et qui menaçait de les lancer sur l'élément furieux.

Indépendamment de ces craintes vagues, ils en

avaient d'autres, sanctionnées par la philosophie elle-même. L'ancienne théorie des zônes étaient généralement admise. On croyait encore que la terre, à l'équateur, était entourée d'une zône torride, sur laquelle le soleil dardait verticalement ses rayons brûlans, et qui séparait les hémisphères par une région de chaleur impossible à supporter. Les marins crédules s'imaginaient que le cap Bojador était le point le plus reculé que la navigation pût atteindre sans danger. Ils avaient une croyance superstitieuse que quiconque le doublait ne revenait jamais[1]. Ils regardaient avec terreur les courans rapides qui l'entourent, et les brisans furieux qui battent sa côte aride. Leur imagination leur peignait au-delà l'affreuse région de la zône torride, dévorée par un soleil ardent, région de feu, où les vagues mêmes qui frappaient le rivage, écumaient bouillonnantes sous la chaleur insupportable des cieux.

Pour dissiper ces erreurs, et pour ouvrir à la navigation une carrière égale à la grandeur de ses desseins, le prince Henri appela la science à son aide. Il établit un collége naval, et érigea un observatoire à Sagres. Il y attira les professeurs les plus célèbres, et nomma président Jacques de Mallorca, homme versé dans la navigation, et très-habile à dresser des cartes et à faire des instrumens.

Les effets de cet établissement furent bientôt sensibles. Tout ce qu'on savait sur la géographie et

(1) Mariana, *Hist. Esp.*, lib. 11, cap. 22.

la navigation fut rassemblé et soumis à l'analyse; une grande amélioration eut lieu dans les cartes. L'usage de la boussole devint aussi plus général, surtout chez les Portugais; et le marin, pouvant naviguer et distinguer sa route par le jour le plus sombre et par la nuit la plus obscure, en acquit plus de confiance et plus d'audace. Encouragée par ces avantages, et stimulée par la munificence du prince Henri, la marine portugaise se signala bientôt par la hardiesse de ses entreprises et par l'étendue de ses découvertes. Le cap Bojador fut doublé, la région des tropiques explorée et dépouillée de ses terreurs fantastiques; la plus grande partie des côtes d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert, reconnue; enfin le cap Vert et les îles Açores, qui étaient à trois cents lieues de distance du continent, tirés de l'oubli où ils étaient plongés au milieu de l'empire des eaux.

Afin de pouvoir poursuivre tranquillement ses découvertes et pour s'en assurer les avantages, Henri obtint une bulle du pape, dans laquelle le souverain pontife accordait à la couronne de Portugal un droit exclusif sur toutes les terres qu'elle pourrait découvrir dans l'Océan Atlantique jusqu'au continent de l'Inde, avec indulgence plénière pour tous ceux qui périraient dans ces expéditions; menaçant en même temps de toutes les foudres de l'église quiconque tenterait de mettre obstacle à ces conquêtes chrétiennes[1].

(1) Vasconcelez, *Hist. de Jean II.*

Henri mourut le 13 novembre 1473, sans avoir accompli le grand objet de son ambition. Ce ne fut que plusieurs années après que Vasquez ou Vasco de Gama, suivant avec une flotte portugaise la trace qu'il avait indiquée, réalisa son attente en doublant le cap de Bonne-Espérance, naviguant le long de la côte méridionale de l'Inde, et ouvrant ainsi une large route au commerce vers les riches contrées de l'Orient. Mais Henri vécut assez pour recueillir quelques-unes des plus douces récompenses d'une âme noble et généreuse. Il vit son pays natal lancé, par l'impulsion qu'il lui avait donnée, dans une carrière de gloire et de prospérité. Les découvertes des Portugais firent l'étonnement et l'admiration du quinzième siècle; et le Portugal, de l'une des moindres nations, s'éleva tout à coup au rang de l'un des royaumes les plus importans.

Tous ces grands résultats furent obtenus, non par la force des armes, mais par la puissance des arts; non par les stratagèmes d'un cabinet, mais par la sagesse d'un collége. Ce fut l'ouvrage d'un prince dont on a dit avec raison « que sa vie avait été remplie de grandes pensées et d'actes généreux; » d'un prince qui avait pris ces mots pour devise: « le désir de faire le bien, » seul désir en effet digne de l'âme d'un souverain[1].

Henri, à sa mort, laissa à son pays le soin de poursuivre la route jusqu'aux Indes. Il avait formé des compagnies et des associations dans lesquelles

(1) Joam de Barros, *Asia*, decad. I.

l'ardeur pour les voyages était encore stimulée par l'intérêt; et de simples particuliers rivalisaient de zèle avec elles[1]. De temps en temps le départ d'une nouvelle expédition, le retour d'une escadre annonçant de nouvelles contrées découvertes, de nouveaux royaumes visités, mettaient toute la ville de Lisbonne en mouvement. Tous les esprits étaient en fermentation, et ne concevaient que les plus flatteuses espérances. La horde la plus misérable des côtes de l'Afrique devenait une nation puissante, et les voyageurs entendaient continuellement parler de riches pays situés encore plus loin. Ce n'était encore que l'aurore des connaissances géographiques; l'imagination devançait toujours les découvertes, et, tandis que celles-ci poursuivaient leur chemin avec la lenteur de la prudence, elle s'élançait en avant pour peupler tout de merveilles. La renommée, en répandant le bruit des découvertes des Portugais et des expéditions qui partaient continuellement, appela sur leur royaume l'attention de l'univers. L'amour de la science, le goût des aventures, ou la curiosité, firent affluer à Lisbonne une foule d'étrangers, qui venaient pour recueillir les détails ou pour participer aux avantages de ces entreprises. De ce nombre fut Christophe Colomb, soit qu'il y eût été jeté, comme on l'a avancé, par le résultat fortuit d'une aventure romanesque, soit qu'il y eût été attiré par le désir de s'instruire et de se créer une existence honorable[2].

(1) Lafiteau, *Conquête des Portugais*, tom. 1.
(2) Herrera, decad. 1, lib. 1.

CHAPITRE IV.

Séjour de Colomb à Lisbonne. — Bruits divers sur des îles de l'Océan.

Colomb arriva à Lisbonne vers l'an 1470. Il était alors dans toute la vigueur de l'âge. Son fils Fernando, Las Casas, et autres de ses contemporains, nous ont laissé des descriptions détaillées de sa personne [1]. D'après ces relations, il était grand, bien fait, robuste, et d'un maintien noble et élevé. Il avait le visage long, ni plein ni maigre; le teint vif, même un peu rouge, et quelques taches de rousseur. Son nez était aquilin; il avait les os de la joue un peu saillans; ses yeux, gris clair, s'enflammaient aisément; tout son extérieur semblait commander l'obéissance. Ses cheveux, dans sa première jeunesse, étaient d'une couleur claire; mais Las Casas rapporte que l'inquiétude et les soucis ne tardèrent pas à les changer, et à trente ans il n'avait plus que des cheveux blancs. Il était

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 3. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 2. MS.

simple dans sa mise, et d'une grande frugalité. Il s'exprimait avec beaucoup de facilité et d'éloquence, était extrêmement affable avec les étrangers, et d'une douceur et d'une bonté, dans la vie privée, qui attachaient vivement à sa personne tous ceux qui le servaient. Naturellement irascible[1], il avait su dompter son caractère par sa force d'âme, montrant dans ses manières une réserve, une gravité qui n'avait rien d'austère, et ne se permettant jamais aucune parole outrageante. Pendant toute sa vie il se fit remarquer par l'attention exacte qu'il mettait à remplir les devoirs de la religion, observant rigoureusement les jeûnes et les cérémonies de l'église ; et sa piété ne consistait pas en de simples pratiques, mais elle participait de ce noble et saint enthousiasme dont tout son caractère était fortement empreint.

Etant à Lisbonne, il avait coutume d'aller entendre le service divin dans la chapelle du couvent de la Toussaint. Il se trouvait dans ce couvent plusieurs dames de qualité, qui l'habitaient soit comme pensionnaires, soit comme religieuses. Colomb fit la connaissance de l'une d'elles, dona Felipa Monis de Palestrello. Elle était fille de Bartolomeo Monis de Palestrello, cavalier italien qui, sous le prince Henri, avait été l'un des navigateurs les plus distingués, et qui avait gouverné l'île de Porto-Santo où il avait fondé une colonie. De cette

(1) Illescas, *Hist. Pontifical.*, liv. VI.

connaissance naquit bientôt un attachement mutuel, qui fut cimenté par l'hymen. Il paraît que ce fut un mariage de pure affection, la dame étant sans fortune.

Cette union fixa Colomb à Lisbonne. Le père de sa femme étant venu à mourir, il alla demeurer avec sa belle-mère. Celle-ci, remarquant l'intérêt que son gendre prenait à tout ce qui avait quelque rapport à l'Océan, lui raconta tout ce qu'elle savait des voyages et des expéditions de son défunt mari, et lui remit tous ses papiers, ses cartes et ses journaux[1]. C'étaient des trésors pour Colomb; il se mit à étudier toutes les routes suivies par les Portugais, leurs plans et leurs conceptions; et se trouvant par son mariage et sa résidence naturalisé en Portugal, il accompagnait quelquefois les expéditions envoyées à la côte de Guinée. Lorsqu'il était à terre, il employait son temps à faire des cartes et des globes pour faire vivre sa famille. Sa fortune était très-bornée, et il était obligé d'observer une stricte économie; cependant nous voyons qu'il consacrait une partie de son modique revenu à secourir son vieux père à Gênes, et à pourvoir aux frais de l'éducation de ses jeunes frères[2].

La composition d'une carte exacte et fidèle demandait, à cette époque, des connaissances et

(1) Oviedo, *Cronica de los Indias*, l. II. c. 2.
(2) Munoz, *Hist. del N. Mundo*, l. II.

une expérience peu communes. La géographie sortait à peine des ténèbres qui l'avaient enveloppée pendant des siècles. Ptolémée était encore l'autorité par excellence. Les cartes du 15e siècle offrent un bizarre assemblage de vérités et d'erreurs; les faits transmis par l'antiquité, et ceux qu'avaient révélés les découvertes récentes, y sont mêlés et confondus avec des fables populaires et des conjectures extravagantes. A une époque où la passion pour les découvertes maritimes cherchait tous les secours propres à faciliter les entreprises qu'elle suggérait, la science et l'habileté d'un géographe tel que Colomb ne pouvaient manquer d'être appréciées, et la supériorité de ses cartes, sous le rapport de l'exactitude, devait infailliblement attirer l'attention des savans et lui acquérir une juste célébrité[1]. Aussi le voyons-nous,

(1) Ce qui prouve la considération que commençaient à donner les connaissances cosmographiques, c'est la distinction dont Mauro, moine italien, fut l'objet, pour avoir composé une mappemonde, regardée comme la plus exacte d'alors. Un *fac-simile* de cette carte, sur la même échelle que l'original, est déposé à présent dans le muséum britannique, et elle a été publiée, avec un commentaire géographique par le savant Zurlo. Les Vénitiens frappèrent en son honneur une médaille sur laquelle ils lui donnaient le nom de *Cosmographus incomparabilis* (Colline, *del Bussol. naut.*, p. 2, c. 5). Cependant Ramusis, qui a vû cette carte dans le monastère de Santo-Michele de Murano, la regarde simplement comme une copie perfectionnée d'une carte apportée du Cathay par Marco Polo (Ramusio, t. II, p. 17, édit. vénit. 1606). On nous dit aussi qu'Améric Vespuce paya cent trente ducats (qui font cinq cent cinquante-cinq dollars d'aujourd'hui) pour une carte de terre et de mer, faite à Malorque, en 1439, par Gabriel Valesca (Barros, D., l. 1, c. 15. Terroto, por Cofino, intend.. p. 25).

dès les premiers temps de son séjour à Lisbonne, en correspondance avec Paulo Toscanelli, de Florence, l'un des hommes les plus érudits d'alors, dont les conseils et les communications contribuèrent beaucoup à enflammer son ardeur pour les grandes entreprises.

Tandis que ses travaux géographiques le mettaient ainsi en rapport avec les savans, ils étaient particulièrement propres à entretenir dans son esprit une série de pensées toutes dirigées vers les découvertes. En comparant constamment des cartes, en observant les progrès et la direction des navigateurs, il fut frappé de voir quelle grande partie du globe restait encore inconnue, ce qui l'amena naturellement à réfléchir aux moyens de la découvrir. Ses habitudes domestiques, et les relations qu'il avait formées par son mariage, étaient de nature à entretenir et à développer encore cet esprit de méditation. Il résida quelque temps dans l'île nouvellement découverte de Porto-Santo, où sa femme avait hérité de quelques biens, et où elle lui donna un fils qu'il appela Diego. Ce séjour le mettait pour ainsi dire sur la frontière des découvertes. Sa belle-sœur était mariée à Pedro Correa, navigateur célèbre, qui avait été gouverneur de Porto-Santo. Réunis souvent ensemble dans la douce intimité de la vie domestique, ils causaient naturellement des voyages de reconnaissance qui se faisaient près d'eux, le long des côtes de l'Afrique, du passage qu'on cherchait depuis si

long-temps pour aller aux Indes, et de la possibilité qu'il existât quelques terres inconnues en occident.

Pendant leur séjour dans l'île, ils dûrent aussi avoir des relations fréquentes avec les voyageurs qui se rendaient en Guinée, ou qui en revenaient. Vivant ainsi, au milieu du mouvement et de l'activité de l'esprit de découverte, avec des personnes qui lui avaient dû leur fortune et la considération qu'elles avaient acquise, sur les lieux mêmes encore empreints des traces de ses conquêtes et de ses triomphes, l'âme ardente de Colomb s'enflamma d'un vif enthousiasme pour la même cause. C'était une époque d'entraînement et de fermentation générale pour tous ceux qui tenaient à la marine ou qui résidaient dans les environs de l'Océan. Les découvertes récentes avaient échauffé toutes les têtes, qui n'étaient plus remplies que de superbes visions, leur montrant d'autres îles, plus belles et plus riches, qui restaient encore à découvrir dans le sein immense de l'océan Atlantique. Les opinions et les rêveries des anciens à ce sujet furent remises en circulation. L'histoire d'Antilla, grande île de l'océan, découverte par les Carthaginois, était fréquemment citée, et l'Atalantide imaginaire de Platon trouvait de nouveau des personnes assez crédules pour y croire fermement. Un grand nombre pensaient que les Canaries et les Açores n'étaient que des débris qui avaient survécu à sa submersion, et que des fragmens plus considérables

en existaient sans doute encore dans des parties plus reculées de l'océan Atlantique.

L'un des symptômes les plus évidens de la fermentation de l'esprit public à cette époque féconde en événemens, c'étaient les bruits qui circulaient généralement sur des îles inconnues qu'on apercevait parfois dans l'océan. Les uns étaient de simples fables, fabriquées pour servir d'appât au goût dominant du jour; les autres devaient leur origine à l'imagination échauffée des voyageurs, qui voyaient des îles dans ces nuages d'été qui restent étendus sur l'horizon, et présentent souvent au marin abusé l'image confuse de terres lointaines.

Un habitant de Madère, nommé Antonio Leone, dit à Colomb qu'en naviguant vers l'ouest, à la distance de cent lieues, il avait vu trois îles dans l'éloignement. Mais les histoires de ce genre, avancées le plus positivement et soutenues avec le plus d'opiniâtreté, étaient celles que racontaient les habitans des Canaries, qui pendant long-temps furent abusés par une singulière illusion d'optique. Ils s'imaginaient que de temps en temps ils voyaient à l'ouest une grande île ayant de hautes montagnes et de profondes vallées. Et ce n'était pas par des temps sombres et incertains qu'ils l'apercevaient, mais dans ces jours clairs et sereins, communs aux climats du tropique, où l'atmosphère pure et transparente permet de discerner avec la plus grande précision les objets éloignés. L'île, il est vrai, n'était vue que par intervalles, et il y avait des mo-

mens où, même par le temps le plus clair, on n'en apercevait aucun vestige. Mais quand elle se montrait, c'était toujours à la même place et sous la même forme. Les habitans des Canaries étaient si intimement persuadés de son existence, qu'ils s'adressèrent au roi de Portugal pour obtenir la permission d'en faire la découverte et d'en prendre possession. Effectivement, plusieurs expéditions furent dirigées sur ce point. Mais jamais l'île ne put être trouvée, quoique le même prestige continuât par intervalles à tromper les yeux.

Il y avait une foule d'opinions bizarres et fantastiques sur cette île imaginaire. Les uns supposaient que c'était l'Antilla dont parle Aristote; d'autres, que c'était l'île des Sept-Cités, ainsi nommée d'une ancienne légende portant que sept évêques, partis de l'Espagne avec une foule de fidèles, lors de sa conquête par les Maures, et guidés par le ciel vers quelqu'île inconnue de l'Océan, y fondèrent sept cités magnifiques; tandis que quelques-uns la considéraient comme une autre île où, d'après une autre légende, un prêtre écossais, du nom de Saint-Brandan, avait débarqué dans le 6e siècle. Cette dernière version était la plus répandue, et elle finit par inspirer une entière confiance. L'île prétendue reçut le nom de Saint-Brandan, ou Saint-Borondon, et on alla même pendant long-temps jusqu'à la placer sur les cartes à l'ouest des Canaries[1]. On en fit autant de l'île

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article ILE DE SAINT-BRANDAN.

fabuleuse d'Antilla; et ces cartes erronées, ces fantômes d'îles ont donné naissance en différens emps à l'assertion que le Nouveau-Monde avait été connu avant l'époque d'où l'on fait dater généralement sa découverte.

Cependant Colomb regarde toutes ces apparences de terres comme de pures illusions. Il suppose qu'elles ont été produites par des rochers situés dans l'Océan, qui, vus de loin, sous de certaines influences atmosphériques, ont pu prendre l'aspect d'une île; ou bien que c'étaient des îles flottantes, telles qu'en décrivent Pline, Sénèque et autres, formées de racines entrelacées, ou d'une pierre légère et poreuse, et couvertes d'arbres, et que les vents ont pu ballotter sur la mer.

Il y a long-temps qu'il est prouvé que les îles de Saint-Brandan, d'Antilla et des Sept-Cités sont des inventions fabuleuses, ou des illusions atmosphériques. Cependant les bruits qui ont couru à leur égard ont de l'intérêt en ce qu'ils peignent l'état de l'opinion populaire par rapport à l'océan Atlantique, lorsque ses régions occidentales étaient encore inconnues. Ils furent tous consignés par Colomb avec un soin extrême, et ils ont pu exercer quelque influence sur son imagination. Cependant, quoique naturellement exalté, son génie pénétrant chercha dans des sources plus profondes l'aliment de ses méditations. Excité par l'impulsion des événemens qui se passaient sous ses yeux, il se remit, dit son fils Fernando, à étudier les ouvrages de

géographie qu'il avait déjà lus, et à examiner les raisons astronomiques qui pouvaient venir à l'appui de la théorie qui se formait graduellement dans sa pensée. Tout ce que les anciens avaient écrit, tout ce que les modernes avaient découvert, qui eût quelque rapport à la géographie, lui devint familier. Les voyages qu'il fit lui-même lui permirent de rectifier plusieurs de leurs erreurs, et d'apprécier plusieurs de leurs théories. Son génie ayant ainsi pris sa direction irrévocable, il est intéressant d'observer de quelle masse de faits reconnus, d'hypothèses raisonnables, de récits hasardés et de bruits populaires, la force et la vigueur de son esprit surent faire jaillir son grand projet de découverte.

CHAPITRE V.

Motifs sur lesquels Colomb se fondait pour croire à l'existence de terres qui restaient à découvrir à l'occident.

Nous avons essayé, dans les chapitres précédens, d'indiquer comment Colomb fut amené graduellement à concevoir son grand dessein par l'esprit du temps où il vécut, et par les événemens contemporains. Cependant son fils Fernando entreprend de fournir les données précises sur lesquelles son père fonda son plan de découverte[1]. « Il le fait, dit-il, pour montrer quels faibles argumens firent éclore un projet si gigantesque, et en même temps pour satisfaire ceux qui pourraient désirer connaître exactement les circonstances et les motifs qui décidèrent son père à l'entreprendre. »

Comme cet exposé a été fait d'après des notes et des documens trouvés dans les papiers de Colomb, il est trop curieux et trop intéressant pour ne pas mériter une attention particulière. Fernando, dans cet exposé, divise les fondemens de la

(1) *Hist. del Almirante*, c. VI, VII, VIII.

théorie de son père sous trois titres : 1° la nature des choses ; 2° l'autorité des auteurs instruits ; 3° les rapports des voyageurs.

Sous le premier titre, il posa comme principe fondamental que la terre était une sphère ou un globe terraqué, dont on pouvait faire le tour de l'est à l'ouest, et que nous avions nos antipodes. Colomb divisa, d'après Ptolémée, la circonférence de l'est à l'ouest, à l'équateur, en vingt-quatre heures de quinze degrés chacune, faisant trois cent soixante degrés. Comparant le globe de Ptolémée avec la carte plus ancienne de Marin de Tyr, il estima que quinze de ces heures avaient été connues des anciens, s'étendant du détroit de Gibraltar, ou plutôt des Canaries, à la ville de *Thinæ* en Asie, regardée comme la limite du monde connu. Les Portugais avaient avancé la frontière occidentale par la découverte des Açores et des îles du Cap-Vert, dans la proportion d'une heure de plus. Il restait donc, d'après le calcul de Colomb, huit heures ou un tiers de la circonférence de la terre, qui était inconnu. Cet espace pouvait être rempli, en grande partie, par les régions orientales de l'Asie, qui s'étendaient peut-être assez pour entourer presque le globe, et approcher des côtes occidentales de l'Europe et de l'Asie. Il fait observer que l'étendue de mer qui sépare ces continens, serait moindre qu'on ne serait tenté d'abord de le supposer, si l'on admettait l'opinion d'Alfragan l'Arabe, qui, en diminuant la grandeur des degrés,

donna à la terre une circonférence plus petite que les autres cosmographes; théorie que Colomb paraît quelquefois avoir adoptée. En accordant ces prémisses, il était manifeste qu'en suivant une route directe de l'est à l'ouest, un navigateur arriverait à l'extrémité de l'Asie, et découvrirait toutes les terres qui pourraient se trouver dans l'intervalle.

Sous le second titre sont cités les auteurs dont les écrits contribuèrent à le convaincre que l'océan intermédiaire ne pouvait être que d'une étendue modérée et d'une traversée facile. Il cite entre autres l'opinion d'Aristote, de Sénèque et de Pline, qu'on pourrait aller de Cadix aux Indes en quelques jours; et aussi de Strabon, qui fait la remarque que l'océan entoure la terre, baignant à l'est les rives de l'Inde, à l'ouest, les côtes de l'Espagne et de la Mauritanie, de sorte qu'il est facile de naviguer d'un bord à l'autre sous le même parallèle[1].

A l'appui de l'idée, que l'Asie ou, comme il l'appelle toujours, l'Inde s'étendait au loin vers l'orient, de manière à occuper la plus grande partie de l'espace qui était encore à reconnaître, il cite les relations de Marco Polo et de John Mandeville, Ces voyageurs avaient visité, dans le 13e et le 14e siècle, les contrées lointaines de l'Asie, bien au-delà des régions tracées par Ptolémée; et ce qu'ils disent de l'étendue de ce continent dans la direction de l'est, fut d'un grand poids pour convaincre Colomb qu'en naviguant à l'ouest, il devait, en

(1) Strabon, *Cos.*, lib. 1, cap. 2.

peu de temps, en rencontrer les côtes, ou trouver les îles étendues et fertiles qui en sont tout près. Les renseignemens sur Marco Polo viennent probablement de Paulo Toscanelli, célèbre docteur de Florence, déjà cité, avec lequel Colomb correspondit en 1474, et qui lui transmit copie d'une lettre qu'il avait écrite antérieurement à Fernando Martinez, savant chanoine de Lisbonne: cette lettre démontre la facilité d'arriver aux Indes par la route de l'ouest, distance qui ne peut pas être, y est-il dit, de plus de quatre mille milles, en ligne directe de Lisbonne à la province de Mangi, près du Cathay, reconnue depuis pour être la côte septentrionale de la Chine. Il fait une description magnifique de ce pays, d'après le récit même de Marco Polo. Il ajoute que, sur la route, se trouvaient les îles d'Antilla et de Cipango, qui n'étaient qu'à deux cent vingt-cinq lieues de distance l'une de l'autre, et qui, étant extrêmement fertiles, offraient aux navires des points où ils pouvaient toucher pour y prendre des provisions.

Sous le troisième titre sont énumérés les divers indices, qui étaient parvenus jusqu'aux rivages du monde connu, de terres situées à l'ouest. Il est curieux d'observer avec quelle ardeur l'esprit de Colomb, une fois animé à cette recherche, y rattacha toutes les circonstances à l'appui, quelques vagues, quelque insignifiantes qu'elles semblassent. Il paraît avoir donné une attention particulière aux faibles renseignemens qu'il pouvait tirer des vieux

marins qui avaient fait les derniers voyages aux côtes d'Afrique, ainsi que des habitans des îles nouvellement découvertes, placés en quelque sorte aux avant-postes de la science géographique. Toutes ces notes étaient recueillies avec soin, pour être combinées avec les faits et les opinions déjà classés dans son esprit.

Telle est, par exemple, la circonstance qui lui fut rapportée par Martin Vicenti, pilote au service du roi de Portugal, qu'après une navigation de quatre cent cinquante lieues à l'ouest du cap St-Vincent, il avait trouvé sur l'eau une pièce de bois sculptée, qui évidemment n'avait pas été travaillée avec un instrument en fer. Comme elle avait été poussée vers lui par un vent d'ouest, il en concluait qu'elle pouvait venir de quelque terre inconnue, située vers ce même point.

Pedro Correa, beau-frère de Colomb, est également cité comme ayant vu, dans l'île de Porto-Santo, une pièce de bois semblable, qui y avait été apportée par le même vent. Il avait encore appris du roi de Portugal que des roseaux d'une immense grosseur, venus de l'ouest, avaient flotté jusques aux bords de quelques-unes de ces îles, et dans la description qui lui en avait été faite, Colomb avait cru reconnaître les immenses roseaux que Ptolémé décrit comme une production des Indes.

Enfin, on y voit consignés les détails qui lui furent donnés par les habitans des Açores, sur des troncs de pins monstrueux, d'une espèce inconnue

dans les îles, qui y avaient été apportés par les vents de l'ouest, et surtout sur les cadavres de deux hommes, trouvés sur les bords de l'île de Flores, dont les traits ne ressemblaient nullement à ceux d'aucun peuple connu.

A ces renseignemens est joint le témoignage d'un marin du port de Sainte-Marie, qui affirmait que, dans le cours d'un voyage en Irlande, il avait vu à l'ouest la terre, que les gens de l'équipage avaient prise pour quelque point extrême de la Tartarie. D'autres histoires du même genre sont également rapportées, ainsi que les divers bruits sur les prétendues îles de Saint-Brandan et des Sept-Cités, bruits auxquels, comme nous l'avons déjà dit, Colomb n'ajoutait que peu de foi.

Tel sont, en résumé, les motifs d'après lesquels, suivant Fernando, son père, marchant pas à pas, et combinant les faits et les conjectures, arriva à la conclusion qu'il y avait des terres qui restaient à découvrir dans l'océan occidental; qu'elles étaient abordables; qu'elles étaient fertiles, et enfin qu'elles étaient habitées.

Il est évident que plusieurs des faits énumérés dans ce document n'ont dû être connus de Colomb qu'après que son opinion était formée, et ne servirent qu'à la confirmer. Cependant tout ce qui jette quelque jour sur la progression des pensées qui conduisirent à un si grand événement, est du plus haut intérêt; et il suffit que la série d'inductions qui y est développée, sans être parfaitement

logique dans son enchaînement, ait été extraite des papiers même de Colomb, pour qu'elle soit l'un des documens les plus précieux de l'histoire de l'esprit humain.

En examinant cet exposé avec attention, on voit clairement que le grand argument qui décida Colomb à son entreprise, fut celui qui est placé sous le premier titre, savoir : que la partie la plus orientale de l'Asie, connue des anciens, ne pouvait être séparée des Açores par plus d'un tiers de la circonférence du globe ; que l'espace intermédiaire devait être rempli par le reste de l'Asie qui n'était pas connu ; et que, comme la circonférence du monde était moindre qu'on ne le supposait généralement, on devait, en se dirigeant vers l'ouest, trouver bientôt les côtes asiatiques.

Il est singulier à quel point le succès de cette grande entreprise dépendit de deux erreurs heureuses : l'étendue imaginaire de l'Asie dans la direction de l'est, et la petitesse supposée de la terre ; erreurs qui, toutes deux, étaient partagées par les plus savans et les plus profonds philosophes, mais sans lesquelles Colomb aurait à peine osé songer à son projet. Quant à l'idée de trouver la terre en naviguant droit à l'ouest, elle nous est aujourd'hui si familière, qu'il nous est difficile de bien apprécier le mérite de la première conception, et les difficultés de la première tentative. Mais alors, comme on l'a fait observer avec raison, la circonférence de la terre était encore inconnue ; personne ne

pouvait dire si l'Océan n'était pas d'une étendue immense, impossible à traverser; et l'on ne connaissait pas davantage les lois de la pesanteur spécifique et de l'attraction centrale, d'après lesquelles, en accordant la rotondité de la terre, la possibilité d'en faire le tour devenait évidente[1]. Espérer de trouver la terre en se dirigeant vers l'ouest, était donc un de ces mystères de la nature qui passent pour incroyables, tant qu'ils sont le sujet de simples conjectures, mais qui semblent la chose la plus simple du monde, une fois qu'ils ont été découverts.

Lorsque Colomb eut formé sa théorie, elle prit racine dans son esprit avec une force singulière, et elle influa sur son caractère et sur toute sa conduite. Il ne parlait jamais d'un air de doute ou d'hésitation, mais avec autant d'assurance et de certitude, que si ses yeux avaient vu la terre promise. Aucune épreuve, aucun désappointement, ne purent ensuite le détourner de la poursuite ferme et constante de ses projets. Un profond sentiment religieux se mêlait à ses méditations, et leur donnait parfois une teinte de superstition, mais d'une superstition qui n'avait rien que d'élevé et de sublime. Il se regardait en quelque sorte comme l'envoyé du ciel, choisi entre tous les hommes pour l'accomplissement de ses grands desseins; il croyait voir la découverte qu'il méditait prédite dans l'Écriture sainte, et indiquée à grands traits dans les

(1) Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. XIV, note sur la découverte de l'Amérique.

révélations mystiques des prophètes. Les extrémités de la terre seraient rapprochées l'une de l'autre; et toutes les nations, tous les langages, unis sous la sainte bannière du Rédempteur. Tel devait être le glorieux résultat de son entreprise, mettant les régions éloignées et inconnues de la terre en rapport avec l'Europe chrétienne, portant le flambeau de la vraie foi dans les pays encore couverts des ténèbres du paganisme; et rassemblant leurs nations innombrables sous la sainte domination de l'Eglise.

L'enthousiasme dont il était animé se communiquait à ses paroles, et jusqu'à son maintien, qui avait quelque chose de la noblesse et de l'élévation de ses idées. Dans ses relations avec les souverains, il traitait presque d'égal à égal. Ses vues étaient illimitées et vraiement royales. C'était d'empires qu'il méditait la découverte; ses conditions étaient élevées en proportion, et jamais, même après de longs délais, après des désappointemens réitérés, lorsqu'il était sous l'influence d'une véritable pénurie, ne voulut-il rabattre rien de ce qui semblait être des prétentions extravagantes pour une entreprise aussi douteuse.

Ceux qui ne pouvaient concevoir comment un génie ardent et profond avait pu arriver, par la seule force du calcul et du raisonnement, à une conviction aussi intime, cherchèrent d'autres moyens de l'expliquer. Lorsque le plus glorieux résultat eut démontré la justesse de l'opinion de Colomb,

on essaya de prouver qu'il avait reçu antérieurement des renseignemens sur l'existence des terres qu'il prétendait découvrir. Entre autres fables absurdes, on parlait d'un vieux pilote, mort, disait-on, chez lui, qui lui avait laissé des notes écrites sur une terre inconnue, à l'ouest, où il avait été jeté par les vents contraires. Cette histoire, à en croire Fernando Colomb, n'avait d'autre fondement que l'un des contes ridicules qui couraient sur la prétendue île de Saint-Brandan, qu'un capitaine portugais, en revenant de Guinée, s'imaginait avoir vue au-delà de Madère. Ce ne fut pendant quelque temps qu'un vain bruit, propagé avec soin par ceux qui cherchaient à ternir la gloire de Colomb. Mais cette histoire finit par être imprimée, et elle a été répétée par plusieurs écrivains, variant avec chaque récit, et remplie de contradictions et d'invraisemblances[1].

On a encore avancé que Colomb avait été précédé dans ses découvertes par Martin Behem, cosmographe contemporain, que le hasard avait fait débarquer, disait-on, sur la côte de l'Amérique-Méridionale, dans le cours d'une expédition en Afrique; et que ce fut avec le secours d'une carte, ou d'un globe, fait par Behem, et sur lequel était tracé le pays nouvellement découvert, que Colomb exécuta son voyage. Ce bruit prit naissance dans la fausse interprétation d'un manuscrit latin, et il

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article : BRUITS QUI COURURENT SUR LE PILOTE QUI MOURUT DANS LA MAISON DE COLOMB.

n'était soutenu par aucune preuve, aucun document. Cependant il a circulé, et l'on a même essayé de le faire revivre, il n'y a pas beaucoup d'années, avec plus de zèle que de jugement. Mais il a été complètement réfuté, et l'on sait maintenant que la terre visitée par Behem, était la côte d'Afrique au-delà de l'équateur; le globe dont il fut l'auteur ne fut achevé qu'en 1492, lorsque Colomb était déjà parti pour son premier voyage : il ne contient aucune trace du Nouveau-Monde, et fournit ainsi une preuve concluante que Behem n'en soupçonnait pas encore l'existence [1].

Il y a un certain esprit méticuleux qui, sous le prétexte de recherches savantes, va furetant les traces de l'histoire, renverser ses monumens, souillant et mutilant ses plus beaux trophées. C'est un devoir de venger les grands noms des atteintes que lui porte une érudition si pernicieuse. Elle détruit le but le plus salutaire de l'histoire, celui de fournir des exemples de ce que le génie humain et une louable émulation peuvent accomplir. C'est pour cela que quelques peines ont été prises, dans les chapitres précédens, pour montrer la naissance et les progrès de cette grande idée dans l'esprit de Colomb; pour faire voir quelle fut la conception de son génie, hâtée par l'impulsion du siècle, et aidée par cette faible lueur de connaissances éparses, perdues pour les esprits ordinaires qu'elle frappait sans les éclairer.

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article BEHEM.

CHAPITRE VI.

Correspondance de Colomb avec Paulo Toscanelli. — Événemens en Portugal relatifs aux découvertes.

Dès l'année 1474, Colomb avait conçu le dessein de chercher à l'ouest un passage aux Indes, quoique ce ne fût encore qu'un projet informe qui n'avait pas été mûri dans son esprit. C'est ce qui ressort de sa correspondance avec le savant Paulo Toscanelli de Florence, de laquelle nous avons déjà eu occasion de parler, et qui eut lieu dans l'été de cette même année. La lettre de Toscanelli est en réponse à une autre qui lui avait été écrite par Colomb, et il y approuve le projet dont celui-ci l'avait entretenu, de faire un voyage à l'ouest. Pour démontrer plus clairement la facilité d'arriver aux Indes dans cette direction, il lui envoya une carte, faite en partie d'après Ptolémée, et en partie d'après la description de Marco-Polo, le Vénitien. La côte orientale de l'Asie y était tracée en regard des côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe, avec un espace modéré d'océan entre elles, où étaient placés à des distances convenables Cipango, Antilla et les autres îles [1]. La lettre et la

(1) Cette carte, d'après laquelle Colomb se dirigea dans son premier voyage de découverte, était en la possession de Las Casas, à

carte de Toscanelli, qui passait pour l'un des plus habiles cosmographes de l'époque, enflammèrent encore l'imagination de Colomb. Il paraît s'être procuré l'ouvrage de Marco-Polo, qui avait été traduit en plusieurs langues, et qui existait en manuscrit dans un grand nombre de bibliothèques. Cet auteur fait des récits merveilleux des royaumes de Cathay et de Mangi ou Manga, reconnu depuis pour être les parties septentrionale et méridionale de la Chine, sur les côtes de laquelle, d'après la carte de Toscanelli, un navigateur ne pouvait manquer d'arriver en se dirigeant droit à l'ouest. Il décrit, dans les termes les plus pompeux, la puissance et la grandeur du souverain de ces contrées, le grand Khan de Tartarie, ainsi que la splendeur et l'immensité de ses capitales de Cambalu et de Quinsai, et les merveilles de l'île de Cipango ou Zipangi, qu'on suppose être le Japon. Il place cette île en face du Cathay, à cinq cents lieues dans l'Océan. Il la représente comme abondant en or, en pierres précieuses, et en une foule de riches denrées, ayant un monarque dont le palais était couvert de plaques d'or, de même que dans d'autres pays les palais sont couverts de plomb. Les relations de ce voyageur furent regardées par beaucoup de per-

ce qu'il nous dit lui-même (l. 1, c. 12), à l'époque où il écrivit son histoire Il est bien à regretter qu'un document aussi intéressant soit perdu. Peut-être existe-t-il au milieu de l'amas de cartes qui gît entassé dans les archives espagnoles. Il est peu de pièces de pure curiosité qui seraient plus précieuses.

sonnes comme fabuleuses; mais, quoiqu'elles soient remplies de magnifiques exagérations, on a reconnu depuis que le fond en était exact. Si nous entrons dans ces détails, c'est à cause de l'influence qu'elles exercèrent sur l'esprit de Colomb.

L'ouvrage de Marco-Polo sert de clef à plusieurs parties de son histoire. En s'adressant aux différentes cours, Colomb représentait les pays qu'il s'attendait à découvrir, comme ces mines de richesses inépuisables que les Vénitiens avaient décrites. Le territoire du grand Khan fut l'objet de ses recherches dans tous ses voyages, et, en croisant au milieu des Antilles, il se flattait toujours de l'espoir de trouver l'île opulente de Cipango et les côtes de Mangi et de Cathay[1].

Tandis que le grand projet de Colomb se mûrissait dans son esprit, il entreprit un voyage dans le nord de l'Europe. Il ne nous en reste d'autres traces que ce passage, extrait par son fils d'une de ses lettres : « Dans le mois de février 1477, je naviguai cent lieues au-delà de Thule, dont la partie méridionale est à soixante-treize degrés de distance de l'équateur, et non à soixante-trois, comme quelques-uns le prétendent; et elle n'est pas non plus située dans la ligne qui enferme l'occident de Ptolémée, mais elle est beaucoup plus à l'ouest. Les Anglais, particulièrement ceux de Bristol, vont trafi-

(1) On trouvera dans l'appendice des détails plus circonstanciés sur Marco-Polo et sur ses écrits.

quer dans cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre. A l'époque où je m'y trouvai, la mer n'était pas gelée, et les marées étaient si fortes qu'elles montaient et descendaient de vingt-six brasses[1].

On croit généralement que l'île à laquelle il donnait ainsi le nom de Thule, était l'Islande, qui est bien à l'ouest de l'Ultima Thule des anciens, telle qu'elle se trouve placée dans la carte de Ptolémée. C'est tout ce que nous savons de ce voyage, dans lequel nous distinguons des symptômes de ce désir ardent, de cette vive impatience de franchir les limites de l'Ancien Monde, et de s'élancer dans les régions inconnues de l'Océan.

Plusieurs années s'écoulèrent encore sans aucun effort décidé de la part de Colomb pour mettre ses projets à exécution. Il était trop pauvre pour faire les frais de l'armement nécessaire pour une expédition aussi importante. Il y a plus, comme il s'attendait à trouver de vastes contrées païennes, qui n'étaient soumises à aucune puissance légitime, il la regardait comme une entreprise qui ne pouvait être exécutée qu'au nom de quelque état souverain, qui pût prendre possession des territoires qu'il découvrirait, et lui accorder en récompense des honneurs et des priviléges proportionnés à ses services.

Pendant la dernière partie du règne d'Alphonse de Portugal, l'ardeur pour les découvertes s'était trop refroidie pour qu'il fût probable qu'une pro-

(1) *Hist. del Amirante*, cap. 4.

position de cette nature serait acceptée. Le monarque était trop occupé de la guerre avec l'Espagne, au sujet de la succession de la princesse Jeanne à la couronne de Castille, pour s'engager dans des entreprises pacifiques qui devaient entraîner de grandes dépenses. L'esprit public n'était pas non plus préparé pour une expédition si périlleuse. Malgré les nombreux voyages entrepris à la côte d'Afrique et aux îles adjacentes, et malgré l'usage plus répandu de la boussole, la navigation était encore hérissée d'entraves, et le marin s'aventurait rarement assez loin pour perdre la terre de vue.

La reconnaissance des côtes de l'Afrique n'avançait que lentement, et les marins redoutaient de faire de longs voyages dans l'hémisphère méridional, dont ils ne connaissaient aucunement les astres. A leurs yeux, le projet d'une expédition se dirigeant droit à l'ouest, au milieu de cette immensité d'eau, pour chercher quelque terre chimérique, était aussi extravagant, que le paraîtrait de nos jours celui de se lancer en ballon dans les régions de l'air, à la recherche de quelque constellation éloignée.

Le temps approchait, cependant, où la navigation allait acquérir un nouveau développement. L'époque était favorable aux progrès rapides de la science. L'invention récente de l'imprimerie permit aux hommes de communiquer et de répandre au loin leurs idées et leurs découvertes. Elle tira les

trésors de la science de la poussière des couvens et des bibliothèques, et les mit à la portée de tous ceux qui aimaient à s'instruire. Cette foule de renseignemens et de connaissances qui auparavant n'avaient existé que dans des manuscrits coûteux, soigneusement renfermés, et inaccessibles au savant modeste et à l'artiste obscur, se trouvèrent alors dans toutes les mains. Il n'était plus possible que la science fît un seul pas rétrograde, ni même qu'elle s'arrêtât dans sa carrière. Chaque progrès nouveau était proclamé à l'instant même, répandu simultanément dans un cercle immense, reproduit sous mille formes, et rendu fixe pour toujours. Il ne pouvait plus y avoir de temps obscurs; des nations pouvaient fermer les yeux à la lumière, et s'enfoncer volontairement dans les ténèbres; mais elles ne pouvaient l'éteindre; malgré leur aveuglement, la lumière ne continuerait pas moins à briller, répandant ses bienfaits sur les autres parties du monde par les innombrables canaux de la presse.

Dans cette conjecture, un monarque monta sur le trône de Portugal, animé d'une ambition bien différente de celle d'Alphonse. Jean II avait hérité du prince Henri son grand-oncle sa passion pour les découvertes, et elles reprirent, dès le commencement de son règne, toute leur activité. Son premier soin fut de construire un fort à Saint-George de la Mina, sur la côte de la Guinée, pour protéger le commerce de poudre d'or, d'ivoire et d'esclaves, qui se faisait dans les environs.

Les découvertes en Afrique avaient fait beaucoup d'honneur au Portugal, mais jusqu'alors elles avaient été plus dispendieuses que profitables. Cependant on espérait que celle de la route aux Indes, les paierait amplement de toutes leurs dépenses et de leurs fatigues, et ouvrirait à la nation une source de richesses incalculables. Le projet du prince Henri, qu'on travaillait lentement depuis un demi-siècle à accomplir, avait inspiré une vive curiosité sur les contrées lointaines de l'Asie, et avait remis en vogue toutes les relations, vraies ou fabuleuses, des voyageurs.

Indépendamment des écrits célèbres de Marco-Polo, dont nous avons déjà parlé, il y avait le récit du Rabin Benjamin Ben Jonah, de Tudela, célèbre juif espagnol, qui était parti de Sarragosse en 1173, pour visiter les restes épars des tribus hébraïques, partout où elles devaient être dispersées sur la surface de la terre. Parcourant avec un zèle infatigable, dans cette pieuse intention, la plus grande partie du monde connu, il avait pénétré en Chine, d'où il était passé dans les îles méridionales de l'Asie[1]. On avait aussi les relations de Carpini et d'Ascelin, deux moines, dépêchés, l'un en 1246, l'autre en 1247, par le pape Innocent IV, en qualité d'ambassadeurs apostoliques, à l'effet de convertir le grand Khan de Tartarie; et le journal de Guillaume Rubriquit (ou Ruysbrook), célèbre cordelier

(1) Bergeron, *Voyage en Asie*, t. 1. L'ouvrage de Benjamin de Tudela, écrit primitivement en hebreu, était si estimé, que la traduction eut seize éditions. Andres, *Hist. B.*, lettre 11, c. 6.

chargé d'une mission semblable en 1253, par Louis IX, roi de France, alors occupé de sa malheureuse croisade en Palestine. Ces pieuses missions furent sans résultat; mais les curieuses relations qui en restèrent, reparaissant tout à coup dans le 15e siècle, servirent à enflammer la curiosité publique sur les contrées situées au fond de l'Asie.

Dans ces journaux, nous entendons parler pour la première fois du célèbre Prêtre Jean, roi chrétien imaginaire, qu'on disait régner dans une contrée lointaine de l'Orient, qui fut long-temps l'objet de la curiosité et des recherches des voyageurs, mais dont le royaume semblait changer de place dans chaque nouvelle relation, et s'évanouir, dès qu'on voulait en approcher, aussi complètement que la prétendue île de Saint-Brandan. Toutes les fables, toutes les conjectures chimériques sur ce fantôme de roi et sur son royaume oriental, furent remises en circulation. On s'imagina qu'on avait découvert des traces de son empire dans l'intérieur de l'Afrique, à l'est de Benin, où il y avait un puissant prince qui avait une croix blasonnée dans ses armes.

Jean II ne résista pas à l'entraînement général produit par ces récits. Dès le commencement de son règne, il envoya réellement une expédition à la recherche du fabuleux Prêtre Jean, dont une foule d'enthousiastes religieux brûlaient de visiter le royaume. Tout plein de l'idée magnifique qu'il s'é-

tait formée des contrées reculées de l'Orient, il lui tardait vivement que le grand projet du prince Henri fût réalisé, et que le pavillon portugais flottât sur les mers des Indes. Fatigué de la lenteur avec laquelle avançait la reconnaissance des côtes de l'Afrique, et des obstacles que chaque cap, chaque promontoire opposait aux entreprises maritimes, dans son impatience, il eut recours à la science pour trouver quelques moyens par lesquels on pût donner plus d'extension et plus de certitude à la navigation. Ses deux médecins, Roderigo et le Juif Josephe, les plus habiles astronomes et cosmographes de son royaume, firent, avec le célèbre Martin Behem, une consultation savante à ce sujet. Le résultat de leurs conférences et de leurs travaux fut l'application de l'astrolable à la navigation, qui permettait au marin de reconnaître, par la hauteur du soleil, à quelle distance il était de l'équateur [1]. De cet instrument, perfectionné et modifié, on a fait depuis le quart de cercle moderne, dont, même dès le moment où l'usage en fut introduit pour la première fois, il réunissait tous les avantages essentiels.

Il est impossible de décrire l'effet que cette invention produisit sur la navigation. Elle la délivrait comme par miracle de son long assujettissement à la terre, et la lançait, libre et dégagée de toute entrave, sur l'immensité des mers. La science avait préparé des guides pour diriger sa course jus-

(1) Barros, decad. 1, lib. IV, c. 2. Maffei, lib. VI, p. 6 et 7.

qu'alors timide et incertaine. Au lieu de côtoyer les rivages, comme les anciens navigateurs, obligés, s'ils s'en éloignaient, de chercher en tâtonnant leur chemin d'après la direction incertaine des astres, le marin moderne pouvait s'aventurer hardiment dans des mers inconnues, certain, s'il ne rencontrait pas de port lointain, de pouvoir toujours retrouver sa route, à l'aide de l'astrolabe et de la boussole.

CHAPITRE VII.

Proposition de Colomb à la cour de Portugal.

L'APPLICATION de l'astrolabe à la navigation fut un de ces événemens qui arrivent si à propos qu'ils semblent en quelque sorte porter l'empreinte de la Providence. C'était la seule chose qui manquât pour faciliter les expéditions maritimes, et elle dépouilla l'entreprise de Colomb de ce caractère hasardeux qui était un si grand obstacle à ce qu'elle s'accomplît. Ce fut immédiatement après cette invention, qu'il proposa son projet de découverte à la couronne de Portugal.

C'est la première proposition sur laquelle nous ayons des données précises et incontestables, quoique des historiens aient avancé positivement qu'il en avait fait une antérieurement au sénat de Gênes, son pays natal. La cour de Portugal avait montré une libéralité extraordinaire dans les récompenses accordées aux entreprises maritimes. Presque tous ceux qui avaient fait en son nom des expéditions lointaines, avaient été nommés gouverneurs des îles et des pays qu'ils avaient découverts, quoique plusieurs fussent étrangers d'origine. Encouragé par cet exemple, et par le désir ardent que le roi

Jean II manifestait de se frayer par mer un passage aux Indes, Colomb demanda et obtint une audience de ce monarque. Il proposait, si le roi voulait lui fournir des hommes et des vaisseaux, d'entreprendre d'aller aux Indes par une route plus courte et plus directe que celle qu'ils cherchaient. Son plan était de cingler droit à l'ouest, à travers l'océan Atlantique. Il développa alors son hypothèse relativement à l'étendue de l'Asie, décrivant aussi les immenses richesses de l'île de Cipango la première terre qu'il s'attendait à rencontrer. Nous avons deux récits de cette audience, écrits dans un esprit assez opposé; l'un par son fils Fernando, l'autre par Joam de Barros, l'historiographe portugais. Il n'est pas sans intérêt d'envisager la manière différente dont le même fait est présenté par le fils enthousiaste, et par l'historien flegmatique, et peut-être accessible à la prévention.

D'après la relation de Fernando, le roi écouta Colomb avec beaucoup d'attention, mais il éprouvait de la répugnance à s'engager dans aucune entreprise de ce genre, après les peines et les dépenses qu'avait déjà entraînées la reconnaissance de la côte d'Afrique, reconnaissance qui n'était pas encore terminée. Cependant son père fit valoir, à l'appui de sa proposition, de si excellentes raisons que le roi se décida à donner son consentement. Il ne restait plus qu'à régler les conditions; mais ce point présenta de grandes difficultés. Colomb, qui était un homme de sentimens nobles et

élevés, demandait de grands honneurs et de hautes récompenses, afin, dit Fernando, de pouvoir laisser après lui un nom et une famille dignes de ses hauts faits et de sa renommée[1].

Barros, d'un autre côté, attribue uniquement aux importunités de Colomb le consentement apparent du roi, qui le regardait, dit l'historien, comme un homme vain et glorieux, aimant à se faire valoir, et s'abandonnant à des idées fantastiques, telles que celles par exemple qui étaient relatives à l'île de Cipango[2]. Mais par le fait ce ne fut que long-temps après que ce reproche de vanité fut mis en avant par les écrivains portugais; et quant à l'ile de Cipango, le roi était loin de la regarder comme chimérique, lui, qui, comme le prouve la mission qu'il envoya à la recherche du Prêtre Jean, ajoutait aisément foi aux contes que les voyageurs débitaient sur l'Orient. Il fallait que les raisonnemens de Colomb eussent fait impression sur l'esprit du monarque, puisqu'il est certain qu'il renvoya l'examen de la proposition à une junte spéciale, chargée de tout ce qui concernait les découvertes maritimes.

Cette junte était composée de deux habiles cosmographes, maîtres Roderigo et Joseph, et du confesseur du roi, Diego Ortiz de Cazadilla, évêque de Ceuta, homme d'un profond savoir, Castillan de naissance, et appelé généralement Cazadilla,

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 10.
(2) Barros, *Asia*, decad. 1, lib. III, c. 2.

du nom de sa ville natale. Ce corps savant traita le projet d'extravagant et de chimérique.

Cependant le roi ne s'en tint pas là. Au dire de son historien Vasconcelez[1], il convoqua son conseil, composé des prélats et des personnes les plus instruites de son royaume, et les consulta sur cette question : fallait-il adopter cette nouvelle route, ou poursuivre celle qu'ils avaient déjà ouverte? Le projet de Colomb fut condamné généralement par le conseil; et il commença même à se manifester dans son sein un esprit d'opposition à toute découverte quelconque.

On ne trouvera peut-être pas inutile d'examiner brièvement la discussion du conseil sur cette grande question. Vasconcelez rapporte un discours de l'évêque de Ceuta, dans lequel non-seulement il repoussait l'entreprise projetée comme dépourvue de raison; mais il allait même jusqu'à demander qu'on ne poussât pas plus loin les découvertes en Afrique. Elles tendaient, dit-il, à distraire l'attention, à tarir les ressources, et à diviser les forces de la nation, déjà trop affaiblie par les ravages récens de la guerre et de la peste. En les disséminant ainsi pour entreprendre des expéditions lointaines et infructueuses, ils s'exposaient à être attaqués par leur ennemi actif, le roi de Castille. La grandeur des monarques, ajouta-t-il, provenait moins de l'étendue de leurs royaumes que de la sagesse et de l'habileté avec laquelle ils les gouvernaient;

(1) Vasconcelez, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. IV.

Il y aurait folie aux Portugais de s'embarquer dans de nouvelles expéditions, sans considérer d'abord si elles étaient compatibles avec leurs ressources. Le roi avait à poursuivre assez d'entreprises d'un avantage certain, sans en rechercher d'autres qui n'étaient que de vaines chimères. S'il voulait employer la valeur active de la nation, il suffisait de la guerre qu'il avait à soutenir contre les Maures de Barbarie, guerre où la victoire aurait des résultats durables, puisqu'elle affaiblirait ces voisins dangereux qui, dans le temps de leur puissance, s'étaient montrés si redoutables.

Ce discours froid et circonspect de l'évêque de Ceuta, dirigé contre ces entreprises qui faisaient la gloire des Portugais, toucha au vif l'orgueil national de don Pedro de Meneses, comte de Villa-Real, et lui inspira une noble et patriotique réponse. Un historien a dit qu'il appuya la proposition de Colomb; ce qui ne paraît pas exact. Il se peut qu'il en ait parlé dans des termes honorables; mais ce fut surtout à défendre les entreprises dans lesquelles les Portugais étaient déjà engagés, qu'il employa son éloquence.

Le Portugal, dit-il, n'était pas à son berceau, et ses princes n'étaient pas tellement pauvres qu'ils n'eussent les moyens de se livrer à des découvertes. En accordant même que celles que proposait Colomb fussent idéales, pourquoi abandonner celles qui avaient été commencées par leur feu prince Henri, d'après des données si certaines, et qui,

poursuivies avec ardeur, présentaient tant de chances de succès? Les couronnes, s'écria-t-il, s'enrichissaient par le commerce, se fortifiaient par les alliances, et s'agrandissaient par les conquêtes. Les vues d'une nation ne pouvaient être toujours les mêmes, elles devaient s'étendre avec son opulence et sa prospérité. Le Portugal était en paix avec tous les princes de l'Europe. Pourquoi craindrait-il de s'engager dans une grande entreprise? Quelle gloire pour les Portugais de pénétrer les mystères de cet Océan, objet de terreur et d'épouvante pour les autres nations du monde! Ainsi occupés, ils échapperaient à l'oisiveté qu'engendre une longue paix, l'oisiveté, cette lime sourde qui ronge peu à peu la force et la valeur d'une nation. C'était faire affront aux Portugais de penser les effrayer par la peinture de dangers imaginaires, lorsqu'ils avaient toujours montré tant d'intrépidité à braver les périls les plus certains et les plus terribles. Les grandes âmes étaient formées pour les grandes entreprises. Il s'étonnait qu'un prélat aussi religieux que l'évêque de Ceuta fût opposé à un projet dont le résultat définitif devait être de répandre la religion catholique d'un pôle à l'autre, de couvrir de gloire la nation portugaise, et d'assurer un vaste empire et une renommée durable à ses princes. Il finissait en déclarant que tout militaire qu'il était, il osait prédire, avec la même assurance que s'il le tenait du ciel même, à tout prince qui mettrait à fin cette entreprise, plus de succès et plus de gloire que

n'en avait jamais obtenu le souverain le plus brave et le plus heureux [1].

Tel fut le noble et brillant discours que le comte de Villa-Real prononça en faveur des découvertes en Afrique. Il eût été à désirer pour le Portugal que son éloquence se fût déployée en faveur de Colomb ; car on dit que ce discours fut reçu avec des acclamations unanimes, qu'il pulvérisa les raisonnemens froids et mesquins de Cazadilla, et qu'il ranima l'ardeur et l'enthousiasme du roi et de son conseil, pour chercher de nouveau à tourner par mer l'extrémité de l'Afrique ; ce qu'ils accomplirent ensuite avec un si brillant succès.

(1) Vasconcelos, l. IV. La Clède, *Hist. Portugal*, l. XIII, c. 3.

CHAPITRE VIII.

Départ de Colomb du Portugal. — Ses démarches auprès d'autres cours.

Jean II de Portugal est généralement représenté comme un prince sage et magnanime, et peu disposé à se laisser gouverner par ceux qui l'entouraient. Néanmoins, dans cette négociation mémorable avec Colomb, il paraît avoir prêté l'oreille à de perfides conseils, qui en tout temps auraient été contraires à une saine politique, et qui, dans cette circonstance, furent la cause de beaucoup de mortifications et de regrets tardifs. Certains de ses conseillers, voyant que le monarque était mécontent de leur décision, et conservait encore au fond du cœur un penchant secret pour l'entreprise proposée, lui suggérèrent un stratagème par lequel il pouvait s'en assurer tous les avantages, sans compromettre la dignité de la couronne en entamant des négociations en forme relativement à un projet qui pouvait n'être qu'une pure chimère. C'était de tenir Colomb en suspens, tandis qu'on enverrait secrètement un vaisseau dans la direction qu'il avait indiquée, pour reconnaître si sa théorie reposait sur quelque fondement.

Cet avis perfide est attribué à Cazadilla, évêque de Ceuta, et il est conforme à la politique étroite qui voulait persuader au roi Jean d'abandonner la noble carrière de ses découvertes en Afrique. Le roi, cédant à une inspiration fatale, se départit de sa justice et de sa générosité ordinaires, et eut la faiblesse d'autoriser ce stratagème. Colomb fut invité à fournir un plan détaillé de son voyage projeté, ainsi que les cartes et autres documens d'après lesquels il comptait diriger sa course, afin qu'ils pussent être examinés par le conseil. Il s'empressa de les remettre. Une caravelle fut aussitôt expédiée, sous le prétexte ostensible de porter des provisions aux îles du Cap-Vert, mais ayant des instructions secrètes pour suivre la route indiquée dans les papiers de Colomb. A son départ de ces îles, la caravelle se dirigea donc vers l'ouest pendant quelques jours. Mais le temps devint orageux; et les pilotes, n'ayant ni l'ardeur ni le génie de Colomb, et ne voyant devant eux qu'une immense étendue de vagues menaçantes, perdirent tout courage pour avancer. Ils revinrent aux îles du Cap-Vert, et de là à Lisbonne, cherchant à pallier leur peu de résolution en tournant en ridicule le projet de Colomb, qui était, disaient-ils, aussi absurde qu'extravagant [1].

Ces basses menées pour dérober à Colomb son secret et lui ravir sa gloire, excitèrent son indi-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 8. Herrera, *decad.* 1, l. 1, c. 7.

gnation. On prétend que le roi Jean aurait été disposé à renouer la négociation, mais il s'y refusa noblement. Veuf depuis quelque temps, les liens domestiques qui l'attachaient au Portugal étaient brisés. Il résolut donc d'abandonner un pays où il avait été traité avec si peu de bonne foi, et de chercher ailleurs des protecteurs.

Vers la fin de 1484, il partit secrètement de Lisbonne, emmenant avec lui son fils Diego. La raison qu'il donna pour quitter ainsi le royaume en cachette était la crainte que le roi ne s'opposât à son départ; un autre motif qui paraît plus probable, c'était son extrême pauvreté. Tandis qu'il se livrait tout entier aux recherches et aux méditations qui devaient assurer de si grands avantages à l'humanité, le désordre s'était mis dans ses affaires. Il paraîtrait même qu'il courait grand danger d'être arrêté pour dettes. Une lettre, récemment découverte, qui fut adressée à Colomb quelques années après par le roi de Portugal, pour l'inviter à revenir, contient l'assurance expresse qu'il ne sera point inquiété, quelles que fussent les poursuites, civiles ou criminelles, qui pussent exister contre lui [1].

Il se présente maintenant un intervalle d'environ une année, pendant lequel les mouvemens de Colomb sont enveloppés d'incertitude. Un historien espagnol moderne, dont l'ouvrage annonce de profondes recherches et une grande exactitude, pense

(1) Navarrete. *Collect.*, tom. II, cap. 3.

qu'il se rendit immédiatement à Gênes, où il affirme qu'il était très-certainement en 1485; qu'il réitéra de vive voix les propositions qu'il avait déjà faites antérieurement par écrit au gouvernement; mais qu'il éprouva un dédaigneux refus[1].

La république de Gênes n'était pas en effet en position de tenter une pareille entreprise. Elle languissait abattue par un long déclin, et était embarrassée d'une guerre étrangère. Caffa, son grand entrepôt dans la Crimée, était tombé récemment au pouvoir des Turcs, et son pavillon était sur le point d'être chassé de l'Archipel. Son énergie s'était éteinte avec sa fortune; car l'esprit d'entreprise (et il en est, à cet égard, des nations comme des individus) naît et se développe dans la prospérité, et il languit et s'éteint dans les revers, c'est-à-dire, lorsqu'on aurait le plus besoin de ses efforts et de son activité. C'est ainsi que Gênes, à ce qu'il paraîtrait, découragée par le malheur, ferma les oreilles à une proposition qui l'eût élevée à un degré de splendeur qu'elle n'avait jamais connu, et qui aurait pu perpétuer le sceptre du commerce entre les mains de l'Italie.

De Gênes, on a prétendu que Colomb avait porté ses pas à Venise, pour y négocier l'exécution de son projet. Il n'existe aucun document à l'appui de cette assertion. Un auteur italien, justement estimé, parle bien d'une vieille tradition qui s'est con-

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. II.

servée à Venise, et qui y a rapport. Un célèbre magistrat de cette ville, ajoute-t-il, lui assura qu'il avait vu autrefois dans les archives publiques la mention de cette offre de Colomb, et du refus qu'on se vit obligé de faire, à cause de l'état critique des affaires de la nation[1]. Mais les guerres longues et invétérées qui avaient existé entre Venise et son pays natal, rendent cette démarche assez peu probable. Plusieurs auteurs s'accordent à dire que, vers cette époque, il alla voir son vieux père, qu'il prit quelques dispositions pour que rien ne lui manquât et qu'après avoir rempli les devoirs de la piété filiale, il partit pour aller faire de nouvelles tentatives auprès des cours étrangères[2].

Il faut observer que plusieurs des circonstances que nous venons de rapporter, et avec lesquelles on a cherché à remplir l'intervalle qui s'écoula entre le départ de Colomb du Portugal et le moment où nous le retrouvons en Espagne, ne sont

(1) Bossi, document n° 11.

(2) On a prétendu généralement que ce fut vers cette époque que Colomb envoya son frère Barthélemi en Angleterre, où il resta plusieurs années, en le chargeant de faire des propositions au roi Henri VII. Cependant Las Casas avance, d'après des lettres et des papiers de Barthélemi qu'il eut en sa possession, que celui-ci accompagna Barthélemi Diaz dans son voyage lorsqu'il partit de Lisbonne, en 1486, pour visiter la côte d'Afrique, voyage dans lequel il découvrit le cap de Bonne-Espérance, et qu'il n'en revint qu'en décembre 1487. Les démarches auprès de Henri ne furent faites qu'en 1488, comme on le voit par l'inscription placée sur une carte que Barthélemi présenta à ce roi. (Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 7).

que de simples conjectures. Tel est, cependant, l'embarras qu'on éprouve en développant cette partie obscure de son histoire, avant que la splendeur de ses découvertes jette une vive lumière sur son passage. Tout ce qu'on peut faire est de marcher comme à tâtons, en s'appuyant de temps en temps sur un fait isolé qui sert comme de jalon sur la route. Ce qui paraît incontestable, c'est que, pendant cet intervalle, il eut à lutter fortement contre la pauvreté; nous en avons une preuve certaine dans la détresse profonde au sein de laquelle il se présente pour la première fois à nos regards en Espagne; et ce n'est pas une des circonstances les moins extraordinaires de sa vie si féconde en événemens, qu'il lui fallut en quelque sorte, se traîner de cour en cour, pour offrir à des princes la découverte d'un monde.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Première arrivée de Colomb en Espagne.

Il est intéressant d'observer la première arrivée de Colomb dans ce pays qui allait devenir le théâtre de sa gloire, et qu'il devait élever à un si haut degré de puissance par ses découvertes. Nous y voyons un de ces contrastes frappans et instructifs que nous offrent les vicissitudes de sa vie agitée.

La première trace que nous trouvions de lui en Espagne est dans la déposition faite quelques années après sa mort, lors du fameux procès entre son fils don Diego et la Couronne, par Garcia Fernandez, médecin demeurant dans le petit port de mer de Palos de Moguer, dans l'Andalousie. A une demi-lieue environ de cette ville, il y avait, et il y a encore à présent, un ancien couvent de moines franciscains, dédié à Santa Maria de Rabida. D'après le témoignage du médecin, un étranger à pied, accompagné d'un jeune garçon, s'arrêta un jour à la porte du couvent, et demanda au portier

un peu de pain et d'eau pour son enfant. Tandis qu'il recevait ce modique secours, le prieur du couvent, le moine Juan Perez de Marchena, passant par hasad, fut frappé du maintien de l'inconnu, et remarquant à son air et à son accent qu'il était étranger, il entra en conversation avec lui, et apprit bientôt les particularités de son histoire. Cet étranger était Colomb, accompagné de son jeune fils Diego. D'où venait-il? c'est ce qu'on ne sait pas exactement[1]; sa manière de voyager ne prouve que trop la détresse à laquelle il était réduit; il se rendait à la ville voisine d'Huetra, pour voir son beau-frère[2].

Le prieur était un homme très-instruit. Il s'était beaucoup occupé de géographie et de navigation, le goût de ces sciences lui ayant été sans doute inspiré par le voisinage de Palos, dont les habitans étaient les marins les plus intrépides de l'Espagne, et faisaient de fréquens voyages aux iles récem-

(1) « Lo dicho almiante Colon veniendo a la Rabida, que es un monasterio de frailes en esta villa, el qual demandò a la porteria que diesen para aquel ninico, que era nino, pan y agua que bebiese. » La déposition de Garcia Fernandez existe en manuscrit parmi les pièces innombrables du Pleito, ou procès qui sont conservées à Séville. J'ai consulté un extrait authentique fait par l'historien Juan Baut. Munoz. Il y a un peu d'obscurité dans quelques parties de la déposition de Garcia Fernandez, qui fut faite plusieurs années après l'événement. Il parle de Colomb comme venant avec son fils de la cour de Castille; mais il confond évidemment deux visites que Colomb fit au couvent de la Rabida. J'ai réparé cette confusion en comparant ce témoignage à d'autres faits authentiques.

(2) Sans doute Pedro Correa, qui lui avait parlé d'indices de terre en occident, observés près de Puerto-Santo.

ment découvertes sur la côte d'Afrique. Il prit un grand intérêt à la conversation de Colomb, et fut frappé de la grandeur de ses vues. C'était un incident remarquable, dans la vie monotone du moine cloîtré, que la rencontre d'un homme d'un caractère si extraordinaire, méditant une entreprise si gigantesque, qui venait demander du pain et de l'eau à la porte de son couvent. Il exigea qu'il devînt son hôte, et se méfiant de son propre jugement, il envoya chercher un savant de ses amis pour causer avec Colomb. Cet ami était Garcia Fernandez, médecin de Palos, celui qui nous a transmis ces détails intéressans. Fernandez fut également frappé du caractère et de la conversation de l'étranger. Plusieurs conférences eurent lieu dans le vieux couvent, et le projet de Colomb fut discuté dans le cloître paisible de la Rabida, avec une attention et un intérêt qu'il n'avait pu obtenir au milieu des prétentions et de la suffisance des sages et des philosophes de cour. Quelques renseignemens, recueillis de la bouche des vieux marins de Palos, semblèrent en même temps confirmer sa théorie. Un ancien pilote du port, très-expérimenté, Pedro de Velasco, affirma que, près de trente ans auparavant, dans le cours d'un voyage, il avait été emporté si loin au nord-ouest par les vents contraires, que le cap Clear, en Irlande, était à l'est de son bâtiment. Dans cet endroit, quoique le vent soufflât de l'ouest avec beaucoup de violence, la mer était parfaitement unie, circonstance

remarquable, qu'il supposa produite par le voisinage de la terre dans cette direction. Mais le mois d'août était déjà avancé, et craignant l'approche de l'hiver, il n'avait pas osé naviguer plus loin pour reconnaître si ses conjectures étaient fondées[1].

Juan Perez avait cette chaleur d'amitié qui ne se borne pas à de simples démonstrations, mais qui joint les effets aux paroles. Convaincu que l'entreprise proposée assurerait les plus grands avantages à son pays, il offrit à Colomb de lui procurer un accueil favorable à la cour, et lui conseilla de s'y rendre sur-le-champ, pour faire ses propositions au roi et à la reine d'Espagne. Juan Perez était lié intimement avec Fernando de Talavera, prieur du monastère du Prado et confesseur de la reine, personnage d'un grand crédit, qui possédait la confiance royale, et dont l'appui était de la plus haute importance[2]. Il remit à son nouvel ami une lettre pour Talavera, dans laquelle il lui recommandait fortement Colomb et son entreprise, le priant d'être son protecteur, et réclamant sa bienveillante intercession auprès du roi et de la reine. Comme l'Eglise était toute puissante à la cour de Castille, et que Talavera, en sa qualité de confesseur, avait les relations les plus directes et les plus confidentielles avec la reine, on pouvait

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 8.

(2) Salinas, *Cron. Franciscana de Peru*, lib. 1, cap. 14. Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias*, l. 1, c. 1.

tout attendre de sa médiation. Pendant ce temps Juan Perez garda le jeune fils de Colomb dans son couvent, se chargeant de son entretien et de son éducation. Jamais le zèle de ce brave et saint homme ne se refroidit; et plusieurs années après, aux jours de sa prospérité, Colomb, au milieu de la foule brillante de courtisans, de prélats et de philosophes, qui réclamaient l'honneur d'avoir favorisé son entreprise, se rappela avec émotion le couvent de La Rabida, et cita ce moine modeste comme un de ceux qui lui avaient rendu les services les plus efficaces.

Colomb resta au couvent jusqu'au printemps de 1486, époque où Ferdinand et Isabelle arrivèrent dans l'ancienne cité de Cordoue, pour y rassembler leurs troupes, et se préparer à entrer en campagne contre les Maures du royaume de Grenade. Rempli des plus douces espérances, et ne doutant pas que la lettre pressante dont il était porteur pour Fernando de Talavera ne lui procurât une prompte audience, il prit congé du digne prieur de La Rabida, et laissant son fils auprès de lui, il se dirigea vers la cour de Castille.

CHAPITRE II.

Portrait de Ferdinand et d'Isabelle (1486).

L'ÉPOQUE où Colomb alla pour la première fois tenter la fortune en Espagne, coïncide avec l'une des périodes les plus brillantes de la monarchie espagnole. L'union des royaumes d'Aragon et de Castille, par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, avait consolidé la domination chrétienne dans la Péninsule, et mis fin à ces discordes intérieures, qui avaient si long-temps déchiré le pays, et assuré la suprématie des Musulmans. Toutes les forces de l'Espagne étaient alors engagées dans l'entreprise chevaleresque qui avait pour but l'expulsion des Maures. Après s'être répandus comme un torrent sur toute la surface du pays, les Maures, obligés de se replier successivement, s'étaient renfermés dans l'enceinte des montagnes qui entourent le royaume de Grenade. Les armées victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle avançaient continuellement et resserraient ce peuple farouche dans des limites de plus en plus étroites. Sous leur règne, les différentes petites principautés d'Espagne commencèrent à s'unir de sentimens, et à agir de concert. Ne formant plus qu'une seule nation, elles n'acquirent pas moins de gloire par les arts que dans la guerre. Fer-

dinand et Isabelle, comme on l'a très-bien dit, ne vivaient pas ensemble comme deux époux entre lesquels il y a une communauté de biens, dont le mari est le maître, mais comme deux monarques strictement alliés[1]. Ayant des droits séparés à la souveraineté, en vertu de leurs royaumes respectifs, ils avaient aussi des conseils à part, et il n'était pas rare qu'ils fussent à une grande distance l'un de l'autre dans différente partie de leur empire, chacun exerçant de son côté l'autorité royale. Cependant il y avait entre eux un si heureux accord de vues et d'intérêt, et ils avaient tant de déférence l'un pour l'autre, que cette double administration ne nuisit jamais à l'unité d'action sans laquelle la marche du gouvernement se serait trouvée paralysée. Tous les arrêts de la justice étaient rendus au nom de tous deux ; tous les actes publics étaient revêtus de leur double signature ; la monnaie était frappée à l'effigie du roi et de la reine, et le sceau royal portait les armes unies de Castille et d'Aragon.

Ferdinand était de moyenne taille, bien fait de sa personne, et d'une force et d'une agilité qu'il devait aux exercices gymnastiques. Il portait la tête droite, et avait une démarche noble et dégagée. Son front, clair et serein, semblait d'autant plus haut qu'il était presque chauve. Ses sourcils étaient larges et bien arqués, et de la même couleur que ses cheveux, qui étaient châtain-clair. Il avait l'œil

(1) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, etc.

vif et animé, le teint un peu rouge et brûlé par le soleil des camps; la bouche moyenne, bien faite, et d'une expression gracieuse. Ses dents étaient blanches, quoique petites et irrégulières; sa voix aiguë; son élocution vive et facile. Il avait des idées nettes et claires, une conception prompte, un jugement sain et correct. Il était simple dans ses vêtemens et dans sa manière de vivre, d'un caractère égal, d'une piété fervente, et si infatigable en affaires qu'on disait qu'il semblait se reposer en travaillant. Grand observateur et juge éclairé des hommes, il était sans égal dans la science du cabinet. Tel est le portrait qu'en tracent les historiens espagnols de son temps. On a ajouté cependant, qu'il avait plus de bigotisme que de religion; qu'il était d'une ambition insatiable plutôt que magnanime; qu'il faisait la guerre moins en paladin qu'en prince, moins pour la gloire que pour le seul agrandissement de son royaume; et que sa politique était froide, égoïste et artificieuse. On l'appelait le sage et le prudent en Espagne; le pieux en Italie; en France et en Angleterre, l'ambitieux et le perfide [1].

En traçant son portrait, il ne paraîtra peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur la destinée d'un monarque dont la politique eut tant d'influence sur l'histoire de Colomb et sur les destinées du Nouveau-Monde. Le succès accompagna toutes ses mesures. Quoique l'ordre de sa naissance

(1) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*.

ne semblât pas l'appeler au trône, il avait hérité de la couronne d'Aragon; la Castille lui fut apportée en dot par son épouse; Naples et Grenade furent le prix de sa conquête; et il s'empara de la Navarre comme appartenant à quiconque saurait se l'approprier, puisque le pape Jules II avait excommunié Jean et Catherine, ses souverains, et avait donné leur trône au premier occupant[1]. Il envoya ses troupes en Afrique, et subjugua ou rendit tributaires Tunis, Tripoli, Alger, et la plupart des puissances barbaresques. Un nouveau monde lui fut aussi donné par les découvertes de Colomb, sans qu'il lui en coûtât rien; car les dépenses de l'expédition furent faites exclusivement par Isabelle. Il eut, dès le commencement de son règne, trois grands objets à cœur, qu'il poursuivit avec un zèle infatigable: la conquête de Grenade sur les Maures, l'expulsion des Juifs, et l'établissement de l'Inquisition dans ses domaines. Il obtint ce triple succès, et le pape Innocent VIII l'en récompensa par le titre de Majesté Très-Catholique, titre que ses successeurs ont soigneusement conservé.

Le portrait que les auteurs contemporains ont tracé d'Isabelle respire l'enthousiasme; mais le temps a sanctionné leurs éloges. C'est un des caractères les plus beaux et les plus purs que nous offrent les pages de l'histoire. Elle était bien faite, de moyenne

(1) Pedro Salazar di Mendoza, *Monarq. de Espag.*, lib. III, cap. 5 (Madrid, 1770, tom. I, p. 402).—Gonzalo de Illescas, *Hist. Pontif.* lib. VI, cap. 23, sect. 3.

taille, avait une démarche tout à la fois noble et gracieuse, beaucoup de douceur et en même temps de gravité dans les manières. Elle était très-blanche; ses cheveux étaient châtain-clair, tirant un peu sur le roux; ses yeux bleus avaient une expression de bonté, et il y avait un air de modestie répandu dans toute sa personne, sous lequel se cachait un esprit ferme et décidé. Quoique vivement attachée à son époux, et jalouse de sa renommée, elle n'en maintenait pas moins ses droits distincts comme souverain allié. Elle lui était supérieure en beauté et en noblesse personnelle, et l'emportait également sur lui en pénétration et en grandeur d'âme[1]. Joignant l'activité et la résolution de l'homme aux qualités plus douces de son sexe, elle prenait part aux conseils où se décidaient les combats, suivait le roi dans ses campagnes[2], et le surpassait même quelquefois par l'énergie et la fermeté de ses mesures, tandis que, animée d'un plus juste sentiment de la véritable gloire, elle modifiait par l'élévation et la noblesse de ses idées les calculs subtils de la politique de Ferdinand. Mais c'est dans l'histoire civile de leur règne que le caractère d'Isabelle brille avec le plus d'éclat. Mère attentive de ses sujets, elle n'était continuellement occupée que de réformer les lois, et de guérir les maux en-

(1) Garibay, *Hist. de Espana*, tom. II, lib. XVIII, cap. I.

(2) Plusieurs armures complètes portées par Isabelle, et qui sont conservées dans l'arsenal royal à Madrid, montrent qu'elle s'exposait aux dangers de la guerre.

gendrés par une longue suite de guerres intestines. Elle aimait son peuple, et cherchant avec soin les moyens de le rendre heureux, elle adoucissait autant que possible les mesures rigoureuses de Ferdinand, dirigées vers le même but, mais dictées par un zèle mal entendu. Ce fut ainsi que, tout en étant d'une piété qui allait presque jusque au bigotisme, et quoique un peu trop peut-être sous l'influence de conseillers spirituels, elle n'approuva jamais les mesures qui tendaient à servir les intérêts de la religion aux dépens de l'humanité. Elle s'opposa vivement à l'expulsion des Juifs, et à l'établissement de l'Inquisition, quoique malheureusement pour l'Espagne, ses confesseurs aient fini par triompher de sa répugnance. Elle plaida toujours pour la clémence en faveur des Maures, quoiqu'elle fût l'âme de la guerre contre Grenade. Elle regardait cette guerre comme indispensable pour protéger la religion chrétienne, et pour délivrer ses sujets d'ennemis farouches et redoutables. Tandis que toutes ses pensées, tous ses actes publics portaient l'empreinte d'une âme vraiment royale, elle était simple, frugale, sans ostentation dans la vie privée. Dans les intervalles que lui laissaient les affaires, elle rassemblait autour d'elle les hommes les plus savans et les plus éclairés, et les consultait sur les moyens les plus propres à faire prospérer les sciences et les lettres. Ce fut à la protection d'Isabelle que Salamanque fut redevable de prendre place parmi les universités les plus célèbres du

siècle. Elle prodigua les honneurs et les récompenses pour l'avancement de la science, protégea l'art de l'imprimerie récemment découvert, et encouragea l'industrie à établir des presses dans toutes les parties du royaume. Les livres furent admis sans payer aucun droit; et nous lisons qu'il s'en imprimait plus en Espagne, à cette époque de l'enfance de l'art, qu'on n'en imprime aujourd'hui dans le siècle des lumières[1].

Il est étonnant combien les destinées d'un empire dépendent parfois des qualités d'un individu, et combien une grande âme peut, en combinant, en excitant, en dirigeant les ressources cachées d'une nation, lui imprimer en quelque sorte le sceau de sa grandeur. De tels êtres réalisent l'idée d'anges gardiens, commis par le ciel pour veiller sur les destinées des empires. Tel avait été le prince Henri pour le royaume de Portugal; et telle était alors pour l'Espagne l'illustre Isabelle.

(1) *Elogio de la Reina Catholica*, por Diego Clemencia. Madrid, 1821.

CHAPITRE III.

Propositions de Colomb à la cour de Castille.

Colomb arriva à Cordoue dans les premiers mois de 1486. Mais il fut bien déçu dans son attente, et loin de trouver aussitôt des protecteurs, il ne put même obtenir une audience. Fernando de Talavera, au lieu d'être dévoué à ses intérêts par suite de la recommandation de Juan Perez de Marchena, regarda son projet comme extravagant et impossible [1]. Il est certain que le faible appui sur lequel reposaient ses espérances de succès à la cour, et l'humble costume sous lequel sa pauvreté l'obligeait à paraître, formaient un contraste monstrueux, aux yeux des courtisans, avec la magnificence de ses vues.— « Parce qu'il était étranger, dit Oviedo, que sa mise était très-simple, et qu'il n'avait pour toute recommandation que la lettre d'un moine franciscain, ils n'ajoutaient pas foi à ses paroles, ils ne l'écoutaient même pas, ce qui le tourmentait étrangement [2]. »

Le temps que Colomb perdit dans une vaine attente auprès de la cour d'Espagne, a été le sujet

(1) Salazar, *Chron. del Gran. Cardenal*, lib. 1, cap. 62.
(2) Oviedo, lib. 11, cap. 5, traduction anglaise.

de vives plaintes de la part des historiens. Il est juste, néanmoins, de prendre en considération l'état des affaires à cette époque, qui n'était certainement pas favorable à sa demande. La guerre contre Grenade, était alors en pleine activité; et le roi et la reine faisaient, en personne, presque toutes les campagnes. Lorsque Colomb arriva à Cordoue, la cour avait l'aspect d'un camp. Les rois rivaux de Grenade, Muley Boabdil, l'oncle, appelé aussi El Zagal, et Mahomet Boabdil le neveu, nommé généralement El Chiquito, venaient de former une coalition, et cette ligue nécessitait de promptes et vigoureuses mesures.

Au commencement du printemps, le roi partit pour aller mettre le siége devant la ville de Loxa; et, quoique la reine restât à Cordoue, elle n'était occupée qu'à envoyer des troupes et des vivres à l'armée, et en même temps à pourvoir aux soins multipliés de l'administration civile. Le 12 juin elle se rendit auprès de Ferdinand, alors au siége de Moclin, et ils restèrent quelque temps dans la Vega de Grenade, poursuivant la guerre avec une ardeur infatigable. A peine étaient-ils revenus à Cordoue pour y célébrer leurs victoires par des réjouissances publiques, qu'ils furent obligés de partir pour la Galice, afin d'étouffer une rébellion du comte de Lemos. De là ils se rendirent à Salamanque pour y passer l'hiver[1].

(1) Pulgar, Zurita, Garibay, etc.

Cette courte esquisse de la vie active et occupée du roi et de la reine d'Espagne pendant la première année qui suivit l'arrivée de Colomb, peut donner une idée de leur règne durant tout le cours de sa négociation, qui coïncida précisément avec la guerre contre les Maures. La cour se transportait continuellement de ville en ville selon l'exigence du moment. Ferdinand et Isabelle étaient en voyage ou en campagne, et lorsque les travaux de la guerre leur laissaient un intervalle de repos, mille soins divers absorbaient toute leur attention, par suite des modifications et des réformes qu'ils cherchaient à introduire dans toutes les parties de leurs états.

Au milieu de tant d'intérêts urgens d'une importance immédiate et en quelque sorte domestique, et qui nécessitaient des dépenses auxquelles le trésor avait peine à faire face, on ne doit pas s'étonner qu'ils aient trouvé peu de temps à donner à un projet de découverte lointaine, qui demandait beaucoup de réflexion, exigeait de grands frais, et était regardé généralement comme le rêve bizarre d'un enthousiaste. Il est même permis de mettre en doute si, pendant quelque temps, la demande de Colomb parvint à leurs oreilles. Fernando de Talavera, qui devait lui servir d'interprète, n'était nullement favorable à sa cause. D'ailleurs, Fernando était lui-même occupé des affaires de la guerre, et suivait la cour dans toutes ses excursions, étant l'un des conseillers spirituels

qui entourèrent la reine dans cette guerre sainte, comme on l'appelait.

Pendant l'été et l'automne de 1486, époque de la campagne et des événemens rapportés plus haut, Colomb resta à Cordoue. Il vécut, à ce qu'on croit, du produit des globes et des cartes qu'il dessinait[1], et attendit avec confiance que le temps et la constance de ses efforts lui fissent des amis et lui assurassent des protecteurs puissans. Il eut à lutter contre les sarcasmes des hommes frivoles et dédaigneux, un des plus grands obstacles que le mérite modeste puisse rencontrer dans une cour. Cependant il avait un fond d'enthousiasme qui le fit sortir triomphant de toutes les épreuves. En même temps la noblesse de ses manières, le profond sentiment de conviction qui respirait dans tous ses discours, lui attachaient graduellement des amis. L'un des plus zélés fut Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, qui le reçut, dit-on, chez lui, et se mit à faire hautement l'éloge de son projet[2]. Il fit la connaissance d'Antonio Geraldini, nonce du Pape, et de son frère, Alexandre Geraldini, précepteur des plus jeunes enfans de Ferdinand et d'Isabelle, qui l'un et l'autre entrèrent vivement dans ses vues[3]. Par la protection de ces amis, il fut présenté au célèbre Pedro Gonza-

(1) Cura de los Palacios, cap. 118.
(2) Salazar, *Chron. del Gran. Cardenal*, lib. 1, cap. 62.
(3) Spotorno, pag. 46, traduction anglaise.

lez de Mendoza, archevêque de Tolède, et grand-cardinal d'Espagne.

C'était le personnage le plus important de la cour. Le roi et la reine l'avaient toujours auprès d'eux en paix comme en guerre. Il les accompagnait dans leurs expéditions, et jamais ils ne prenaient une mesure importante sans le consulter. Aussi Pierre Martyr l'appelait-il facétieusement « le troisième roi d'Espagne. » C'était un homme d'un jugement sain, d'une conception vive, d'une grande capacité en affaires, et d'une éloquence remarquable. Sa mise, quoique simple, était extrêmement soignée, et il avait un air noble et vénérable, et en même temps doux et gracieux. Le grand-cardinal était instruit, mais, comme beaucoup de savans de son siècle, il était peu versé dans la cosmographie, et il tenait beaucoup à ses scrupules religieux. La première fois qu'il entendit parler de la théorie de Colomb, il prit l'alarme en croyant voir qu'elle contenait des opinions hétérodoxes, incompatibles avec la forme de la terre telle qu'elle est décrite dans les saintes Ecritures. Il suffit de quelques explications pour rassurer un homme d'un esprit aussi éclairé. Il reconnut qu'après tout, il ne pouvait y avoir rien d'irréligieux à essayer d'étendre les limites des connaissances humaines, et de découvrir les merveilles encore cachées de la création. Ses scrupules une fois apaisés, il fit à Colomb l'accueil le plus gracieux, et lui prêta une oreille attentive.

Celui-ci, connaissant l'influence de son auditeur, mit tout en usage pour le convaincre. Le judicieux cardinal l'écouta avec un intérêt marqué. Il vit la grandeur de la conception, et sentit la force des argumens. L'air noble et franc de Colomb lui plut aussi; il fut frappé de l'accent de conviction qui l'animait, et il devint pour lui dès ce moment un ami aussi dévoué qu'utile[1]. Sur la demande du grand-cardinal, Colomb obtint une audience de Ferdinand et d'Isabelle. Il parut devant eux avec une contenance modeste, mais sans embarras; car il se croyait, comme il le dit lui-même dans ses lettres, « un instrument choisi par le ciel pour accomplir ses grands desseins[2]. »

Ferdinand était un juge trop éclairé du mérite, pour ne pas apprécier celui de Colomb. Il vit que, quelle que pût être l'exaltation de ses idées, quelque essor que prît son imagination, le projet reposait sur une base scientifique. La possibilité de découvertes beaucoup plus importantes que celles qui avaient répandu tant de gloire sur le Portugal, excitait son ambition. Néanmoins, froid et circonspect, comme il l'était toujours, il résolut de consulter les hommes les plus savans du royaume, et de se laisser guider par leur décision. Il soumit donc la question à Fernando de Talavera, prieur du Prado, l'autorisant à réunir les astronomes et

(1) Oviedo, lib. II, cap. 4. Salazar, lib. I, cap. 62.
(2) *Lettre au Roi et à la Reine* en 1501.

les cosmographes les plus instruits, pour avoir une conférence avec Colomb. Ils devaient lui demander les motifs sur lesquels il fondait sa théorie, puis se consulter entre eux, et faire leur rapport[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 11.

CHAPITRE IV.

Colomb devant le conseil à Salamanque.

L'INTÉRESSANTE conférence relative à la proposition de Colomb eut lieu à Salamanque, dans le couvent dominicain de Saint-Etienne, où Colomb fut logé par les religieux, qui remplirent envers lui tous les devoirs de l'hospitalité, pendant la durée de l'examen [1].

A cette époque, et plus particulièrement en Espagne, la religion et la science avaient ensemble les rapports les plus intimes. Les trésors de la littérature étaient renfermés dans les monastères, et les chaires de professeurs étaient exclusivement occupées par des ecclésiastiques. La domination du clergé s'étendait sur l'état aussi bien que sur l'Eglise; et à l'exception de quelques grands seigneurs, les charges importantes, les hautes dignités de la cour, étaient presque toutes confiées à des prêtres. Il était même assez commun de voir des évêques et des cardinaux en casque et en armure à la tête des armées; et la crosse avait plus d'une fois fait place à la lance pendant la guerre sainte

(1) *Hist. de Chiapa*, por Remesel, lib. II, cap. 27.

contre les Maures. Célèbre par la renaissance des lettres, l'ère nouvelle semblait devoir l'être encore plus par la ferveur du zèle religieux, et, sous ce rapport, l'Espagne surpassait tous les autres pays de l'Europe. L'Inquisition venait d'être établie dans ce royaume, et toute opinion qui avait la plus légère teinte d'hérésie, exposait celui qui la professait à de cruelles persécutions.

Ce fut à cette époque qu'un conseil fut convoqué dans le couvent collégial de Saint-Etienne pour examiner la nouvelle théorie de Colomb. Ce conseil était composé de professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques et d'autres branches des sciences, ainsi que de plusieurs dignitaires de l'Eglise et de quelques moines érudits. Ce fut devant cette docte assemblée que Colomb se présenta pour exposer et défendre ses argumens. Il avait été bafoué et traité de visionnaire par le vulgaire ignorant, mais il était persuadé qu'une fois qu'il pourrait s'expliquer avec confiance devant une réunion d'hommes éclairés qui écouteraient sans passion ses raisonnemens, il ne pouvait manquer de faire passer dans leur esprit la conviction dont il était lui même pénétré.

Il est très-probable que la plus grande partie de cette junte savante apporta contre lui cette prévention que des hommes en place et en dignités sont portés à nourrir contre des supplians pauvres. Il y a une sorte de penchant naturel à regarder un homme soumis à votre examen, comme une sorte de délin-

quant ou d'imposteur, dont il faut démasquer les fautes ou les artifices, Colomb paraissait aussi sous un jour très-défavorable devant une docte assemblée : navigateur obscur, n'étant membre d'aucune assemblée savante, dépourvu de cet entourage éblouissant qui donne quelquefois à la médiocrité ou même à la sottise l'autorité d'un oracle, il n'avait pour tout appui que la seule force de son génie. Quelques-uns des membres partageaient l'opinion populaire que c'était un aventurier, ou tout au moins un visionnaire, tandis que d'autres éprouvaient cette sorte d'impatience nerveuse que l'idée seule d'une innovation sur un point de doctrine établi, produit naturellement sur les esprits lourds et systématiques, enfermés dans l'enceinte des cloîtres.

Quel frappant spectacle la salle du vieux couvent ne dut-elle pas présenter lors de cette mémorable conférence ! Un simple marin se présentant sans crainte au milieu d'un cercle imposant de professeurs, de moines et de dignitaires de l'Eglise, développant et soutenant sa théorie avec une éloquence naturelle, et plaidant, pour ainsi dire, la cause du Nouveau-Monde !

On dit que lorsqu'il commença à poser les fondemens de son système, les moines de Saint-Etienne furent les seuls qui l'écoutèrent[1], ce couvent étant plus versé dans l'étude des sciences que le reste de

(1) Remesel, *Hist. de Chiapa*, lib. II, cap. 7.

l'université. Les autres parurent se retrancher avec opiniâtreté derrière cet argument commode, que, après que tant de profonds philosophes et de savans cosmographes avaient étudié la forme du monde, et qu'un si grand nombre d'habiles navigateurs l'avaient parcouru dans tous les sens pendant plusieurs milliers d'années, il y avait une grande présomption à un particulier de supposer qu'il avait été réservé à lui seul de faire une si vaste découverte. Plusieurs des objections opposées par le conseil nous ont été transmises, et ont provoqué plus d'un sourire aux dépens de l'université de Salamanque. Mais elles sont des preuves, non pas tant du défaut de lumières de cette institution en particulier, que de l'état imparfait de la science à cette époque, et de la manière dont, malgré ses progrès rapides, elle était encore arrêtée dans sa marche par le bigotisme monacal. Toutes les questions étaient envisagées à travers le prisme des préjugés de ces siècles où le flambeau de l'antiquité, éteint par la barbarie, avait cessé d'éclairer le monde, et où la foi avait été mise à la place de l'examen. Entraînés dans un labyrinthe de controverses religieuses, les hommes étaient revenus sur leurs pas, et s'étaient éloignés des anciennes limites de la science.

Ce fut ainsi que, dès le commencement de la discussion, au lieu de s'entendre adresser des objections scientifiques, Colomb fut assailli de citations de la Bible et du Testament, du livre de la

Genèse, des psaumes de David, des prophètes, des Épîtres et des Évangiles. Puis on y joignit les explications de divers saints et de révérends commentateurs, de saint Chrysostôme et de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Grégoire, de saint Bazile et de saint Ambroise, et de Firmianus Lactance, redoutable champion de la foi. Des points de doctrine étaient mêlés à des discussions philosophiques, et une démonstration mathématique était opiniâtrément repoussée, si elle paraissait le moins du monde en contradiction avec un texte de l'Écriture ou un commentaire d'un père de l'Église. Ainsi, par exemple, la possibilité d'antipodes dans l'hémisphère méridional, opinion tellement accréditée auprès de ce qu'il y avait de plus instruit parmi les anciens, que Pline l'appelle la grande contestation entre les savans et les ignorans, devint une pierre d'achoppement pour quelques-uns des sages de Salamanque. Plusieurs d'entre eux combattirent opiniâtrément cette base de la théorie de Colomb, s'appuyant sur des passages tirés de Lactance et de saint Augustin, qui alors étaient regardés comme une autorité presque égale à celle de l'Évangile. Mais quoique ces écrivains fussent des hommes d'une érudition profonde, et deux des plus grandes lumières de ce siècle appelé le siècle d'or de la littérature ecclésiastique, cependant leurs ouvrages étaient faits pour perpétuer les ténèbres en ce qui avait rapport aux sciences.

Le passage emprunté à Lactance pour confon-

dre Colomb est écrit dans un style de grosse plaisanterie et d'ironie burlesque, indigne d'un si grave théologien. — « Est-il rien de si absurbe, demande-t-il, que de croire qu'il y a des antipodes ayant leurs pieds opposés aux nôtres; des gens qui marchent les talons en l'air et la tête en bas? qu'il y a une partie du monde où tout est à l'envers, où les arbres poussent avec leurs branches de haut en bas, tandis qu'il pleut, qu'il grêle et qu'il neige de bas en haut? L'idée de la rotondité de la terre, ajoute-t-il, donna naissance à cette fable des antipodes ayant leurs talons en l'air: car une fois que ces philosophes se sont fourvoyés, ils vont d'absurdités en absurdités, et pour en défendre une, ils en inventent une nouvelle. »

Des objections plus graves furent produites sur l'autorité de saint Augustin. Il déclare que la doctrine des antipodes est incompatible avec les fondemens historiques de notre foi; car, avancer qu'il y a des terres habitées de l'autre côté du globe, ce serait dire qu'il y a des nations qui ne descendent point d'Adam, puisqu'il est impossible qu'elles aient passé l'océan intermédiaire. Ce serait donc nier la bible qui déclare expressément que tous les hommes descendent d'un seul et même père.

Tels furent les préjugés inattendus que Colomb eut à combattre dès le début, et qui assurément sentaient plus le couvent que l'université. A la plus simple de ses propositions, la forme sphérique de la terre, ses adversaires opposaient des textes figu-

rés de l'Écriture. Ils lui objectaient qu'il était dit dans les Psaumes que les cieux sont étendus comme une peau[1]; c'est-à-dire, suivant les commentateurs, comme le rideau ou la couverture d'une tente, qui, chez les anciens peuples de pasteurs, étaient faits de peaux d'animaux; et que saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, comparait les cieux à un tabernacle, ou tente, étendu sur toute la terre, d'où ils inféraient qu'elle devait être plate. De sorte que Colomb, qui était un homme plein de religion, se vit en danger d'être convaincu, non-seulement d'erreur, mais d'hétérodoxie.

D'autres, plus versés dans la science, admettaient la forme sphérique de la terre, et la possibilité d'un hémisphère diamétralement opposé et habitable; mais, faisant revivre la chimère des anciens, ils prétendaient qu'il serait impossible d'y arriver, à cause de la chaleur insupportable de la zône torride. En accordant même qu'on put la passer, ils faisaient observer que la circonférence de la terre devait être si grande que le voyage n'exigerait pas moins de trois années, et que ceux qui l'entreprendraient, périraient infailliblement de faim et de soif, par l'impossibilité de porter des vivres pour un si long espace de temps. On lui dit encore, sur l'autorité d'Epicure[2], qu'en admettant que la terre fût sphérique, elle n'était habitable que dans l'hé-

(1) Extendens cœlum sicut pellem. *Psalm.* CIII.
(2) Acosta, lib. 1; cap. 1.

misphère septentrional, seule section où elle fût couverte de la voûte des cieux, l'autre moitié étant un chaos, un gouffre, un océan sans bornes. Enfin, et ce ne fut pas l'objection la moins absurde, on alla jusqu'à avancer que, quand même un vaisseau réussirait de cette manière à atteindre l'extrémité des Indes, il ne pourrait jamais revenir; parce que la rotondité du globe présenterait une sorte de montagne, qu'il serait impossible de remonter, même par le vent le plus favorable[1].

Tels sont en aperçu les erreurs et les préjugés, le mélange d'érudition, d'ignorance et de pédantisme contre lesquels Colomb eut à lutter pendant tout le cours de l'examen de sa théorie. Devons-nous être surpris des délais et des obstacles qu'il éprouva dans les cours, lorsque des notions si vagues et si absurdes étaient encore entretenues par les savans d'une université? Nous ne devons pas supposer cependant, parce que les objections rapportées plus haut nous ont seules été transmises, qu'il n'en fut pas présenté d'autres; elles n'ont dû cette distinction qu'à leur absurdité supérieure. Nous devons même croire qu'elles n'ont été produites que par le petit nombre, par ces hommes enfoncés dans les études théologiques, et retirés dans des cloîtres où les opinions erronées qu'ils puisaient dans les livres avaient peu d'occasions

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 2.

d'être redressées par l'expérience journalière. Il y eut, nous n'en pouvons douter, des objections plus solides et plus dignes de cette université célèbre. Il n'est que juste d'ajouter en même temps que les réponses de Colomb firent beaucoup d'impression sur plusieurs de ses doctes examinateurs.

Répondant aux objections tirées de l'Écriture, il fit valoir que les auteurs sacrés ne parlaient pas techniquement comme des cosmographes, mais figurément, dans un langage adressé à toutes les intelligences. Il avait tout le respect possible pour les commentaires des pères, considérés comme des homélies, mais non comme des propositions scientifiques, qu'il était nécessaire ou d'admettre ou de réfuter. Arrivé aux objections tirées des anciens philosophes, il se retrouva sur son terrain, et les attaqua avec autant de force que de talent; car il avait fait une étude approfondie de tous les points de la cosmographie. Il démontra que les plus illustres d'entre eux croyaient que les deux hémisphères étaient habitables, quoiqu'ils s'imaginassent que la zône torride empêchait toute communication; et il avait une réponse concluante à faire à cette difficulté, car il avait été à Saint-George-la-Mina, en Guinée, presque sous la ligne équinoxiale, et il avait reconnu que non-seulement il était possible de traverser cette région, mais même qu'elle était habitée, et abondait en fruits et en pâturages.

Lorsque Colomb se présenta la première fois devant la docte assemblée, il put paraître intimidé,

jusqu'à un certain point, par la grandeur de son entreprise et par l'aspect imposant de son auditoire. Mais il était soutenu par un sentiment religieux qui lui montrait comme infaillible l'accomplissement de ce qu'il regardait comme sa grande mission, et il était d'un caractère ardent, qui s'échauffait graduellement au foyer de son propre enthousiasme. Las Casas et d'autres auteurs ses contemporains ont décrit son air imposant, sa démarche assurée, son œil étincelant, et les accens persuasifs de sa voix. Combien ne durent-ils pas donner de force et de majesté à ses paroles, lorsque, jetant loin de lui ses cartes et ses globes, et renonçant pour un moment à l'avantage que lui offraient ses connaissances pratiques et spéculatives, sa bouillante imagination aborda les objections théologiques de l'école, et s'élançant sur le même terrain pour les combattre, en quelque sorte, corps à corps, développa ces textes magnifiques de l'Écriture, et ces prédictions mystérieuses des prophètes, que, dans ces momens d'enthousiasme, il regardait comme des types et des symboles de la sublime découverte qu'il proposait!

Au nombre de ceux qui furent couvaincus par les raisonnemens de Colomb et enflammés par son éloquence, fut Diego de Deza, moine de l'ordre de St-Dominique, alors professeur de théologie au couvent de Saint-Étienne, mais qui devint par la suite archevêque de Tolède, la seconde dignité ecclésiastique d'Espagne. C'était un digne et savant

homme, dont l'esprit avait su s'élever au-dessus du cercle étroit de la science des livres, et qui savait apprécier la sagesse, même lorsqu'elle sortait de lèvres profanes. Il ne se borna pas au rôle passif d'auditeur, mais il prit un vif intérêt à la cause de Colomb, et le secondant de tout son pouvoir, il parvint à calmer le zèle aveugle de ses frères et à obtenir qu'il fût écouté, sinon sans prévention, du moins avec une attention soutenue. On dit que par leurs efforts réunis ils ramenèrent à leur opinion les hommes les plus instruits de l'université[1].

Une grande difficulté était de concilier le plan de Colomb avec la cosmographie de Ptolémée, à laquelle tous les savans ajoutaient une foi aveugle. Quel aurait été l'étonnement de ces profonds philosophes, si quelqu'un leur eût dit que dans ce moment même il existait un homme (Copernic), dont le système solaire renverserait la grande théorie de Ptolémée, qui plaçait la terre au centre de l'univers !

Néanmoins, en dépit de tous les efforts, il y eut dans la docte assemblée une masse prépondérante de superstition enracinée et d'orgueil pédantesque qui refusa de céder aux démonstrations d'un étranger obscur, sans fortune, sans connaissances, sans distinctions académiques. « Il fallait, dit Las Casas, avant que Colomb pût faire comprendre sa théorie et ses raisonnemens, qu'il commençât par écarter

(1) Remesel, *Hist. de Chiapa*, l. II, cap. 7.

de l'esprit de ses auditeurs ces principes erronés sur lesquels ils fondaient leurs objections, tâche toujours plus difficile que celle d'enseigner la doctrine. » Plusieurs conférences se succédèrent, mais sans amener aucune décision. Des membres qui y assistaient, les uns aveuglés par l'ignorance, ou, ce qui est pire, par la prévention, restaient obstinément dans leur opposition devenue systématique ; d'autres, dont l'esprit était plus éclairé et les idées plus libérales, prenaient peu d'intérêt à des discussions, fatiguantes en elles-mêmes, et étrangères au cours habituel de leurs études : ceux même qui approuvaient la manière dont le projet était présenté, ne le regardaient que comme une belle vision, qui promettait beaucoup, mais qui ne pourrait jamais se réaliser. Fernando de Talavera, spécialement chargé de cette affaire, ne s'y intéressait pas assez, et était trop occupé des soins multipliés du gouvernement, pour presser une conclusion, de sorte que l'enquête languissait et était remise de jour en jour.

CHAPITRE V.

Nouvelles démarches auprès de la cour de Castille. — Colomb suit la cour dans ses campagnes (1487).

Les conférences commencées à Salamanque furent interrompues par le départ de la cour pour Cordoue, au commencement du printemps de 1487. La célèbre campagne contre Malaga allait s'ouvrir. Fernando de Talavera, alors évêque d'Avila, accompagna la reine, dont il était le confesseur. Colomb fut tenu dans une longue incertitude, et il suivait partout la cour, espérant toujours que sa proposition allait être prise immédiatement en considération; en effet, des commissions étaient nommées pour l'examiner; mais le torrent des événemens militaires qui entraînait la cour de résidence en résidence, et qui y jetait tout le fracas et toute la confusion d'un camp, emportait avec lui toutes les questions d'une importance moins immédiate. On a supposé généralement que les années que Colomb perdit en de fatiguantes sollicitations, se consumèrent dans une stérile oisiveté; mais au contraire elles se passèrent souvent au milieu de scènes aventureuses et intéressantes; et tout en poursuivant ses démarches, il se trouva transporté plus d'une fois sur le théâtre de cette guerre de

montagnes, si bizarre et si animée. Dès que la cour avait un intervalle de loisir, on semblait vouloir s'occuper de son affaire; mais l'instant d'après la tempête soufflait de nouveau, et la question était emportée par le tourbillon.

Ce fut pendant ce temps qu'il eut à souffrir les sarcasmes et les injures, dont il se plaignit par la suite. L'ignorance et la légèreté le traitaient de rêveur, la mauvaise foi le flétrissait du titre d'aventurier. Il n'y avait pas jusqu'aux enfans qui ne portassent la main à leur front, lorsqu'il passait dans la rue, comme pour faire entendre qu'il avait perdu la tête. Pendant cette longue attente, il pourvut en partie à ses dépenses en composant des cartes. Le digne moine Diego de Deza l'aidait quelquefois de sa bourse, ainsi que de ses bons offices auprès du roi et de la reine. Il fut pendant quelque temps l'hôte d'Alonzo de Quintanilla, et fut ensuite défrayé par le duc de Medina Celi, seigneur extrêmement riche, qui se livrait à de grandes entreprises maritimes.

On doit dire, à l'honneur de Ferdinand et d'Isabelle, que toutes les fois que Colomb était appelé à suivre la cour ou à assister aux conférences qu'on essayait de reprendre par intervalles, il était traité avec beaucoup d'égards, trouvait toujours un logement préparé pour lui, et recevait une indemnité proportionnée à ses dépenses. On voit encore la note de diverses sommes qui lui furent payées à ce titre, dans le livre de comptes de Francisco Ponza-

lez, de Séville, l'un des trésoriers royaux, livre qui a été trouvé dernièrement dans les archives de Simancas. Ces notes nous permettent de suivre, jusqu'à un certain point, les traces de Colomb pendant qu'il accompagnait cette cour errante et guerrière.

On y trouve mentionné l'envoi d'une somme d'argent qui lui fut remise pour lui fournir les moyens de venir rejoindre la cour, qui se tenait alors dans le camp devant Malaga, lors du siége mémorable de 1487, pendant lequel les Maures défendirent la ville avec tant d'opiniâtreté et de courage. Dans le cours de ce siége, toutes ses espérances de succès auprès de la cour de Castille faillirent être inopinément renversées par une affreuse catastrophe. Un Maure fanatique avait conçu le projet d'assassiner Ferdinand et Isabelle. Se trompant de tente, au lieu du roi et de la reine, il attaqua don Alvaro de Portugal, et dona Beatrix de Bobadilla, marquise de Moya. Après avoir blessé dangereusement don Alvaro, il manqua le coup qu'il voulut porter à la marquise, et il fut aussitôt mis à mort par les gens de leur suite[1]. Dona Beatrix était une dame d'un mérite éminent et d'une grande force de caractère. Elle prit par la suite un vif intérêt à la cause de Colomb, et le recommanda fortement à la reine, dont elle était la favorite[2].

La campagne finit par la prise de Malaga. Il pa-

(1) Pulgar, *Cronica*, cap. 87. P. Martyr.
(2) *Retrato del Buen Vassalo*, lib. II, cap. 16.

raît qu'on ne put, pendant ce siége terrible, trouver le temps de s'occuper de Colomb, quoique Fernando de Talavera, évêque d'Avila, fût présent, comme on le voit par l'entrée tout à la fois triomphante et religieuse qu'il fit dans la ville vaincue [1]. Malaga se rendit le 18 août 1487, et la cour avait à peine eu le temps de retourner à Cordoue lorsque la peste l'en bannit de nouveau.

Le roi et la reine passèrent l'hiver à Sarragosse, occupés de diverses affaires publiques d'une grande importance. Le printemps suivant, ils entrèrent sur le territoire maure par la Murcie, et, après une courte campagne, ils se retirèrent à Valladolid, où ils restèrent jusqu'à la fin de l'hiver suivant. On n'a aucune preuve que Colomb ait accompagné la cour dans ses émigrations successives; cependant un bon de 3,000 maravédis, daté du mois de juin 1488, le fait présumer. Mais quelle attention pouvait-il espérer d'une cour sans cesse agitée par le fracas des armes, et continuellement en voyage?

Tout porte à croire que, malgré ces délais, il continua, même pendant cet intervalle, à recevoir des encouragemens propres à soutenir son courage. Dans le cours du printemps, il reçut une lettre de Jean II, roi de Portugal, datée du 20 mars 1488, dans laquelle le monarque l'invitait à revenir à sa cour, et lui promettait de le protéger contre toutes les poursuites soit civiles, soit crimi-

(1) Pulgar, *Cronica*.

nelles, qui pouvaient exister contre lui. La teneur de ce message ferait supposer qu'il était en réponse à une lettre que Colomb avait adressée au roi pour négocier son retour. Néanmoins il ne jugea pas à propos de se rendre à cette invitation.

Au mois de février 1489, Ferdinand et Isabelle se rendirent de Valladolid à Medina del Campo, où ils reçurent une ambassade du roi d'Angleterre, Henri VII, avec lequel ils formèrent une alliance. Rien n'indique si ce fut à cette époque que Colomb reçut une réponse aux propositions qu'il avait faites à la cour d'Angleterre ; ce qui est certain c'est que, pendant le temps de sa négociation en Espagne, il reçut une lettre de Henri VII, et que cette lettre était favorable. Il le dit expressément lui-même, dans une lettre qu'il écrivit dans la suite à Ferdinand et à Isabelle [1].

Le roi et la reine revinrent à Cordoue au mois de mai, et il paraît qu'il fut alors sérieusement question de reprendre l'enquête si souvent ajournée. Diego Ortiz de Zuniga, dans ses annales de Séville, dit que leurs majestés écrivirent à la ville pour donner ordre qu'on préparât un logement pour Christophe Colomb, qui venait y rejoindre la cour pour une conférence importante. La ville s'empressa d'obéir, mais la conférence fut remise, ayant été interrompue par la campagne, « à laquelle ajoute l'auteur, ce même Colomb prit une part glo-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 12.

rieuse, donnant des preuves de la valeur signalée qui accompagnait sa sagesse et ses hautes conceptions[1]. »

Il existe aussi un ordre royal (peut-être la lettre dont il est ici question), daté de Cordoue, le 12 mai de la même année. Il est adressé aux magistrats de toutes les villes, leur enjoignant de loger gratuitement Christophe Colomb et les gens de sa suite, attendu qu'il était occupé d'affaires relatives au service de leurs majestés[2].

La campagne dans laquelle l'historien de Séville assigne à Colomb un rôle si honorable, fut l'une des plus glorieuses de cette guerre. La reine Isabelle y était avec toute sa cour, qui comprenait, comme à l'ordinaire, un cortége pompeux de prélats et de moines, parmi lesquels on cite particulièrement le lent arbitre des destinées de Colomb, le temporisateur Fernando de Talavera. Le succès de la campagne est attribué en grande partie à la présence et aux conseils d'Isabelle. La ville de Baza, qui, depuis plus de six mois, opposait une résistance héroïque, se rendit bientôt après son arrivée; et, le 22 décembre, Colomb vit Muley Boabdil, l'aîné des deux rois rivaux de Grenade, faire en personne à leurs majestés la cession de ce qui lui restait de ses domaines et de tous ses droits à la couronne.

Pendant ce siége, il arriva un incident qui pa-

(1) Diego Ortiz de Zuniga, *Ann. de Sevilla*, lib. XII, anno 1489, p. 404.

(2) Navarrete, lib. II, doc. n° 4.

rait avoir fait une impression profonde sur l'esprit pieux et enthousiaste de Colomb. Deux révérends moines, employés au Saint-Sépulcre à Jérusalem, arrivèrent dans le camp espagnol. Ils étaient porteurs d'un message du grand soudan d'Egypte, menaçant de mettre à mort tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses états, et de détruire le sépulcre, si Ferdinand et Isabelle ne renonçaient à la guerre contre Grenade. Cette menace ne changea rien à leurs projets; mais Isabelle accorda une rente perpétuelle de 1,000 ducats d'or pour l'entretien des moines qui gardaient le sépulcre, et elle envoya un voile qu'elle avait brodé de ses propres mains, pour suspendre à la châsse[1].

Ce fut probablement par suite des entretiens qu'il eut avec ces moines, et de la pieuse indignation qu'excitèrent dans son âme les menaces du soudan, que Colomb conçut un projet exalté, qu'il eût constamment devant les yeux jusqu'au jour de sa mort. C'était de consacrer les bénéfices qu'il pourrait retirer de la découverte qu'il méditait, à former une sainte entreprise pour délivrer le sépulcre des mains des infidèles.

Le fracas et l'agitation de cette campagne empêchèrent la conférence qui avait dû se tenir à Séville, et les réjouissances qui la suivirent ne furent pas plus favorables aux affaires de Colomb. Ferdinand et Isabelle entrèrent en triomphe à Séville,

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 2.

en février 1490, et ce fut l'occasion de fêtes splendides. Ensuite il ne fut question que des apprêts du mariage de leur fille aînée, la princesse Isabelle, avec le prince don Alonzo, héritier présomptif de Portugal. Les noces furent célébrées dans le mois d'avril avec une magnificence extraordinaire. Pendant tout le cours de l'hiver et du printemps, ce fut à la cour un cercle continuel de fêtes et de plaisirs, de bals, de tournois, et de processions à la lueur des flambeaux. Quelle chance Colomb avait-il d'être écouté au milieu de cette succession continuelle de fêtes ou de combats?

Ce ne fut que dans l'hiver de 1491, qu'il put enfin obtenir d'être entendu. Ferdinand et Isabelle se disposaient à partir pour leur dernière campagne dans la Vega (ou plaine) de Grenade, bien décidés à ne lever le camp de devant cette ville, que lorsque leurs bannières victorieuses flotteraient sur ses remparts.

Colomb vit qu'une fois que la cour serait en marche, il fallait renoncer à tout espoir qu'on s'occupât de ses affaires; il fit donc un dernier effort pour obtenir une réponse décisive. Il est probable que ce fut alors qu'eut lieu la conférence, dont l'historien de Séville parle comme ayant été remise; et que le conseil de savans auquel le projet avait été soumis, fut convoqué de nouveau.

Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque, Fernando de Talavera fut appelé par leurs majestés, et qu'il leur remit le rapport de cette docte assemblée.

Il leur dit que l'opinion générale de la junte était que le projet en question était vain et impossible, et qu'il ne convenait pas à de si grands princes de s'engager dans une entreprise de ce genre sur d'aussi faibles motifs que ceux qui avaient été produits.

Quoique ce fût l'opinion de la majorité du comité, les raisonnemens de Colomb avaient fait impression sur plusieurs membres éclairés qui s'entremirent fortement en sa faveur. Il eut un ami zélé dans le moine Diego Deza, précepteur du prince Jean, qui, par sa position et par son caractère, avait du crédit à la cour. On cite aussi les noms de plusieurs personnes de rang et de mérite, qui lui étaient favorables. Il était impossible, en effet, que le maintien grave et assuré de Colomb, sa connaissance exacte de tout ce qui avait rapport à sa profession, la noblesse et l'élévation de ses idées, et l'énergie extraordinaire avec laquelle il les exposait, ne commandassent point le respect, partout où il pouvait réussir à fixer l'attention. Une sorte de considération semblait donc s'attacher graduellement à son entreprise; et, malgré le rapport défavorable de la junte de Salamanque, Ferdinand et Isabelle paraissaient éprouver de la répugnance à renoncer pour toujours à un projet qui pouvait avoir des résultats si importans. Fernando de Talavera fut chargé de dire à Colomb, qui était alors à Cordoue, que les soins sans cesse renaissans et les frais énormes de la guerre, ne leur permettaient pas de s'enga-

ger dans de nouvelles entreprises; mais que, lorsque la guerre serait terminée, ils pourraient alors prendre ses offres en considération et traiter avec lui[1].

C'était une pauvre réponse à recevoir après tant d'années de sollicitations et de démarches, d'attente pénible et de vaines espérances. Tout ce qu'il pouvait y avoir eu d'obligeant dans le message, tel qu'il avait été dicté par leurs majestés, avait sans doute disparu en passant par les lèvres glacées de celui qui le transmettait. Quoi qu'il en fût, Colomb ne voulut pas recevoir la réponse de la bouche d'une personne qui s'était toujours montrée contraire à ses projets; il se rendit donc à Séville, auprès de la cour, pour apprendre son sort de la bouche même des souverains. Leur réponse fut au fond la même : ils ne pouvaient pour le moment prendre part à l'entreprise, mais il lui donnaient l'espoir qu'ils s'y intéresseraient, lorsqu'ils seraient affranchis des soins et des dépenses de la guerre. Colomb ne regarda ces paroles que comme une défaite, un moyen facile de se délivrer de son importunité; il crut qu'ils s'étaient laissés prévenir contre lui par les objections de l'ignorance, et perdant tout espoir de trouver aucun appui près du trône, il repartit, le cœur rempli d'indignation et d'amertume.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 2.

CHAPITRE VI.

Tentative auprès du duc de Medina Celi. — Retour au couvent de La Rabida.

Quoique Colomb eût perdu toute espérance du côté du roi et de la reine de Castille, il lui en coûtait de rompre toutes relations avec l'Espagne. Un tendre lien l'attachait encore à ce pays. Pendant son premier voyage à Cordoue, il avait conçu un vif attachement pour une dame de cette ville, nommée Beatrix Enriquez. Cette passion paraît être l'une des causes qui le déterminèrent à rester si long-temps en Espagne, et qui lui firent supporter les délais qu'il éprouvait. Ainsi que la plupart des particularités de cette portion de sa vie, ses relations avec cette dame sont enveloppées d'obscurité. Il ne paraît pas qu'elles aient reçu la sanction du mariage. La dame était, dit-on, d'une famille noble[1]. Elle fut la mère de son second fils Fernando, qui devint son historien, et qu'il traita toujours sur le pied d'une égalité parfaite avec Diego, son fils légitime.

Éprouvant de la répugnance à abandonner l'Es-

(1) Zuniga, *Annales ecclésiastiques de Séville*, lib. XIV, p. 496.

pagne, quoique désespérant de réussir à la cour, Colomb résolut alors de tenter s'il ne réussirait pas à engager quelque riche et puissant particulier dans son entreprise. Il y avait plusieurs grands d'Espagne qui avaient de vastes possessions, et qui avaient l'air d'autant de petits souverains. De ce nombre étaient les ducs de Medina Sidonia et de Medina Celi. Tous deux avaient des domaines qui ressemblaient à des principautés, et qui, situés sur les côtes de la mer, offraient des ports commodes où ils entretenaient des vaisseaux à leurs ordres. Ces seigneurs servaient la couronne plutôt comme des princes alliés que comme des sujets, mettant en campagne de nombreuses troupes de leurs vassaux, conduites par leurs capitaines ou par eux-mêmes en personne. Ils aidaient le monarque de leurs flottes ou de leurs trésors, pour contribuer au succès ou aux dépenses de la guerre; mais ils se réservaient toujours le droit de disposer de leurs forces, droit dont ils étaient très-jaloux. Pendant le siége de Malaga, le duc de Medina Sidonia offrit un corps nombreux des cavaliers de sa maison qui servirent comme volontaires, et il envoya en même temps 20,000 doubles d'or[1] et cent vaisseaux, les uns armés, les autres chargés de vivres. La maison de ces seigneurs était montée sur le même pied que celle des souverains; des armées de vassaux de toute espèce se pressaient sur leurs différens

(1) Ou 35,514 dollars, qui équivalent à 106,542 dollars de nos jours.

domaines, et leurs palais étaient remplis de personnes de mérite, et de jeunes cavaliers de famille, élevés sous leurs auspices dans l'exercice des arts et de la guerre.

Ce fut au duc de Medina Sidonia que Colomb parla d'abord. Ils eurent beaucoup d'entrevues et de conversations ensemble; mais elles furent sans résultat[1]. Le duc se laissa un instant séduire par la superbe perspective qui lui était offerte; mais l'éclat même de ces brillantes peintures lui fit craindre que le coloris n'en fût exagéré; et Gomera nous assure qu'il finit par rejeter le projet comme le rêve d'un Italien visionnaire[2].

Colomb s'adressa ensuite au duc de Medina Celi, et pendant quelque temps, avec toute apparence de succès, il y eut diverses négociations, et le duc était au moment de lui donner, pour entreprendre son voyage, trois ou quatre caravelles, qui étaient dans son port, prêtes à mettre à la voile, lorsque tout à coup, craignant qu'une expédition de ce genre ne mécontentât vivement la couronne, il changea d'idée, en disant que l'entreprise était trop grande pour un sujet, et qu'elle ne convenait qu'à une puissance souveraine[3]. Il conseilla à Colomb de faire encore de nouvelles démarches au-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 12. Herrera, *Hist. Ind.*, dec. 1, lib. 1, c. 8.

(2) Gomera, *Hist. Ind.*, cap. 15.

(3) *Lettre du duc de Medina Celi au grand cardinal.* NAVARRETE, t. II, doc. 14.

près de Ferdinand et d'Isabelle, et lui offrit d'employer pour lui son influence auprès de la reine.

Colomb voyait sa vie se passer inutilement à espérer, et à éprouver des désappointemens amers. Il lui répugnait de se remettre encore une fois à suivre la cour dans ses promenades continuelles. Il avait reçu du roi de France une lettre d'encouragement[1], et il résolut de se rendre à Paris sans perdre de temps. Dans cette intention il retourna au couvent de La Rabida, pour y chercher son fils aîné Diego, qui était resté confié aux soins de son excellent ami, Juan Perez, se proposant de le laisser à Cordoue, avec son autre fils.

Lorsque le digne moine vit Colomb revenir frapper à la porte de son couvent, après plus de six années de sollicitations à la cour, et qu'il reconnut, à son humble costume, le peu de succès qu'elles avaient eu, il se sentit vivement ému; mais lorsqu'il apprit que le voyageur découragé était à la veille d'abandonner l'Espagne, et qu'une entreprise si importante allait être perdue à jamais pour son pays, son esprit ardent éprouva une fermentation extraordinaire. Il envoya chercher son ami, le digne médecin Garcia Fernandez, et ils méditèrent de nouveau le projet de Colomb. Il consulta aussi Martin Alonzo Pinzon, chef d'une famille de riches et célèbres navigateurs de Palos, renommés pour leur expérience, acquise dans mainte expédi-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 12.

tion aventureuse. Pinzon approuva vivement le projet de Colomb, offrant de le seconder de sa bourse et de sa personne, et de pourvoir à toutes les dépenses que nécessiteraient de nouvelles démarches auprès de la cour.

Juan Perez fut confirmé dans son opinion par celle de ses deux conseillers intimes. Il avait été autrefois confesseur de la reine, et il savait qu'elle était toujours d'un abord facile pour les personnes de son saint ministère. Il proposa de lui écrire immédiatement à ce sujet, et pria Colomb de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût pu recevoir une réponse. Colomb se laissa persuader aisément; car il était alors attaché à l'Espagne par les liens qu'il avait formés à Cordoue. Il lui semblait qu'en la quittant, c'était comme s'il allait abandonner de nouveau sa patrie. Il éprouvait aussi de la répugnance à s'exposer encore, dans une autre cour, aux désagrémens et aux mortifications qu'il avait éprouvés en Espagne et en Portugal.

Lorsqu'il eut promis de rester, la petite junte du couvent chercha un ambassadeur qu'elle pût charger de cette mission importante. Son choix se fixa sur Sébastien Rodriguez, pilote de Lepi, un des personnages les plus considérables et en même temps les plus adroits de la ville. La reine était alors à Santa-Fé, place forte qui avait été construite dans la Vega devant Grenade, après l'embrasement du camp royal. L'honnête pilote s'acquitta de son ambassade avec autant de fidélité que

de promptitude et de succès. Il sut trouver accès auprès de la bienveillante princesse, et il lui remit l'épître du moine. Isabelle était déjà favorablement disposée pour Colomb : le duc de Medina Celi avait tenu sa promesse, et il avait écrit à la reine pour le lui recommander. Elle répondit à Juan Perez, qu'elle le remerciait de son attention, et qu'elle le priait de se rendre immédiatement à la cour, et de dire à Christophe Colomb d'attendre et d'espérer, jusqu'à ce qu'il reçût de ses nouvelles. Ce message royal fut rapporté par le pilote au bout de quatorze jours, et il combla de joie la petite junte du couvent. Le bon moine ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il sella sa mule, et se mit en route seul, le soir, à près de minuit. Il traversa le pays conquis sur les Maures, et entra dans la ville nouvellement construite de Santa-Fé, où les souverains étaient occupés à surveiller le blocus de la capitale de Grenade.

Le saint caractère de Juan Perez lui procura un accès facile dans une cour distinguée par son zèle religieux ; et une fois admis en présence de la reine, ses anciennes relations avec elle, en sa qualité de confesseur, lui permirent de s'exprimer avec une entière franchise. Il plaida la cause de Colomb avec l'enthousiasme qui le caractérisait, parlant, non point sur de vains bruits, mais d'après une conviction intime et personnelle, de ses motifs honorables, de son expérience profonde, et de l'étendue de ses lumières, qui offraient toutes les

garanties possibles pour le succès de l'entreprise; il exposa les principes solides qui lui servaient de base, les avantages qui en résulteraient et la gloire dont elle couvrirait la couronne d'Espagne. Il est probable qu'Isabelle n'avait jamais entendu soutenir ce projet avec tant de zèle ni d'éloquence. D'un caractère plus ardent et plus décidé que le roi, plus susceptible d'impulsions vives et généreuses, elle se laissa émouvoir par les représentations de Juan Perez, qui fut secondé par la marquise de Moya, sa favorite, avec toute l'ardeur et toute la vivacité de son sexe[1]. La reine demanda que Colomb vînt la voir, et songeant à sa pauvreté et à l'humble costume sous lequel il s'était présenté à ses yeux, elle eut l'attention délicate de lui faire remettre 20,000 marevedis[2], pour couvrir ses frais de route, et lui fournir les moyens d'acheter une mule pour son voyage, et de se procurer tout ce qui lui était nécessaire pour paraître convenablement à la cour.

Le digne moine ne perdit pas de temps à communiquer le résultat de sa mission. Il fit passer, par l'entremise d'un habitant de Palos, la lettre et l'argent au médecin Garcia Fernandez, qui les remit à Colomb. Celui-ci se conforma aux instructions renfermées dans la lettre. Il changea son vieil et modeste habit contre un costume plus en

(1) *Retrato del Buen Varsallo*, lib. II, cap. 16.

(2) Ou 72 dollars, équivalans à 216 dollars de nos jours.

harmonie avec la sphère d'une cour, et, achetant une mule, il se remit en route, avec un nouvel espoir, pour le camp devant Grenade[1].

(1) La plupart des détails de cette seconde visite de Colomb au couvent de La Rabida, sont tirés de la déposition faite par Garcia Fernandez, dans le procès entre Diego, fils de Colomb, et la couronne.

CHAPITRE VII.

Démarches auprès de la cour, à l'époque de la reddition de Grenade (1492).

Lorsque Colomb arriva à la cour, il éprouva une réception favorable, et fut confié aux soins hospitaliers de son fidèle ami, Alonzo de Quintanilla, le contrôleur général des finances. Cependant le moment était trop important pour permettre de s'occuper immédiatement de son affaire. Il arriva précisément à temps pour être témoin de la reddition mémorable de Grenade, qui ouvrit ses portes aux armes espagnoles. Il vit Boabdil, le dernier des rois maures, sortir de l'Alhambra, et présenter les clefs de cette résidence favorite de son peuple; tandis que le roi et la reine, entourés de tous les grands du royaume, au milieu d'une magnificence et d'une pompe vraiment royale, s'avançaient pour recevoir ce gage de soumission. C'était l'un des plus brillans triomphes que présentassent les annales de l'Espagne. Après une lutte sanglante de près de huit cents ans, le croissant était complétement abattu, la croix s'élevait à sa place, et l'étendard de l'Espagne flottait sur la plus haute tour de l'Alhambra. Toute la cour et

toute l'armée étaient dans une sorte d'ivresse. L'air retentissait de cris de joie, de chants de triomphe et d'hymnes de reconnaissance. De tous côtés ce n'étaient que des réjouissances militaires ou de pieuses actions de graces, car ce n'était pas un triomphe purement humain ; c'était en quelque sorte le triomphe du christianisme. Le roi et la reine parcouraient les rues, et partageaient les transports de leurs sujets. Tous les yeux se portaient sur eux, et on les regardait comme au-dessus de l'humanité, comme s'ils avaient été envoyés par le ciel pour le salut et l'affermissement de l'Espagne [1]. La cour était remplie de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans ce royaume guerrier à cette époque de gloire : de la fleur de sa noblesse, de l'élite de ses prélats, de ses bardes et de ses ménestrels, et de tout le cortége d'un siècle chevaleresque.

Voulons-nous avoir un portrait de notre navigateur pendant cette scène de triomphe? Il est tracé par un écrivain espagnol. « Un homme obscur et peu connu suivait la cour à cette époque. Confondu dans la foule des solliciteurs importuns, repaissant son imagination, dans le coin des antichambres, du pompeux projet de découvrir un monde ; triste et abattu au milieu de l'allégresse publique, il voyait avec indifférence, et presque avec mépris l'achèvement d'une conquête qui rem-

(1) Mariana, *Hist. de Esp.*, lib. xxv, cap. 18.

plissait tous les cœurs de joie. Cet homme était Christophe Colomb[1]. »

Cependant le moment était arrivé où les monarques s'étaient engagés à s'occuper de ses propositions. La guerre contre les Maures était terminée, l'Espagne était délivrée de ceux qui l'avaient envahie, et ses souverains n'avaient plus rien qui pût les empêcher de tourner leurs pensées vers des entreprises lointaines. Ils tinrent parole à Colomb. Des commissaires furent nommés pour entrer en négociation avec lui, et de ce nombre fut Fernando de Talavera, qui, par la suite de la conquête, s'était vu élever au rang d'archevêque de Grenade. Cependant, dès le commencement de la conférence, il se présenta des difficultés inattendues. Colomb était si fortement pénétré de la grandeur de son entreprise, qu'il ne voulait accepter que des conditions vraiment royales. Il stipulait avant tout qu'il serait investi des titres et des priviléges d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrirait, et qu'il aurait un dixième de tous les bénéfices. Les courtisans qui traitaient avec lui furent révoltés de semblables prétentions. Leur orgueil était blessé de voir un homme qu'ils regardaient comme un chétif aventurier, ambitionner un rang et des honneurs au-dessus de ceux dont ils jouissaient eux-mêmes. L'un d'eux fit observer en ricanant que c'était un arrangement très-adroit qu'il proposait,

(1) Clemencia, *Elogio de la Reina Catolica*, p. 20.

puisque, quoi qu'il arrivât, il jouirait de l'honneur d'un commandement, et qu'il n'avait rien à perdre s'il ne réussissait pas. A cette insinuation outrageante, Colomb répondit aussitôt, en offrant de payer le huitième de la dépense, à condition qu'il recevrait le huitième des profits.

Cependant ses prétentions furent déclarées inadmissibles. Fernando de Talavera avait toujours regardé Colomb comme un songe-creux, ou comme un espèce de mendiant adroit; mais voir cet homme, qui s'était morfondu pendant tant d'années dans son antichambre, prendre un ton si décidé, et réclamer un titre qui l'eût approché des degrés du trône, ce fut ce qui excita l'étonnement autant que l'indignation du prélat. Il représenta à Isabelle que ce serait ternir l'éclat d'une couronne aussi illustre que de prodiguer des honneurs si éclatans à un étranger sans nom. De pareils avantages, même en cas de succès, seraient, disait-il, exorbitans; et dans le cas contraire, ils seraient cités avec dérision, comme une preuve de l'extrême crédulité de leurs Majestés.

Isabelle avait toujours beaucoup de déférence pour l'opinion de ses conseillers spirituels; et l'archevêque, étant son confesseur, avait sur elle une influence toute particulière. Elle se laissa persuader que ce serait acheter trop cher les avantages que Colomb faisait valoir. Des conditions plus modérées lui furent offertes, et elles semblaient encore aussi honorables que brillantes; mais tout

fut inutile : il ne voulut rien rabattre de sa demande, et la négociation fut rompue.

Il est impossible de ne pas admirer la constance inébranlable et l'élévation d'esprit manifestées par Colomb, depuis le premier moment qu'il eut conçu la sublime idée de sa découverte. Plus de dix-huit ans s'étaient écoulés depuis sa correspondance avec Paolo Toscanelli de Florence, dans laquelle il lui avait fait part de son dessein. La plus grande partie de ce temps s'était comsumée en démarches infructueuses auprès de différentes cours. Pendant cette période, quelle détresse, quels mépris, quels affronts et quels dégoûts n'avait-il pas éprouvés ! Cependant rien ne put ébranler sa persévérance, ni le faire consentir à des conditions qu'il regardait comme au-dessous de la grandeur de ses entreprises. Dans toutes ses négociations, il oubliait son obscurité, son indigence actuelle ; son imagination ardente réalisait d'avance les découvertes qu'il méditait, et il sentait qu'il traitait d'un empire.

Quoiqu'une si grande partie de sa vie se fût passée en vaines sollicitations, quoiqu'il n'eût aucune certitude de ne pas être obligé de recommencer auprès de toute autre cour cette même carrière, si hérissée de dégoûts et d'ennui, telle fut cependant l'indignation qu'il ressentit de tant de désappointemens éprouvés en Espagne, qu'il résolut de l'abandonner pour toujours, plutôt que de se prêter à un honteux accommodement. Prenant donc

congé de ses amis, il monta sur sa mule, et partit de Santa-Fé au commencement de février 1492, pour se rendre à Cordoue, d'où il se proposait de partir immédiatement pour la France.

Lorsque le petit nombre d'amis qui étaient convaincus de la réalité de la théorie de Colomb le virent définitivement sur le point d'abandonner l'Espagne, ils furent pénétrés de douleur, regardant son départ comme une perte irréparable pour la nation. De ce nombre était Luis de Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon. Cet ami se détermina à faire un grand effort pour détourner ce malheur. Il obtint sur-le-champ une audience de la reine, accompagné d'Alonzo de Quintanilla, qui appuya vivement ses sollicitations. L'urgence du moment lui donna du courage et de l'éloquence. Il ne se borna pas aux prières, il y mêla presque des reproches. Il exprima son étonnement de voir une reine qui avait toujours mis sa gloire à encourager tant de grandes et périlleuses entreprises, hésiter à en protéger une dans laquelle la perte serait si peu de chose, tandis que le gain pouvait être incalculable. Il lui fit entrevoir quels avantages il pouvait en résulter pour la gloire de Dieu, pour la propagation du christianisme, et pour l'agrandissement de ses domaines. Quel sujet de regret pour elle, de triomphe pour ses ennemis, de douleur pour ses fidèles serviteurs, si cette entreprise qu'elle rejetait, était accomplie par quelque autre puissance! Il lui rappela tout ce que

d'autres princes avaient acquis de gloire et d'autorité par leurs découvertes; c'était l'occasion de les surpasser tous. Il pria sa majesté de ne pas se laisser persuader par les assertions de quelques savans, que le projet était le rêve d'un visionnaire. Il représenta Colonb comme un homme d'un jugement sain et d'un caractère irréprochable, dont le plan offrait toutes les garanties possibles de succès. Mais en supposant même qu'il ne réussît pas, il n'en rejaillirait aucun déshonneur sur la couronne. Un doute même sur une matière de cette importance méritait bien d'être éclairci, car c'était aux princes éclairés et magnanimes d'approfondir les questions de ce genre et de sonder les mystères et les secrets de l'univers. Il fit valoir l'offre généreuse de Colomb de supporter un huitième de la dépense, et lui dit qu'il ne fallait pour cette grande entreprise que deux vaisseaux et environ 300,000 couronnes.

Ces argumens et beaucoup d'autres furent soutenus avec cette éloquence persuasive qu'inspire le zèle de l'amitié. La marquise de Moya fit, dit-on, aussi de grands efforts pour persuader la reine. L'imagination d'Isabelle s'enflamma. Il semblait que c'était la première fois que le projet se présentait à son esprit dans toute sa grandeur, et elle manifesta sa résolution de protéger l'entreprise.

Il y eut encore un moment d'hésitation. Le roi regardait l'affaire assez froidement, et les finances avaient été complétement épuisées par la guerre. Il

fallait du moins laisser le temps de les rétablir. Comment faire supporter à un trésor déjà presque vide les frais d'une expédition à laquelle le roi était opposé? Saint-Angel était dans la plus vive anxiété; l'instant d'après le rassura. Avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause qui l'animait, Isabelle s'écria : « Je me charge de l'entreprise pour ma propre couronne de Castille, et je mettrai mes bijoux en gage pour lever les fonds nécessaires. » Ce fut le plus beau moment de la vie d'Isabelle; il attachait pour jamais à son nom la gloire d'avoir protégé la découverte du Nouveau-Monde.

Saint-Angel, s'empressant de profiter de cette noble impulsion, l'assura qu'il ne serait point nécessaire d'engager ses diamans, et qu'il était prêt à avancer la somme dont on aurait besoin. Son offre fut acceptée avec joie; les fonds sortirent effectivement des coffres de l'Aragon; 17,000 florins furent avancés par Saint-Angel sur le trésor du roi Ferdinand. Ce monarque prudent eut soin néanmoins de faire indemniser son royaume quelques années après; car, en récompense de ce prêt, une partie du premier or qui fut rapporté par Colomb du Nouveau-Monde fut employée à dorer les voûtes et les plafonds du salon royal dans le grand palais de Saragosse, en Aragon, anciennement l'Aljaféria ou demeure des rois maures[1].

La reine envoya un courrier en toute diligence

(1) Argensola, *Anales de Aragon*, l. 1, cap. 10.

pour rappeler Colomb. Il était déjà à deux lieues de Grenade, lorsque le courrier l'atteignit au pont de Pinos, défilé de montagnes célèbre par de sanglantes rencontres entre les chrétiens et les infidèles, pendant la guerre avec les maures. Quand le message lui fut remis, Colomb hésita un moment à s'exposer de nouveau aux délais et aux tergiversations de la cour. Cependant, lorsqu'il apprit l'enthousiasme manifesté par la reine, et la promesse positive qu'elle avait faite, il retourna immédiatement à Santa-Fé, plein de confiance en la noble probité de cette princesse.

CHAPITRE VIII.

Arrangemens avec les Souverains espagnols (1492).

En arrivant à Santa-Fé, Colomb eut une audience immédiate de la reine, et la bonté avec laquelle elle le reçut lui fit oublier toutes ses tribulations passées. L'air franc et ouvert d'Isabelle dissipa tous les doutes et toutes les incertitudes. Le consentement du roi fut aisément obtenu. Plusieurs personnes s'étaient entremises pour vaincre sa répugnance, et l'on cite entre autres son grand-chambellan, Juan Cabrero, qui était son favori; mais ce fut surtout par déférence pour la reine qu'il donna son assentiment tardif. Dès ce moment Isabelle fut l'âme de cette grande entreprise. Elle obéissait au noble élan d'un généreux enthousiasme, tandis que le roi montrait sa froideur et sa défiance ordinaires.

Un des grands points que Colomb faisait valoir comme devant être le résultat de son entreprise, était la propagation du christianisme. Il s'attendait à trouver, à l'extrémité de l'Asie, le vaste et magnifique empire du grand-khan, et à visiter les îles adjacentes, dont il avait lu des descriptions si pompeuses dans les ouvrages de Marco Polo. En décrivant ces régions opulentes et à demi barbares, il

rappela à leurs Majestés le désir manifesté autrefois par le grand-khan d'embrasser la religion chrétienne, et les missions envoyées par des papes et par de pieux souverains, pour l'instruire lui et ses sujets dans la foi catholique. Il se regardait alors comme étant appelé à accomplir ce grand ouvrage. Il voyait d'avance, par suite de sa découverte, des relations intimes s'établir avec cet immense empire; tous les habitans amenés sans peine à se ranger sous la bannière de l'église, et s'accomplir ainsi ce qui avait été prédit dans les saintes Ecritures, que la lumière de la révélation s'étendrait jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre.

Ferdinand prêta l'oreille avec complaisance à ces insinuations. Il faisait servir la religion à ses intérêts, et la conquête récente de Grenade lui avait appris que chercher à étendre la domination de l'église pouvait être un excellent moyen d'augmenter sa propre puissance. D'après les doctrines du temps, tout pays qui refusait de reconnaître les vérités du christianisme était de bonne prise pour tout chrétien qui voulait l'envahir, et il est probable que Ferdinand fut plus touché des descriptions que lui faisait Colomb des richesses du Mangi, du Cathay, et des autres provinces appartenant au grand-khan, que de la perspective de le convertir lui et ses barbares sujets.

Isabelle cédait à une plus noble impulsion : elle était remplie d'un saint zèle à l'idée d'effectuer une si grande œuvre de salut. Ainsi donc, le roi et la

reine, quoique par des motifs différens, partagèrent les vues de Colomb sur ce point, et lorsqu'ensuite il partit pour son voyage, des lettres lui furent effectivement remises pour le grand-khan de Tartarie.

Le bouillant enthousiasme de Colomb ne s'arrêta point là. Dans les relations libres et dégagées de toute contrainte qu'il avait alors avec leurs majestés, l'imagination remplie des richesses sans bornes qui seraient le résultat de ses découvertes, il suggéra l'idée de consacrer les trésors acquis de cette manière à la pieuse entreprise de délivrer le saint sépulcre de Jérusalem des mains des infidèles. Cette saillie d'imagination fit sourire leurs Majestés, mais elle ne parut point leur déplaire, et elles l'assurèrent que, même sans les fonds qu'il attendait, elles seraient très-disposées à cette sainte expédition [1].

Ce que le roi et la reine ont pu regarder comme une simple saillie causée par un moment d'enthousiasme, était un projet conçu depuis long-temps et entretenu avec constance dans l'esprit de Colomb. C'est un fait curieux et caractéristique, qui n'a jamais été remarqué, que la délivrance du saint sépulcre fut l'un des grands objets de son ambition, qu'il la médita pendant tout le reste de sa vie, et

(1) Protesté á Vuestras Altezas que toda la ganancia de esta mi empresa se gastase en la conquista de Jerusalem, y Vuestras Altezas se rieron, y dijeron que les placia, y que sin esto tenian aquella ansia. (*Journal de Colomb*. Navarrete, t. 1, p. 117.)

qu'elle fut l'objet d'une disposition expresse de son testament. Il la regardait en effet comme l'une des grandes œuvres que le ciel l'avait choisi pour effectuer, et il ne considéra par la suite sa grande découverte que comme un moyen préparatoire, employé par la Providence pour en assurer l'accomplissement.

Toutes les difficultés se trouvant ainsi aplanies, Juan de Coloma, secrétaire de leurs majestés, reçut l'ordre de rédiger les articles du traité. Ils portaient :

1° Que Colomb aurait, pour lui pendant sa vie, et pour ses héritiers et ses successeurs à perpétuité, l'office d'amiral dans toutes les terres et continens qu'il pourrait découvrir ou acquérir dans l'Océan, avec les mêmes honneurs et les mêmes prérogatives dont jouissait le grand-amiral de Castille dans sa juridiction;

2° Qu'il serait vice-roi et gouverneur-général de toutes les susdites terres et continens, avec le privilége de désigner, pour le gouvernement de chaque île ou province, trois candidats, dont l'un serait choisi par Ferdinand et Isabelle;

3° Qu'il aurait droit à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épices, et toutes denrées et marchandises quelconques, trouvées, achetées, échangées ou obtenues de quelque manière que ce pût être dans les limites de sa juridiction, les frais préalablement déduits ;

4° Que lui, ou son lieutenant, serait seul juge de toutes les querelles ou contestations qui pourraient s'élever sur des matières de commerce entre les pays découverts et l'Espagne, pourvu que le grand-amiral de Castille eût le même privilége dans sa juridiction ;

5° Qu'il lui serait permis, alors et à tout autre époque, d'avancer un huitième des frais de l'armement, et qu'à raison de cette avance il retirerait un huitième des bénéfices.

La dernière stipulation, qui autorise Colomb à supporter le huitième des frais de l'entreprise, fut faite par suite de l'offre que lui suggéra une noble indignation, lorsqu'il s'entendit reprocher de demander des avantages extraordinaires, tandis qu'il n'entrait pour rien dans la dépense. Il remplit cet engagement, grâce à l'assistance des Pinzons de Palos, et il ajouta un troisième vaisseau à l'armement. Ainsi le huitième des frais d'une grande expédition, entreprise par une nation puissante, fut effectivement supporté par celui qui l'avait conçue, et qui exposait également sa vie pour la faire réussir.

Les articles furent signés par Ferdinand et Isabelle, à Santa-Fé, dans la Vega de Grenade, le 17 avril 1492. Une lettre de privilége fut rédigée dans toutes les formes, et expédiée par leurs majestés de la ville de Grenade ; le 30 du même mois. Elle portait également que les fonctions et les priviléges

de vice-roi et de gouverneur seraient héréditaires dans la famille de Colomb, et que lui et ses héritiers seraient autorisés à prendre le titre de Don; titre qui n'était accordé alors qu'à des personnes de haut rang, quoiqu'il ait perdu toute valeur depuis qu'il a été pris universellement en Espagne.

Toutes les pièces officielles relatives à cette expédition portèrent également les signatures de Ferdinand et d'Isabelle, mais ce fut la couronne de Castille qui fit seule tous les frais de l'armement, et tant que la reine vécut il n'y eut guère que des Castillans qui obtinrent l'autorisation de s'établir sur les nouveaux territoires [1].

Il fut décidé que ce serait dans le port de Palos de Moguer, en Andalousie, que la petite flotte serait équipée. Les habitans de ce port, à la suite de quelques troubles, avaient été condamnés par le conseil royal à fournir à la couronne, pour un an, deux caravelles armées. L'ordre fut envoyé le 30 avril aux autorités de Palos de prendre leurs mesures pour que les deux caravelles fussent prêtes à mettre en mer dans les dix jours qui suivraient la réception du message, et de tenir les bâtimens et leurs équipages à la disposition de Colomb. Celui-ci était également autorisé à équiper un troisième vaisseau. Les trois équipages recevraient la même paie que ceux des vaisseaux de guerre, et quatre mois leur seraient soldés d'avance. Ils de-

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, l. 1, p. 79.

vaient suivre telle direction qu'il plairait à Colomb, agissant au nom de leurs Majestés, de leur indiquer, et devaient lui obéir en toutes choses, à cette seule condition que ni lui ni eux n'approcheraient de Saint-George-la-Mina, sur la côte de Guinée, ni d'aucun autre établissement des Portugais. Un certificat de leur bonne conduite, signé de Colomb, devait être la décharge de l'obligation qui leur avait été imposée envers la couronne [1].

Des ordres furent également expédiés aux autorités publiques et aux personnes de tout rang et de toute condition dans les conseils maritimes de l'Andalousie, pour qu'elle eussent à fournir des vivres et des munitions de toute espèce, à des prix raisonnables, pour l'approvisionnement des vaisseaux; et des peines étaient prononcées contre quiconque s'y refuserait. Il ne serait perçu aucun droit sur tout ce qui serait fourni aux vaisseaux, et toutes poursuites criminelles contre la personne ou les biens de quiconque faisait partie de l'expédition seraient suspendues pendant son absence, et pendant les deux mois qui suivraient son retour [2].

Une faveur particulière, qui caractérise le cœur prévenant et généreux d'Isabelle, fut accordée à Colomb avant son départ de la cour. Une *albala* ou lettre-patente fut signée par la reine, le 8 mai,

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, t. II, doc. 6.
(2) Navarrete, *Collec. de Viages*, t. II, doc. 8, 9.

Les habitans regardèrent les vaisseaux et les équipages qu'on leur demandait, comme des victimes en quelque sorte dévouées à la destruction. Les propriétaires de bâtimens refusaient d'en fournir pour un service aussi périlleux, et les marins les plus intrépides reculaient à l'idée d'une croisière qu'ils traitaient de monstrueuse et d'insensée, entreprise au milieu des abîmes infinis de la mer. Tous les contes, toutes les fables effrayantes, dont l'ignorance et la superstition sont portées à peupler des régions obscures et mystérieuses, furent évoqués de toutes parts, et répétés avidement pour détourner qui que ce fût de s'embarquer dans cette expédition.

Il n'y a point de plus forte preuve du caractère hardi de cette expédition, que l'extrême crainte avec laquelle elle était envisagée par une ville maritime, où se trouvaient quelques-uns des navigateurs les plus intrépides de l'époque. Malgré l'ordonnance royale, qui était formelle, et malgré la promesse des magistrats de l'exécuter, plusieurs semaines se passèrent sans que rien eût été fait pour s'y conformer. Le digne prieur de La Rabida avait beau appuyer les démarches de Colomb de toute la force de son éloquence, tout était inutile; il n'y avait pas moyen de se procurer un vaisseau.

Sur ces entrefaites, un nouveau décret fut rendu par le roi et la reine en date du 20 juin, enjoignant aux magistrats de la côte de l'Andalousie de saisir

tous bâtimens qu'ils trouveraient convenables, appartenant à des sujets espagnols, et d'obliger les maîtres et les équipages à partir avec Colomb dans quelque direction qu'il jugeât à propos de faire voile, conformément à ses instructions. Juan de Penaloza, officier de la maison royale, fut envoyé pour veiller à ce que cet ordre fût promptement exécuté, et il lui était alloué deux cents maravedis par jour, tant qu'il serait occupé à cette mission, somme qui devait être payée par ceux qui se montreraient récalcitrans, sans préjudice d'autres peines spécifiées dans le décret. Colomb voulut se prévaloir de ces ordres à Palos et dans la ville voisine de Moguer, mais ses tentatives ne furent pas plus heureuses que la première fois. Ce n'étaient que troubles, qu'altercations, que querelles; la confusion régnait partout, et Colomb n'était pas plus avancé que le premier jour.

A la fin Martin Alonzo Pinzon, riche et intrépide navigateur, dont nous avons déjà parlé, se présenta, et offrit de prendre un intérêt actif et personnel dans l'expédition. On ne sait pas quels arrangemens eurent lieu entre lui et Colomb, sous le rapport des émolumens. Lors du procès entre don Diego, fils de Colomb, et la Couronne, plusieurs témoins affirmèrent dans leurs dépositions que Pinzon devait avoir la moitié des bénéfices assurés au chef de l'entreprise; mais ces dépositions se contredisent à un tel point, et sont remplies de tant de mensonges palpables, qu'il est difficile de

démêler ce qui peut s'y trouver de vrai. Comme il ne résulta de l'expédition aucun bénéfice immédiat, aucune réclamation de ce genre ne fut formée. Ce qui est certain, c'est que la coopération de Pinzon arriva fort à propos, et produisit le plus heureux effet; et un grand nombre des témoins assignés dans ce procès s'accordent à déclarer que, sans lui, il aurait été impossible de faire l'armement nécessaire. Lui et son frère Vincent Yanes Pinzon, autre marin d'un grand courage, qui se distingua par la suite, avaient des bâtimens et des matelots à leurs ordres. Ils avaient aussi des relations intimes avec la plupart des habitans de Palos et de Moguer, et avaient beaucoup d'influence dans les environs. On suppose qu'ils fournirent à Colomb les fonds nécessaires pour payer le huitième de la dépense qu'il avait promis d'avancer. Ils fournirent aussi pour le moins un des bâtimens, et résolurent de prendre un commandement dans l'escadre. Leur exemple produisit un effet merveilleux, et il engagea un grand nombre de leurs parens et de leurs amis à s'embarquer; si bien que, grâce à leurs efforts soutenus, les vaisseaux furent prêts à mettre à la voile dans le mois qui suivit leur utile coopération[1].

Après les difficultés extrêmes faites par différentes cours de se charger des frais de cette expédition, on éprouve une vive surprise en voyant com-

(1) Déposition d'Arias Perez dans le procès.

bien l'armement demandé par Colomb fut peu considérable. Il est évident qu'il avait resserré ses prétentions dans les limites les plus étroites, de peur qu'une grande dépense ne fût un obstacle. Trois petits navires étaient tout ce qu'il avait exigé. Deux de ces navires étaient des barques légères, appelées caravelles, qui n'étaient pas plus grandes que les bâtimens côtiers de nos jours. Il existe de vieilles estampes qui représentent cette espèce de vaisseau[1]. Ils sont représentés comme ouverts, n'ayant point de pont au milieu, mais très-élevés à la poupe et à la proue, avec des gaillards d'avant et des cabinets pour les gens de l'équipage. Pierre Martyr, le savant contemporain de Colomb, dit qu'un seul des navires était ponté[2]. Leur petitesse fut regardée par Colomb comme un avantage pour un voyage de découverte, puisqu'elle lui permettrait de s'approcher des côtes autant qu'il le voudrait, et d'entrer dans les rivières et les baies peu profondes. Dans son troisième voyage, en côtoyant le golfe de Paria, il se plaignit de la dimension de son navire, qui était presque de cent tonneaux. Mais entreprendre sur des vaisseaux sans ponts des expéditions si longues et si périlleuses dans des mers inconnues, et voir ces frêles bâtimens résister à la violence des tempêtes qui les assaillirent à diverses reprises, ce n'est pas l'une des circonstances les moins singulières de ces merveilleux voyages.

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article VAISSEAUX DE COLOMB.

(2) P. Martyr, *Decad.* 1, l. 1.

Pendant l'armement de l'escadre, des troubles et des difficultés commencèrent à s'élever. Un des bâtimens, nommé *la Pinta*, ainsi que le maître et l'équipage, avaient été pris de force pour ce service par les magistrats, conformément au décret royal; et c'est un exemple frappant de l'autorité arbitraire exercée alors sur le commerce, que des particuliers respectables aient été ainsi forcés de s'engager, corps et biens, dans ce qui leur paraissait une entreprise folle et désespérée. Les maîtres de ce vaisseau, Gomez Rascon et Christoval Quintero, éprouvaient la plus grande répugnance pour ce voyage, et ils prirent une part active aux débats et aux querelles qui s'élevèrent[1]. Plusieurs matelots avaient été également obligés de s'embarquer à bord des autres bâtimens : il n'est point d'obstacles qu'eux et leurs amis ne cherchassent à susciter pour retarder ou pour empêcher le voyage. Les ouvriers employés pour calfater les vaisseaux, le firent sans aucun soin et d'une manière imparfaite; ayant reçu l'ordre de recommencer, ils prirent la fuite et se cachèrent[2]. Rien ne pouvait s'effectuer qu'à force de mesures violentes et arbitraires, et en dépit des préjugés et de l'opposition générale.

Enfin, au commencement d'août, toutes les difficultés furent surmontées, et les bâtimens fu-

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1, p. 4. *Hist. del Almirante*, c. 15.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, c. 77. MS.

rent prêts à mettre en mer. Ce fut sur le plus grand, qui avait été disposé exprès pour le voyage, et qui était ponté, que Colomb arbora son pavillon, et il lui donna le nom de *Santa-Maria.* Le second, appelé *la Pinta*, était commandé par Martin Alonzo Pinzon, qui avait son frère Francisco Martin pour pilote. Le troisième, appelé *la Nina*, avait des voiles latines, et était commandé par son autre frère, Vincent Yanez Pinzon. Il y avait trois autres pilotes, Sancho Ruiz, Pedro Alonzo Nino, et Bartholomeo Roldan. Roderigo Sanchez, de Ségovie, était inspecteur-général de l'armement, et Diego de Arana, natif de Cordoue, premier alguazil. Roderigo de Escobar partit en qualité de notaire-royal, officier toujours envoyé à bord des escadres de la couronne, pour prendre des notes officielles de toutes les transactions. Il y avait aussi un médecin et un chirurgien, quelques aventuriers, un certain nombre de domestiques, et quatre-vingt-dix matelots, faisant en tout cent vingt personnes[1].

Avant de partir pour son voyage, Colomb retira son fils du couvent de La Rabida, et le plaça sous la tutelle de Juan Rodriguez Cabezudo, habitant de la ville de Moguer, et de Martin Sanchez, ecclésiastique de la même ville[2], sans doute pour lui

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, l. 1. Munoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, l. II.

(2) Témoignage de Juan Rodriguez Cabezudo, dans le procès entre don Diego Colomb et le fisc.

donner quelques connaissances du monde avant qu'il fût envoyé à la cour.

L'escadre étant prête à mettre en mer, Colomb, pénétré de la solennité de son entreprise, se confessa au moine Juan Perez, et communia. Son exemple fut suivi par les officiers et les matelots, et ils firent précéder leur départ des cérémonies religieuses les plus touchantes, se plaçant sous la garde et sous la protection spéciale de la Providence. Une sombre tristesse se répandit dans toute la ville de Palos au moment où ils mirent à la voile; car il n'y avait presque personne qui n'eût quelque parent ou quelque ami à bord de l'escadre. Le courage des matelots, déjà abattu par les craintes qu'ils nourrissaient intérieurement, le fut encore plus à la vue de l'affliction de ceux qu'ils laissaient derrière eux, et qui prenaient congé d'eux, en se lamentant et en se livrant aux plus funestes présages, comme s'ils ne devaient jamais les revoir.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Colomb pour son premier voyage (1492).

Ce fut un vendredi, le 3 août 1492, de grand matin, que Colomb mit à la voile pour son premier voyage de découverte. Il partit de la barre de Saltes, petite île formée par le bras de l'Odiel, en face de l'île d'Huelva, et portant au sud-ouest, il se dirigea vers les Canaries, d'où son intention était de cingler droit à l'ouest. Il commenca un journal régulier de son voyage, destiné au roi et à la reine d'Espagne. En tête de ce journal était un prologue pompeux où il exposait, en ces termes, les vues et les motifs qui avaient fait entreprendre cette expédition :

« In Nomine Domini Nostri Jesu-Christi : at-
» tendu, très-chrétiens, très-hauts, très-excellens et
» très-puissans princes, roi et reine des Espagnes,
» et des îles de la mer, nos souverains, que, dans la
» présente année 1492, après avoir mis fin à la
» guerre contre les Maures qui dominaient encore

» en Europe, et l'avoir terminée si glorieusement
» dans la grande cité de Grenade, où, le 2 janvier
» de cette présente année, je vis les bannières
» royales de vos Altesses placées par la force des
» armes sur les tours de l'Alhambra, qui est la
» citadelle de cette ville, et le roi maure sortir des
» portes de la cité, et baiser les mains royales de
» vos Altesses et de monseigneur le prince; immé-
» diatement dans ce même mois, par suite des
» renseignemens que j'avais donnés à vos Altesses
» sur les terres de l'Inde et sur un prince qui est
» appelé le Grand-Khan, ce qui veut dire dans
» notre langue, roi des rois, et sur ce que je leur
» avais dit combien de fois lui et ses prédécesseurs
» avaient envoyé à Rome pour demander des doc-
» teurs de notre sainte foi qui pussent les instruire
» des vérités de l'Evangile; et que le saint père ne
» leur en avait jamais envoyé, et que tant de peu-
» ples étaient plongés dans l'idolâtrie, et entrete-
» naient des doctrines de perdition; attendu, dis-
» je, que vos Altesses, comme princes catholiques,
» amis et propagateurs de notre sainte foi, et en-
» nemis de la secte de Mahomet, se sont décidés à
» m'envoyer, moi Christophe Colomb, dans les
» susdites contrées de l'Inde, à l'effet de voir les
» susdits princes, et le pays et les habitans, et
» d'examiner la nature et le caractère de tous, et
» les moyens à prendre pour leur conversion à
» notre sainte religion; et ont ordonné que je
» n'irais pas par terre en Orient, comme c'est l'u-

» sage, mais par mer en gouvernant droit à l'ouest,
» route que, jusqu'à présent, nous ne sachions pas
» d'une manière certaine que personne ait suivie :
» attendu que vos Altesses, après avoir expulsé
» tous les Juifs de leurs royaumes et territoires,
» m'ont commandé, dans le même mois de jan-
» vier, de me rendre avec un armement conve-
» nable dans les susdites parties de l'Inde; et
» m'ont, à cet effet, conféré de grandes faveurs,
» m'anoblissant, de sorte qu'à l'avenir je pusse
» m'appeler Don; me nommant grand-amiral de
» l'Océan, et vice-roi et gouverneur de toutes les
» îles et continens que je découvrirais, et qui par la
» suite pourraient être découverts dans l'Océan,
» voulant que mon fils aîné me succédât, et ainsi
» de suite, de génération en génération, à perpé-
» tuité : je partis en conséquence de la ville de
» Grenade, le samedi 12 mai de la même année
» 1492, pour me rendre à Palos, où j'armai trois
» vaisseaux propres à ce service, et le vendredi,
» 3 août de la même année, une demi-heure avant
» le lever du soleil, je levai l'ancre, ayant à bord
» des vivres en abondance, et un bon nombre de
» matelots, et je me dirigeai vers les îles de vos
» Altesses, nommées les Canaries, pour de là navi-
» guer à l'ouest jusqu'à ce que j'arrive aux Indes, et
» que je puisse remettre le message de vos Altesses
» aux princes de ces contrées, et accomplir ce que
» vous m'avez commandé. A cet effet, je me propose
» d'écrire très-exactement pendant le voyage, jour

» par jour, tout ce que je pourrai faire, voir, et » éprouver, comme il sera dit ci-après. Comme » aussi, mes princes souverains, indépendamment » de la relation que j'écrirai chaque nuit de ce qui » se sera passé dans le jour, et chaque jour, de la » navigation de la nuit, je me propose de faire une » carte, sur laquelle j'inscrirai les eaux et les terres » du grand Océan, dans leurs positions exactes et » relatives et de plus d'y joindre une description » détaillée par écrit, et d'avoir soin de marquer » la latitude équinoxiale, et la longitude occiden- » tale. Et avant tout, il sera nécessaire que j'ou- » blie de dormir, et que je donne toutes mes atten- » tions à la navigation, pour accomplir ces choses, » ce qui demandera de grands efforts[1]. »

Tel est le début emphatique dans lequel Colomb expose clairement l'objet de ce voyage extraordinaire. Les faits importans consignés dans ce qui nous reste de son journal, trouveront naturellement place dans le corps de cet ouvrage[2]. Il avait dressé, pour se guider dans sa

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, t. I, p. 1.

(2) Un extrait de ce journal, fait par Las-Casas, a été découvert récemment, et il se trouve dans le premier volume de la collection du Senor Navarrete. Plusieurs passages de cet extrait avaient été insérés antérieurement par Las Casas dans son *Histoire des Indes* ; et Fernando Colomb, en écrivant l'histoire de son père, avait eu fréquemment recours à ce même journal. Dans la collection du Senor Navarrete, de *l'Histoire manuscrite de Las Casas*, de l'*Histoire des Indes*, par Herrera ; de la *Vie de l'Amiral*, par son fils ; de la *Chronique des Indes*, par Oviedo ; de l'*Histoire manuscrite de Ferdinand et d'Isabelle*, par Anarez Bernaldez, curé de Los Palacios,

route, une carte sur le modèle de celle qui lui avait été envoyée par Paolo Toscanelli, mais à laquelle il avait fait de grandes améliorations. Ni l'une ni l'autre de ces cartes ne sont parvenues jusqu'à nous; mais le globe, ou planisphère, terminé par Martin Bohem, l'année même du premier voyage de l'amiral, existe encore et nous donne une idée de ce que devait être la carte de Colomb. On y voit les côtes de l'Europe et de l'Afrique, depuis le midi de l'Irlande jusqu'au fond de la Guinée, et, en face, de l'autre côté de l'Océan Atlantique, l'extrémité de l'Asie, ou, comme on l'appelait, de l'Inde. Au milieu est placée l'île de Cipango (le Japon) qui, d'après Marco Polo, était à quinze cents lieues de distance de la côte Asiatique. Dans ses supputations, Colomb avança cette île de près de mille lieues trop à l'est, supposant qu'elle était à la place de la Floride [1], et c'était à cette île qu'il espérait arriver en premier lieu.

La joie de Colomb, de se voir enfin, après tant d'années de vaine attente, lancé dans sa grande entreprise, fut affaiblie par le peu de confiance qu'il pouvait avoir dans le courage et la persévérance de ses compagnons. Tant qu'il resta à portée de l'Eu-

et des *Lettres et Décades de l'Océan*, par Pierre Martyr ; écrivains qui tous, à l'exception d'Herrera, vivaient du temps de Colomb et le connaissaient. Telles sont les principales autorités qui ont été consultées, quoique l'auteur ait puisé quelquefois à d'autres sources des renseignemens non moins authentiques.

(1) Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. II, p. 283.

rope, il eut à craindre que, dans un moment de repentir et d'alarme, ils ne renonçassent unanimement à poursuivre le voyage, et ne voulussent revenir sur leurs pas. Des symptômes non équivoques ne tardèrent pas à justifier ses appréhensions.

Le troisième jour, *la Pinta* fit un signal de détresse : son gouvernail s'était démonté et était brisé. Colomb présuma que les propriétaires de la caravelle, Gomez Rascon et Christoval Quintero, n'étaient pas étrangers à cet accident, et qu'ils avaient voulu par là mettre le bâtiment hors d'état de servir, et obliger à le laisser en arrière. On se rappelle qu'ils étaient partis contre leur gré, et que leur caravelle avait été prise de force pour cette expédition, en vertu de l'ordonnance royale.

Cet incident jeta Colomb dans une grande perplexité. C'était un premier indice des obstacles qu'il avait à appréhender de la part de gens dont plusieurs avaient été enrôlés malgré eux, et qui tous étaient remplis d'inquiétudes et de funestes pressentimens. Le plus léger contre-temps pouvait, à cette époque critique de son voyage, répandre une terreur panique parmi les matelots, exciter une sédition, et renverser tous ses projets.

Le vent soufflait alors avec violence, de sorte qu'il ne pouvait porter aucun secours sans compromettre la sûreté de son propre vaisseau. Heureusement, Martin Alonzo Pinzon commandait la caravelle, et, comme c'était un marin aussi exercé qu'habile, il réussit à assujétir le gouvernail avec

des cordes, de manière à pouvoir manœuvrer le bâtiment. Mais ce ne pouvait être qu'une ressource momentanée; les cordes cédèrent le jour suivant, et les autres vaisseaux furent obligés de diminuer de voile jusqu'à ce qu'il fût possible de remédier au gouvernail.

Cette avarie de *la Pinta*, qui de plus faisait eau, décida l'amiral à toucher aux Canaries, et à chercher un bâtiment pour la remplacer. Il se regardait comme n'étant pas très-éloigné de ces îles, quoique les pilotes fussent d'un avis différent. L'événement prouva combien il était sûr de ses calculs: le 6 au matin, ils découvrirent les Canaries.

Ils restèrent plus de trois semaines au milieu de ces îles, cherchant en vain un autre vaisseau. Ils furent donc obligés de faire un nouveau gouvernail pour *la Pinta*, et de la radouber de leur mieux pour la mettre en état de continuer le voyage. Des voiles carrées furent aussi substituées aux voiles latines de *la Nina*, afin que sa marche fût plus rapide et plus assurée, et qu'elle pût suivre les autres bâtimens.

En naviguant au milieu de ces îles, ils passèrent en vue de Ténériffe, dont le pic élevé vomissait des torrens de flammes. L'aspect de cette éruption jeta l'épouvante parmi les matelots, tout prêts à prendre l'alarme au premier phénomène extraordinaire, et à l'interpréter comme un sinistre présage. Colomb se donna beaucoup de peine pour dissiper leur terreur, en leur expliquant les causes natu-

relles de ces feux volcaniques, et en citant, à l'appui de ses explications, le mont Etna, et d'autres volcans bien connus.

Tandis qu'ils prenaient du bois, de l'eau et des provisions à l'île de Gomera, il arriva de Ferro un bâtiment qui leur apprit qu'on avait vu trois caravelles portugaises courir des bordées à la hauteur de cette île, dans l'intention, disait-on, de s'emparer de Colomb. L'amiral soupçonna que c'était quelque stratagème de la part du roi de Portugal, qui voulait se venger de ce qu'il s'était mis au service de l'Espagne, et il leva l'ancre sans perdre de temps, pressé de s'éloigner de ces îles, et de sortir du cercle dans lequel la navigation s'était renfermée jusqu'alors, de peur que quelque nouvel obstacle ne vînt empêcher une expédition, commencée sous tant de sinistres présages.

CHAPITRE II.

Continuation du voyage.—Variation de l'aiguille aimantée (1492).

Dans la matinée du 6 septembre, Colomb mit à la voile de l'île de Gomera, et ce fut de ce moment qu'on pouvait dire qu'il entrait dans la région des découvertes, quittant ces îles frontières de l'ancien monde, et cinglant à l'ouest à la recherche d'un monde inconnu. Pendant trois jours cependant, un calme profond obligea les vaisseaux à rester, les voiles pendantes, à peu de distance de la terre. C'était un délai cruel pour Colomb, qui brûlait de se trouver lancé au loin sur l'Océan, hors de portée de voir ni continent ni voile; car, à travers l'atmosphère pure de ces latitudes, la terre et les vaisseaux s'aperçoivent à une immense distance. Le dimanche suivant, 9 septembre, à la pointe du jour, il reconnut Ferro, la dernière des îles Canaries, à environ neuf lieues du vaisseau. C'était l'île d'où les caravelles portugaises avaient été aperçues ; il se trouvait donc dans le voisinage même du danger. Heureusement une brise s'éleva avec le soleil; les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans le

cours de la journée, les hauteurs de Ferro s'effacèrent graduellement de l'horizon.

En perdant de vue cette dernière trace de terre, le courage des matelots les abandonna. Ils semblaient à la lettre avoir pris congé du monde. Derrière eux était tout ce que l'homme chérit : patrie, famille, amis, l'existence même; devant eux tout était chaos, mystère et danger. Dans l'égarement de leurs esprits, ils désespéraient de jamais revoir leurs demeures. Plus d'un vieux matelot versait des larmes, et d'autres se répandaient en lamentations. L'amiral essaya tous les moyens de les consoler et de faire passer dans leurs âmes ses brillantes espérances. Il leur décrivit les contrées superbes dans lesquelles il allait les conduire; les îles des mers indiennes remplies d'or et de pierres précieuses; les royaumes de Mangi et de Cathay, avec leurs cités d'une splendeur et d'une magnificence sans égales. Il leur promit des terres et des richesses, tout ce qui pouvait exciter leurs désirs ou enflammer leurs imaginations. Et ce n'étaient pas des promesses par lesquelles il cherchait à les abuser : Colomb était intimement convaincu qu'il les réaliserait toutes.

Il donna ensuite ses instructions aux commandans des autres vaisseaux, dans le cas où quelque accident viendrait à les séparer. Il leur recommanda de continuer à cingler droit à l'ouest; mais après avoir fait sept cents lieues, de rester en panne pendant la nuit attendu qu'à cette distance environ, il

avait la ferme confiance de trouver la terre. En même temps, comme au fond il croyait possible qu'il ne la découvrît pas encore, même à la distance qu'il leur indiquait, et qu'il prévoyait que les vagues terreurs qui se manifestaient déjà parmi les matelots augmenteraient à mesure qu'ils s'éloigneraient davantage de leur patrie, il eut recours à un stratagème qu'il continua pendant tout le voyage. Il tint deux livres de *loch* ou d'estime, l'un exact et sur lequel il inscrivait fidèlement le chemin que le bâtiment avait fait : celui-là restait secret et n'était mis sous les yeux de personne ; dans l'autre, que tous les hommes de l'équipage pouvaient consulter, il déduisait chaque jour un certain nombre de lieues de la distance réellement parcourue, de sorte qu'ils ignoraient de combien ils étaient effectivement avancés[1].

Le 11 septembre, étant environ à cent cinquante lieues à l'ouest de Ferro, ils trouvèrent un débris de mât, qui, par sa grandeur, semblait avoir appartenu à un navire de cent vingt tonneaux, et qui était évidemment depuis long-temps dans l'eau. Les matelots, toujours prêts à saisir tout ce qui

(1) Il n'est pas exact de dire, comme on l'a fait, que Colomb tenait deux journaux ; ce fut seulement sur le livre de *loch* ou d'estime qu'il trompa les équipages. Son journal était entièrement secret, et n'était rédigé que pour son usage personnel, pour être mis ensuite sous les yeux du roi et de la reine. Dans une lettre écrite de Grenade, en 1503, au pape Alexandre VII, il dit qu'il avait écrit la relation de ses voyages dans le genre des Commentaires de César, et qu'il se proposait de les soumettre à Sa Sainteté.

pouvait exciter leurs craintes ou leurs espérances, regardèrent tristement ce débris du naufrage de quelque infortuné voyageur, débris qui flottait à l'entrée de ces mers inconnues, comme pour les détourner d'aller plus loin.

Le 13 septembre, dans la soirée, à peu près à deux cents lieues de l'île de Ferro, Colomb remarqua, pour la première fois, la variation de l'aiguille aimantée, phénomène qui n'avait jamais été observé. Il s'aperçut, à l'entrée de la nuit, que l'aiguille, au lieu de se diriger vers l'étoile polaire, variait environ d'un demi-point, ou entre cinq ou six degrés au nord-ouest; le lendemain matin, la différence était encore plus sensible. Frappé de cette circonstance, il redoubla d'attention pendant trois jours, et reconnut que la variation augmentait à mesure qu'ils avançaient. D'abord il ne parla point de ce phénomène, sachant combien ses compagnons étaient prêts à prendre l'alarme; mais il fut bientôt remarqué des pilotes, et il les remplit de consternation. Il leur semblait que les lois mêmes de la nature s'altéraient, et qu'ils entraient dans un nouveau monde, soumis à des influences inconnues[1]. Ils tremblaient que la boussole ne perdît sa vertu mystérieuse, et, sans ce guide, que deviendraient-ils sur un océan sans bornes et où nulle route n'était tracée? Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, sut trouver sur-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 6.

le-champ des raisons pour calmer leurs terreurs. Il leur dit que l'aiguille ne se dirigeait point vers l'étoile polaire, mais vers quelque point fixe et invisible. La variation n'était donc causée par aucun défaut de la boussole, mais par le mouvement de l'étoile polaire même qui, comme les autres corps célestes avait ses changemens et ses révolutions, et décrivait chaque jour un cercle autour du pôle. La haute opinion que les pilotes avaient des connaissances de Colomb en astronomie donnèrent du poids à sa théorie, et leurs alarmes se calmèrent. Le système solaire de Copernic était encore inconnu; l'explication de Colomb était donc aussi plausible qu'ingénieuse, et elle montre la vivacité de son esprit, toujours prêt à parer à tout ce qui pouvait entraver ses travaux. Il est possible que dans le premier moment Colomb n'ait imaginé cette théorie que pour satisfaire ses compagnons; mais il paraît qu'ensuite il l'adopta lui-même. Maintenant le phénomène nous est devenu familier, mais nous continuons à en ignorer la cause. C'est un de ces mystères de la nature que révèlent les observations et l'expérience de tous les jours, qui paraissent simples parce que nous nous y habituons; mais qui, lorsque nous voulons les approfondir, nous font en quelque sorte toucher les limites que l'esprit humain ne peut franchir, et confondent l'orgueil de la science.

CHAPITRE III.

Continuation du voyage. — Diverses terreurs des matelots (1492).

Le 14 septembre, les navigateurs furent transportés de joie à la vue de ce qu'ils regardaient comme des indices de terre. Un héron et un oiseau des tropiques, appelé *le rabo de junco*[1], qui ne s'aventure pas loin en pleine mer, vinrent voltiger autour des vaisseaux. La nuit suivante, ils furent frappés de terreur en voyant un météore, ou, comme Colomb l'appelle dans son journal, une grande flamme, qui semblait tomber du ciel dans la mer, à quatre ou cinq lieues de distance. Ces météores, communs dans les climats chauds, et surtout sous les tropiques, apparaissent en effet sur le ciel azuré de ces latitudes, se détachant en quelque sorte du firmament, mais jamais lorsqu'il est couvert d'un nuage. Dans l'atmosphère transparente de l'une de ces belles nuits où les astres étincellent de tout leur éclat, ils laissent souvent derrière eux une traînée lumineuse, qui dure douze à quinze secondes, et qui peut être justement comparée à une flamme.

(1) Le hochequeue.

Jusqu'alors le vent avait été favorable, quoique parfois le temps fût couvert et qu'il tombât de petites pluies. Aussi les vaisseaux franchissaient-ils chaque jour une grande distance; mais Colomb, fidèle à son stratagème, avait soin de supprimer quelques lieues sur le livre de loch qui était abandonné à l'inspection de l'équipage.

Ils arrivèrent alors dans la région des vents alizés, qui, suivant le cours du soleil, soufflent invariablement de l'est à l'ouest entre les tropiques, et sous quelque degrés de latitude en dehors[1]. Ayant cette brise propice directement en poupe, ils furent portés doucement, mais avec rapidité, sur une mer tranquille, de sorte que pendant plusieurs jours ils ne changèrent pas une seule voile. Colomb parle sans cesse de la sérénité de la température qui dans cette partie de l'océan, est douce et fraîche sans être froide. Dans son langage ingénu et expressif, il compare les matinées pures et embaumées à celles du mois d'avril en Andalousie, et il ajoute qu'il ne manque que le chant du rossignol pour compléter l'illusion. « Et il disait vrai, remarque le vénérable Las Casas; car on ne saurait croire la suavité que l'on éprouve lorsqu'on est à moitié chemin de ces Indes; et plus les vaisseaux approchent de la terre, plus ils s'aperçoivent de la douce température de l'air, de la clarté du ciel, et de l'odeur embaumée qu'envoient les bo-

(1) *Voyez*, dans l'appendice, l'article VENTS.

cages et les forêts ; c'est bien plus assurément que le mois d'avril en Andalousie[1]. »

Ils commencèrent alors à voir flotter sur la surface de l'eau une grande quantité de plantes, qui devenaient plus fréquentes à mesure qu'ils avançaient. Les unes étaient de la nature de celles qui poussent dans les fentes des rochers ; d'autres, de celles qui croissent dans les rivières ; quelques unes étaient jaunes et desséchées ; d'autres si vertes qu'il semblait qu'on venait de les détacher de la terre. Sur l'une de ces espèces de prairies mobiles était un crabe vivant, que Colomb conserva avec soin. Ils virent aussi un oiseau blanc des tropiques, d'une espèce qui ne dort jamais sur l'eau. Des thons venaient folâtrer autour des vaisseaux, et l'équipage de *la Nina* en tua un. Colomb se rappela ce que disait Aristote de certains navires de Cadix qui, côtoyant le rivage, en dehors du détroit de Gibraltar, furent entraînés à l'ouest par un vent d'est impétueux, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un endroit de l'océan, où il était couvert de vastes champs d'herbes, ressemblant à des îles qui se seraient abîmées, et au milieu desquels ils virent un grand nombre de thons. Il supposa qu'il était arrivé à cette mer herbue, comme on l'avait appelée, d'où les anciens navigateurs s'étaient éloignés avec effroi, mais dont la vue ranimait toutes ses espérances, parce qu'il y voyait un indice de la proxi-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 36, manuscrite.

mité de la terre. Non pas qu'il eût aucune idée d'atteindre encore l'objet de ses recherches, l'extrémité orientale de l'Asie; car, d'après son estime, il n'avait fait que trois cent soixante lieues[1] depuis qu'il avait quitté les Canaries, et il plaçait beaucoup plus loin le continent des Indes.

Le 18 septembre, le même temps continua : un vent d'est doux et régulier gonfla toutes les voiles, tandis que, pour employer l'expression de Colomb, la mer était aussi calme que le Guadalquivir à Séville. Il avait cru remarquer que l'eau de la mer devenait plus fraîche à mesure qu'il avançait, et il l'attribua à ce que l'air était plus doux et plus pur[2].

Les matelots étaient tous dans la joie, et chaque vaisseau s'efforçait de devancer les autres, pour apercevoir le premier la terre. Alonzo Pinzon, hélant l'amiral du bord de *la Pinta*, lui dit que, d'après le vol d'un grand nombre d'oiseaux qu'il avait vus, et d'après certains indices à l'horizon septentrional, il pensait que la terre était dans cette direction. Il fit donc force de voile, et comme son vaisseau était excellent voilier, il prit les devans et conserva l'avantage.

Il y avait effectivement un brouillard du côté du nord, tel qu'on en voit souvent suspendu sur la terre; et au coucher du soleil il prenait des formes si fantastiques que beaucoup de matelots croyaient

(1) De vingt au degré de latitude, unité de distance employée dans cet ouvrage.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 36.

voir des îles; aussi tout l'équipage voulait-il qu'on se dirigeât de ce côté; mais Colomb était persuadé que c'était une illusion des sens. Quiconque a fait un voyage sur mer a dû être témoin de ces prestiges produits par des nuages qui sont en repos sur l'horizon, surtout au moment du coucher ou du lever du soleil, et que l'œil, avec le secours de l'imagination, transforme aisément en continent. C'est ce qui arrive surtout entre les tropiques, où les nuages prennent le soir les apparences les plus bizarres.

Le jour suivant, il tomba une petite pluie fine, sans qu'il fît de vent, ce que Colomb regarda comme un indice favorable. Deux pélicans vinrent aussi se poser sur les mâts du vaisseau, oiseaux qu'il avait rarement vu voler à plus de vingt lieues de terre. Alors, il sonda avec une ligne de deux cents brasses, mais il ne trouva pas de fond. Il supposa qu'il passait peut-être entre des îles qui se trouvaient au nord et au sud; mais il ne voulut pas manquer la brise favorable pour aller à leur recherche. En outre, il avait avancé avec assurance qu'on trouverait la terre en portant droit à l'ouest; toute son entreprise reposait sur cette présomption. Ce serait donc risquer de perdre tout crédit et toute autorité aux yeux de ses compagnons, que de paraître incertain, irrésolu, et de parcourir en tâtonnant tous les points de la boussole. Sa résolution resta donc invariable : c'était de suivre hardiment une seule direction, celle de l'ouest, jusqu'à ce

qu'il atteignît la côte des Indes, et ensuite, s'il le jugeait convenable, de chercher ces îles à son retour[1].

Malgré la précaution qu'il avait prise de cacher aux matelots une partie de la distance qu'ils avaient parcourue, ils commençaient à concevoir de vives inquiétudes de la longueur du voyage. Ils avaient pénétré beaucoup plus avant dans l'ouest que jamais navigateur ne l'avait fait avant eux, et, quoique déjà hors de la portée de tout secours, ils n'en continuaient pas moins tous les jours à laisser derrière eux une vaste étendue d'océan, s'enfonçant de plus en plus dans cet abîme en apparence sans fin. Il est vrai que plusieurs indices avaient paru leur annoncer le voisinage de la terre, et qu'il s'en présentait encore de nouveaux; mais tous les berçaient de vaines espérances; après avoir été accueillis avec des transports de joie, ces symptômes trompeurs s'évanouissaient l'un après l'autre, et ils voyaient toujours devant eux cette même immensité de mer et de firmament. Il n'y avait pas jusqu'au vent favorable, dont les brises douces et continues semblaient envoyées par la Providence pour les pousser mollement jusqu'au Nouveau-Monde, que leurs craintes ingénieuses ne transformassent en un nouveau sujet d'alarme; car ils commencèrent à croire que, sur ces mers, le vent soufflait toujours de l'est, et que, s'il en était ainsi, il ne leur permettrait jamais de retourner en Espagne.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 30. (*Extraits du Journal de Colomb*, Navarrette, t. VII, p. 1.)

Colomb employa tous les moyens imaginables pour calmer ces craintes naissantes, tantôt ayant recours aux argumens et aux démonstrations, tantôt réveillant de nouvelles espérances, et faisant remarquer de nouveaux indices de la proximité de la terre. Le 20 septembre le vent passa au sud-ouest, et, quoique contraire, il rendit un peu de courage aux matelots, en leur prouvant qu'il ne restait pas invariablement à l'est[1]. Plusieurs oiseaux visitèrent aussi les navires et il y en avait trois d'une petite espèce, connue pour habiter les bocages et les vergers. Ils venaient le matin en chantant et reprenaient leur volée le soir. Leurs chants étaient pleins de douceur pour les matelots découragés, et résonnaient à leurs oreilles comme la voix de la terre. Les plus grands oiseaux avaient de fortes ailes et pouvaient s'aventurer loin en mer, mais de si petits moineaux étaient trop faibles pour voler long-temps, et leur chant montrait qu'ils n'étaient point fatigués de leur course.

Le jour suivant, il y eut un calme profond, qui n'était interrompu que par de légères brises du sud-ouest; la mer, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, était couverte d'herbes, phénomène souvent observé dans cette partie de l'océan, qui a quelquefois l'apparence d'une vaste prairie inondée; ce

(1) Mucho me fue necesario este viento contrario, porque mi gente andaban muy estimulados que pensaban que no venteban estos mares vientos para volver a Espana. (*Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1, p. 12.)

qu'on attribue à l'immense quantité de plantes marines qui naissent au fond de la mer, et qui, en étant détachées ensuite par le mouvement des vagues et la force des courans, s'élèvent sur la surface[1]. La vue de ces champs d'herbes causa d'abord beaucoup de joie; mais ils finirent par devenir, en beaucoup d'endroits, si épais et si serrés, qu'ils gênaient jusqu'à un certain point la marche des vaisseaux.

Les matelots, toujours prompts à concevoir les alarmes les plus ridicules, se souvinrent alors d'avoir entendu parler d'un océan de glaces, au milieu desquelles des vaisseaux s'étaient trouvés quelquefois arrêtés sans pouvoir en sortir. Ils s'efforcèrent donc d'éviter autant que possible ces masses flottantes, de peur que quelque désastre semblable ne leur arrivât[2]. D'autres regardaient ces herbes comme une preuve que la mer devenait moins profonde, et ils commençaient à parler de récifs cachés et de bancs de sables perfides, et du danger d'échouer en pleine mer, loin de tous secours, et sans rivages où les équipages pussent se réfugier. Ils avaient évidemment quelque notion confuse de l'ancienne histoire de l'Atalantide, et ils craignaient d'être arrivés dans ces parages où l'on disait que la navigation était arrêtée par des terres submergées, et par les ruines d'un pays englouti dans l'océan.

(1) *Voyages de Humboldt*, liv. 1, chap. 1.
(2) *Hist. del Almirante*, cap. 8.

Pour dissiper ces craintes, l'amiral avait souvent recours à la sonde; mais quoiqu'il se servît d'une ligne extrêmement longue, il ne trouvait pas de fond. Les matelots, loin de se tranquilliser, avaient l'imagination de plus en plus malade; ils se livraient aux idées les plus superstitieuses, aux plus vagues terreurs; tout devenait pour eux un sujet d'alarmes, et ils harcelaient leur commandant de murmures continuels.

Pendant trois jours une légère brise d'été continua à souffler du sud et de l'ouest, et la mer était aussi unie qu'un miroir. Une baleine montra son immense colosse à une certaine distance, ce que Colomb fit remarquer aussitôt comme un indice favorable, affirmant que ces poissons se tenaient généralement dans le voisinage des terres. Mais le calme commença à inquiéter ses compagnons. Ils observaient que les vents contraires qu'ils éprouvaient étaient variables et passagers, et si faibles qu'ils ne ridaient même pas la surface de la mer, qui était aussi immobile que celle d'un lac. Rien, disaient-ils, dans ces étranges régions, ne ressemblait au monde auquel ils étaient accoutumés. Les seuls vents qui régnassent avec quelque force et quelque constance étaient ceux de l'est, et ils n'avaient pas le pouvoir de faire sortir l'océan de son profond engourdissement. Ils couraient donc risque, ou de périr au milieu d'eaux stagnantes et sans rivages, ou d'être empêchés par les vents contraires de retourner jamais dans leur pays natal.

Colomb continua, avec une patience admirable, à raisonner avec eux, leur expliquant que le calme devait être infailliblement produit par la proximité de la terre, dans la direction d'où le vent soufflait, lequel, par conséquent, n'avait pas assez d'espace pour agir sur la surface, et soulever de grandes vagues. Mais rien ne rend les hommes plus sourds à la raison que l'influence de la terreur, qui varie et qui multiplie les formes sous lesquelles elle nous montre un danger idéal mille fois plus vite que la sagesse la plus active ne peut dissiper ces fantômes. Plus Colomb se donnait de peine pour les convaincre, plus les murmures de ses gens augmentaient; et ils commençaient à devenir inquiétans, lorsque le dimanche, 25 septembre, la mer s'enfla tout à coup, sans qu'il fît de vent. C'est un phénomène qui n'est pas rare sur le vaste océan, et qui est produit ou par les ondulations expirantes de quelque vent qui a cessé de souffler, ou par le mouvement imprimé à la mer par quelque brise éloignée. Il n'en fut pas moins observé avec étonnement par les matelots, et il dissipa les terreurs imaginaires que le calme avait occasionées.

Colomb, qui se regardait comme placé sous la garde immédiate de la Providence dans son entreprise solennelle, dit dans son journal que ce gonflement de la mer sembla envoyé par le ciel pour apaiser les clameurs naissantes des matelots, et il le compare à celui qui sauva si miraculeusement

Moïse, lorsqu'il emmenait les enfans d'Israël de la captivité d'Egypte [1].

(1) Como la mar estuviese mansa y llana, murmuraba la gente diciendo que, pues por allì no habiò mar grande, que nunca ventaria para volver á Espana; pero despues alzòse mucho la mar y sin viento, que los asombraba; por lo cual dice aqui el almirante: *Asi que muy necesaria me fue la mar alta, que no parecio, salvo el tiempo de los Judios cuando salieron de Egipto contra Moises que los sacaba de cautiverio.* (Journal de Colomb, Navarrete, t. 1.)

CHAPITRE IV.

Continuation du voyage. — Découverte de la terre (1492).

La position de Colomb devenait de jour en jour plus critique. A mesure qu'il approchait des régions où il s'attendait à trouver la terre, l'impatience de ses compagnons augmentait. Ils tournaient en dérision et traitaient d'illusoires les signes favorables qui avaient accru sa confiance, et il était à craindre qu'ils ne se révoltassent et qu'ils ne le contraignissent à revenir sur ses pas lorsqu'il était au moment d'atteindre le terme de tous ses travaux. Ils se voyaient avec effroi toujours poussés en avant sur l'immensité de ce qui ne leur paraissait qu'un désert d'eau entourant le monde habitable. Que deviendraient-ils si les provisions leur manquaient? Leurs vaisseaux étaient trop faibles et trop endommagés, même pour recommencer le grand voyage qu'ils avaient déjà fait; que serait-ce s'ils avançaient encore, ajoutant sans cesse à l'intervalle effrayant qui les séparait de la terre? Comment pourraient-ils jamais opérer leur retour, n'ayant point de port pour prendre des vivres et radouber leurs vaisseaux?

C'était ainsi qu'ils fomentaient l'un l'autre leur mécontentement, se rassemblant dans les coins retirés du navire, d'abord par petites bandes de deux ou trois, qui augmentèrent par degrés et devinrent formidables, et s'excitant mutuellement à la résistance et à l'insubordination envers l'amiral. Ils s'écriaient que c'était un aventurier ambitieux qui, dans un accès de folie, avait résolu de faire quelque extravagance pour se rendre célèbre. Que lui faisaient leurs souffrances et leurs dangers, puisqu'il était évidemment content de sacrifier sa vie à un espoir chimérique d'illustration? Persévérer dans une aussi folle entreprise ce serait vouloir devenir eux-mêmes les instrumens de leur perte. Qui les obligeait d'aller plus loin? N'avaient-ils pas pleinement satisfait à leur devoir? Ils avaient déjà navigué bien au-delà des limites que l'homme eût jamais osé franchir; ils avaient pénétré dans des mers lointaines que jamais voile n'avait traversées. Combien de temps leur faudrait-il encore aller à la recherche d'une terre imaginaire? Fallait-il avancer jusqu'à ce qu'ils périssent, ou que tout retour devînt impossible? D'un autre côté, qui les blâmerait de consulter leur sûreté, et de virer de bord pour retourner dans leur patrie, avant qu'il fût encore trop tard? Ne vanterait-on pas plutôt leur courage de s'être embarqués dans une semblable entreprise, et d'y avoir persévéré aussi long-temps? Quant aux plaintes que l'amiral pourrait faire s'ils revenaient contre sa vo-

lonté, elles seraient sans aucun poids; car il était étranger, sans amis, sans influence. Ses projets avaient été condamnés par les savans comme vains et chimériques, et tout le monde s'en était moqué. Il n'avait donc point de parti pour lui; tandis qu'il y avait un graud nombre de personnes qui, dans l'intérêt de leur amour-propre, seraient charmées de le voir échouer dans son entreprise[1].

Tels étaient en partie les raisonnemens par lesquels ces hommes se préparaient à s'opposer ouvertement à la continuation du voyage; et si nous faisons attention à la fougue impétueuse du caractère espagnol, qui ne peut souffrir la moindre contrainte, et à la composition particulière de ces équipages, formés en grande partie de matelots enrôlés de force, nous concevrons aisément combien une révolte ouverte était à craindre. Il y en avait qui ne se faisaient point scrupule de laisser percer dans leurs propos les insinuations les plus atroces. Ils proposaient, comme un moyen d'empêcher l'amiral de jamais porter plainte contre eux, de le jeter à la mer, s'il refusait de virer de bord, et de dire, à leur arrivée en Espagne, qu'il était tombé dans l'eau en contemplant les astres et les signes célestes avec ses instrumens d'astronomie, — relation que personne n'aurait ni le désir ni les moyens de réfuter[2].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 19. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, l. 1, c. 12.

(2) *Hist. del Almirante*, cap. 19.

Colomb n'ignorait pas ces intentions coupables, mais il conservait un maintien calme et assuré désarmant les uns par quelques paroles de bonté, excitant l'amour-propre ou l'avarice des autres, et menaçant ouvertement les plus rebelles d'un châtiment exemplaire, s'ils tentaient d'entraver en rien l'expédition.

Le 25 septembre le vent redevint favorable, et ils purent reprendre leur course directement vers l'ouest. La brise était légère et la mer calme; les vaisseaux naviguaient l'un près de l'autre, et Colomb eut de longs entretiens avec Martin Alonzo Pinzon, au sujet de la carte que l'amiral avait envoyée trois jours auparavant à bord de *la Pinta*. Pinzon croyait que, d'après les indications de la carte, ils ne devaient pas être loin de Cipango et des autres îles que Colomb y avait dessinées. Colomb partageait assez cette opinion, mais il se pouvait, suivant lui, que les vaisseaux eussent été détournés de leur route par la force des courans, ou qu'ils n'eussent pas fait autant de chemin que les pilotes le calculaient. Il désira consulter la carte à son tour, et Pinzon l'attachant au bout d'une corde la lui lança sur son bord. Tandis que Colomb étudiait la carte avec son pilote et quelques-uns de ses marins les plus expérimentés, et qu'ils cherchaient à reconnaître leur position actuelle, ils furent tirés tout à coup de leurs réflexions par un cri qui partait de *la Pinta*, et, levant les yeux, ils virent Martin Alonzo Pinzon, monté sur la

poupe de son vaisseau, qui criait de toutes ses forces : « Terre ! terre ! Signor, je réclame ma récompense ! » Et il montrait en même temps le sud-ouest, où il y avait effectivement une apparence de terre à environ vingt-cinq lieues de distance. Aussitôt Colomb se jeta à genoux et rendit grâce à Dieu, et Martin Alonzo entonna le *Gloria in excelsis*, qui fut répété à haute voix par son équipage et par celui de l'amiral[1].

Les matelots s'élancèrent alors au haut des mâts et des cordages, et dirigèrent leurs regards vers le sud-ouest : tous confirmèrent la grande nouvelle. La conviction devint si forte, l'enthousiame des équipages si entraînant, que Colomb jugea nécessaire de s'écarter de sa route ordinaire, et il porta pendant toute la nuit au sud-ouest. Mais l'aurore fit évanouir comme un rêve toutes leurs espérances. La prétendue terre n'était qu'un nuage du soir, et elle avait disparu dans la nuit. Consternés, abattus, ils reprirent tristement leur première direction, que Colomb n'aurait jamais quittée sans leurs bruyantes importunités.

Pendant plusieurs jours, il continuèrent à s'avancer, ayant la même brise favorable, la même mer tranquille, le même temps doux et serein. L'eau était si calme que les matelots s'amusaient à nager autour du vaisseau. Les dauphins commençaient à se montrer en abondance, et des poissons volans,

(1) *Journal de Colomb*, *premier voyage*, Navarrete, t. 1.

s'élançant dans les airs, retombaient sur le tillac. Les indices de terre qui les frappaient continuellement faisaient diversion à l'inquiétude des équipages, et les entraînaient en avant, presque sans qu'ils s'en aperçussent.

Le 1er octobre, selon l'estime du pilote du vaisseau de Colomb, ils avaient fait cinq cent quatre-vingts lieues vers l'ouest, depuis qu'ils avaient quitté les Canaries. L'estime que Colomb montrait à l'équipage était de cinq cent quatre-vingt-quatre, mais celle qu'il tenait secrète était de sept cent sept[1]. Le jour suivant, les herbes flottaient de l'est à l'ouest, et le troisième jour aucun oiseau ne se montra.

Les matelots commencèrent à craindre qu'ils n'eussent passé entre des îles, de l'une à l'autre desquelles les oiseaux voltigeaient. Colomb avait aussi quelques doutes du même genre, mais il refusa de changer rien à sa route, et se porta opiniâtrément vers l'ouest. Ses compagnons se remirent à proférer des murmures et des menaces; mais le jour suivant ils virent tant de troupes d'oiseaux, et les signes de terre devinrent si nombreux, que d'un profond découragement ils passèrent à la plus vive espérance.

Une pension de trente couronnes[2] avait été promise par le gouvernement espagnol à celui qui découvrirait le premier la terre. Avides d'obtenir cette récompense, les matelots, à la plus légère apparence, poussaient à l'envi le cri de « Terre ! » Pour

(1) Navarette, t. 1, p. 16.
(2) Équivalant à 117 dollars d'aujourd'hui.

mettre un terme à ces annonces trompeuses, qui causaient des désappointemens continuels, Colomb déclara que si quelqu'un donnait ce signal, et que la terre ne fût pas découverte dans les trois jours qui suivraient, il perdrait pour toujours tout droit à la récompense.

Dans la soirée du 6 octobre, Martin Alonzo Pinzon commença à n'avoir plus de confiance dans la route qu'ils suivaient, et proposa de porter plus au sud. Colomb ne céda point, et continua à naviguer vers l'ouest [1]. Cependant, frappé de cette différence d'opinion d'un homme qui occupait un poste aussi important sur son escadre, et craignant que, soit par hasard, soit à dessein, les vaisseaux ne vinssent à se séparer il ordonna, dans le cas où l'une des caravelles viendrait à le perdre de vue, de porter à l'ouest, et de chercher le plutôt possible à le rejoindre; recommandant aussi aux deux capitaines de se tenir près de lui au coucher et au lever du soleil; parce que c'étaient les momens où l'état de l'atmosphère permettait le mieux de découvrir la terre dans l'éloignement.

Dans la matinée du 7 octobre, au lever du soleil, plusieurs matelots de l'équipage de l'amiral crurent apercevoir la terre à l'ouest, mais si indistinctement qu'aucun n'osa l'annoncer, de peur de se tromper, et de perdre aussi tout espoir de la récompense. Cependant *la Nina*, qui était excellent

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1, p. 17.

voilier, prit les devans pour s'assurer du fait. Peu de temps après, un pavillon fut hissé au haut de son mât, et un coup de canon tiré, signaux convenus pour annoncer la terre. Ce furent de nouveaux transports sur la petite escadre, et tous les yeux se tournèrent vers l'ouest. Mais à mesure qu'ils avancèrent ils reconnurent que leurs espérances n'avaient pas plus de consistance que les vapeurs qui les avaient produites, et, avant le soir, la terre promise s'était fondue dans les airs[1].

Ils tombèrent alors dans un état d'accablement proportionné à leur enthousiasme récent, lorsque de nouvelles circonstances vinrent les ranimer. Colomb, ayant remarqué de grandes troupes de moineaux des champs prendre leur vol vers le sud-ouest, en conclut qu'ils devaient être sûrs de trouver, sur quelque continent voisin, un lieu de repos et de la nourriture. Il savait l'importance que les navigateurs portugais attachaient au vol des oiseaux, et que c'était en les suivant qu'ils avaient découvert la plupart de leurs îles. Il avait fait alors sept cent cinquante lieues, distance à laquelle il avait calculé qu'il trouverait l'île de Cipango. Comme il n'en voyait aucune apparence, il se pouvait qu'il l'eût manqué par quelque méprise sur la latitude. Il se détermina donc, dans la soirée du 7 octobre, à dévier vers l'ouest-sud-ouest, direction dans laquelle les oiseaux volaient ordinai-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 20. — *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.

rement, et à la suivre au moins pendant deux jours. Après tout, ce n'était pas se détourner beaucoup de sa route principale, et c'était aller au-devant des désirs de Pinzon, et faire une chose agréable à tout son équipage.

Pendant trois jours ils se dirigèrent de ce côté, et plus ils avançaient, plus les signes de terre devenaient fréquens et manifestes. Des troupes de moineaux de diverses couleurs vinrent voltiger autour du vaisseau, puis reprirent leur course vers le sud-ouest, et d'autres se firent également entendre pendant la nuit. Les thons se jouaient sur la surface unie de la mer, et un héron, un pélican et un canard parurent à quelque distance, se dirigeant tous dans le même sens. Les herbes qui flottaient près des vaisseaux, étaient fraîches et vertes, comme si elles venaient de se détacher de la terre, et « l'air, dit Colomb, était aussi doux, aussi embaumé, qu'une matinée d'avril à Séville. »

Mais tous ces présages étaient regardés par les matelots comme autant d'illusions trompeuses qui les poussaient à leur perte; et lorsque, le soir du troisième jour, ils virent le soleil descendre sur un horizon sans rivage, ils se répandirent en cris tumultueux. Ils se récrièrent contre cette obstination à tenter la Providence en continuant à s'enfoncer dans un océan sans bornes. Ils insistèrent pour reprendre le chemin de leur patrie, et abandonner un voyage qui n'offrait aucun espoir. Colomb s'efforça de les calmer par des paroles d'en-

couragement et des promesses de grandes récompenses; mais voyant que leurs clameurs n'en étaient que plus violentes, il prit un ton décidé. Il leur dit que les murmures étaient inutiles : l'expédition avait été envoyée par le roi et la reine à la découverte des Indes, et, quoi qu'il dût arriver, il était déterminé à persister dans son entreprise, jusqu'à ce que, avec la grâce de Dieu, il fût parvenu à l'accomplir[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 20. Las Casas, l. 1. *Journal de Colomb*, Navarette, t. 1, p. 19.

Plusieurs historiens ont avancé que Colomb, un jour ou deux avant de découvrir le Nouveau-Monde, capitula avec son équipage séditieux, promettant s'il n'avait pas vu la terre avant trois jours, d'abandonner le voyage. Rien n'autorise cette assertion, ni dans l'histoire de son fils Fernando, ni dans celle de l'évêque Las Casas, qui, l'un et l'autre, avaient sous les yeux les papiers de l'amiral. Il n'est nullement question de cette circonstance dans les *Extraits du Journal* faits par Las Casas, et qui ont été récemment publiés; et elle n'est rapportée ni par Pierre Martyr, ni par le Curé de Los Palacios, tous deux contemporains et amis de Colomb, qui n'auraient pas manqué de faire mention d'un fait aussi remarquable, s'il eût été vrai. L'allégation repose uniquement sur l'autorité d'Oviedo, qui ne peut inspirer la même confiance que les auteurs cités plus haut, et qui fut singulièrement induit en erreur sur plusieurs des particularités de ce voyage par un pilote nommé Hernan Perez Matheos, qui était ennemi de Colomb. Dans les pièces manuscrites du mémorable procès entre don Diego, fils de l'amiral, et la couronne, se trouve la déposition d'un nommé Pedro de Bilbao, qui atteste qu'il a entendu dire plusieurs fois que quelques-uns des pilotes et des matelots voulaient revenir, mais que l'amiral leur promit des présens, et les pria d'attendre deux ou trois jours, leur disant qu'avant ce temps il découvrirait la terre. — « Pedro de Bilbao oyò muchas veces que algunos pilotos y marineros querian volverse sino fuera por el almirante, que les prometiò dones, les rogò esperasen dos ò tres dias, y que antes del termino descubriera tierra. »

Colomb se trouvait alors en opposition ouverte avec ses matelots, et sa situation devenait très-critique; mais heureusement les indices de la proximité de la terre, le lendemain matin, furent de nature à ne plus admettre aucun doute. Indépendamment d'une quantité d'herbes fraîches, telles qu'il en croît dans les rivières, ils virent un poisson vert d'une espèce qui se tient près des rochers; puis une branche d'épine en fleurs, récemment détachée de l'arbre, vint flotter auprès d'eux; puis ils tirèrent successivement de l'eau un roseau, une petite planche, et, ce qui était plus décisif que tout le reste, un bâton artistement taillé. Tout symptôme de tristesse et de révolte s'évanouit alors pour faire place à la plus vive attente; et, pendant toute la journée, chacun des matelots se tint constamment aux aguets, dans l'espoir d'être le premier à découvrir la terre, depuis si long-temps l'objet de leurs recherches.

Ces paroles, si elles sont exactement rapportées, ne renferment nullement la promesse de renoncer à l'entreprise.

D'un autre côté, plusieurs des témoins assignés dans ce même procès, avancèrent que Colomb, après avoir fait quelques centaines de lieues sans rencontrer la terre, perdit courage et voulut revenir sur ses pas, et que ce furent les Pinzons qui, le piquant d'honneur, le déterminèrent à persévérer. Cette assertion porte tous les caractères de la fausseté. Elle est en contradiction totale avec cette constance opiniâtre, cette résolution inébranlable que Colomb montra non-seulement dans ce voyage, mais dans tout le cours de sa longue et périlleuse carrière. Cette déposition fut faite par quelques-uns des mutins, empressés à exagérer le mérite des Pinzons pour déprécier celui de l'amiral. Heureusement les *Extraits du Journal de Colomb*, écrit jour par jour avec une naïve simplicité, et empreint d'un caractère de vérité

Dans la soirée, lorsque, selon la coutume invariable établie à bord du vaisseau de l'amiral, les marins eurent chanté le *Salve Regina*, ou hymne du soir à la Vierge, Colomb fit une allocution touchante à son équipage. Il leur fit remarquer la bonté de Dieu, qui les avait conduits par des brises si douces et si favorables à travers un océan tranquille, ranimant à chaque instant leur courage par de nouveaux indices qui augmentaient en proportion de la crainte dont ils étaient agités, et les conduisant ainsi, comme par la main, à une autre terre promise. Il leur rappela ensuite l'ordre qu'il avait donné en quittant les Canaries, de ne point faire de la voile après minuit, lorsqu'ils auraient fait sept cents lieues à l'ouest. Les apparences actuelles nécessitaient cette précaution. Il était probable qu'ils seraient en vue de la terre dans la nuit même. Il recommanda donc d'être sans cesse aux aguets

qu'il est impossible de méconnaître, démentent ces fables, et prouvent que, le jour même qui précéda sa découverte, il exprima de la manière la plus positive sa détermination de persister dans son entreprise, en dépit de tous les obstacles et de tous les dangers.

Il est digne de remarque que, dans la soirée du 7 octobre, avant que Colomb changeant de route, déviât vers l'ouest-sud-ouest, il faisait voile, d'après des calculs modernes, le long du vingt-sixième degré de latitude nord, presque en droite ligne vers l'ouest; ce qui l'eût conduit au milieu des îles Lucayes, ou de Bahama, ou plutôt, avec l'influence du courant du golfe, à la côte orientale de la Floride. Ainsi, tout le cours des découvertes espagnoles auraient pu se porter le long des côtes de l'Amérique septentrionale, bornées par l'océan Atlantique, et il eût été possible qu'une population espagnole eût occupé le territoire actuel des États-Unis.

du haut du gaillard d'avant, promettant à quiconque ferait la découverte, un pourpoint de velours, indépendamment de la pension assurée par leurs majestés [1].

Pendant toute la journée la brise avait été continue, la mer plus grosse qu'à l'ordinaire, et ils avaient franchi une grande distance. Au coucher du soleil, ils avaient de nouveau porté à l'ouest, et les vaisseaux fendaient les vagues avec une grande rapité, *la Pinta* étant en avant selon son usage. Le plus grand enthousiasme régnait à bord, et pas un œil ne se ferma de la nuit. Lorsque les ténèbres furent épaisses, Colomb s'établit sur la dunette de son vaisseau. Quelque air de confiance et d'enthousiasme qu'il eût montré pendant le jour, c'était pour lui un moment de la plus pénible anxiété; et à présent que les ombres de la nuit le dérobaient aux regards, il plongeait un œil inquiet dans le sombre horizon, cherchant à découvrir le plus vague indice de la terre.

Tout à coup, sur les dix heures, il crut voir une lumière briller dans l'éloignement. Craignant que ses désirs ne l'abusassent, il appela Pedro Guttierez, gentilhomme de la chambre du roi, et lui demanda s'il voyait une lumière de ce côté. La réponse fut affirmative. Colomb, doutant encore si ce n'était pas quelque illusion des sens, appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, et lui fit la même demande. Pendant le

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 21.

temps que celui-ci mit à se rendre auprès de l'amiral, la lumière avait disparu. Ils la revirent encore une ou deux fois, passant rapidement sur l'horizon, comme si elle était placée dans une barque de pêcheur qui s'élevait et qui s'enfonçait avec les vagues, ou qu'elle fût portée par quelque personne sur le rivage, jetant plus ou moins de clarté selon qu'elle pressait ou qu'elle ralentissait sa marche. Cette lueur était si fugitive, si passagère, que les compagnons de Colomb y attachèrent peu d'importance ; mais il la regarda, lui, comme un signe non équivoque de la proximité de la terre, et même d'une terre habitée.

Ils continuèrent à avancer jusqu'à deux heures du matin, et alors un coup de canon, tiré de *la Pinta*, donna le joyeux signal. Ce fut un marin, nommé Rodrigo de Triana, qui découvrit le premier la terre; mais la récompense fut adjugée par la suite à l'amiral, pour avoir aperçu la lumière auparavant. On voyait alors distinctement la terre à environ deux lieues de distance. Aussitôt les voiles furent ferlées, et les vaisseaux restèrent en panne, attendant impatiemment l'aurore.

Les pensées et les sensations de Colomb, dans ce court espace de temps, doivent avoir été aussi profondes que tumultueuses. Enfin, en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, il avait accompli son dessein. Le grand mystère de l'Océan était révélé; sa théorie, objet de tant de sarcasmes de la part des savans, était victorieusement éta-

blie; il s'était assuré une gloire qui devait durer autant que le monde lui-même.

Il est difficile, même à l'imagination, de concevoir les sentimens d'un pareil homme au moment d'une découverte aussi sublime. Quelle foule de conjectures éblouissantes durent se presser dans son esprit par rapport à la terre qui était devant lui, enveloppée dans les ténèbres! Les plantes qui s'étaient détachées de ses côtes prouvaient évidemment sa fertilité. Il croyait aussi reconnaître dans l'air embaumé le parfum de bosquets odoriférans. La lumière mobile qu'il avait aperçue indiquait qu'il s'y trouvait des habitans. Mais quels étaient-ils? Ressemblaient-ils à ceux des autres parties du globe, ou bien était-ce quelque race étrange et monstrueuse, telle que celle dont l'imagination se plaisait alors à peupler toutes les régions lointaines et inconnues? Etait-il arrivé à quelque île sauvage enfoncée dans la mer des Indes, ou bien était-ce le fameux Cipango lui-même, l'objet de ses plus ardens désirs? Ces idées et mille autres semblables durent l'assaillir en même temps, tandis que, entouré de ses compagnons, il attendait, dans la plus pénible anxiété, que la nuit repliât ses voiles, ne sachant si l'aurore se lèverait sur un désert sauvage ou bien sur des bocages odorans, sur des temples dorés, sur des cités étincelantes, et sur toute la splendeur de la civilisation orientale.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Premier débarquement de Colomb dans le Nouveau-Monde (1492).

Ce fut un vendredi matin, le 12 octobre 1492, que Colomb contempla pour la première fois le Nouveau-Monde. Lorsque le jour se leva, il vit devant ses yeux une île plate, d'un aspect enchanteur, ayant plusieurs lieues d'étendue, et couverte d'arbres qui lui donnaient l'apparence d'un verger perpétuel. Quoiqu'elle n'offrît de toutes parts que les beautés sauvages d'une nature inculte, l'île était évidemment peuplée, et l'on vit bientôt les habitans sortir des bois, et accourir de tous côtés sur le rivage, où ils s'arrêtèrent, les yeux fixés sur les vaisseaux. Ils étaient tous entièrement nus, et, à en juger par leurs gestes et leurs attitudes, ils semblaient plongés dans l'étonnement. Colomb donna le signal de jeter l'ancre, de mettre en mer les chaloupes et de les armer. Il entra dans la sienne, revêtu d'un riche costume écarlate, et portant l'étendard royal. Martin Alonzo Pinzon et

Vincent Yanez son frère montèrent en même temps dans leurs barques, portant chacun une bannière où était représentée une croix verte, ayant de chaque côté les lettres initiales des noms du roi et de la reine de Castille, F et I, surmontées d'une couronne.

En approchant de la côte, ils furent frappés d'admiration à la vue des vastes forêts qui, dans ces contrées, ont un luxe de végétation extraordinaire. Ils virent des fruits superbes, mais d'une espèce inconnue, suspendus aux arbres qui couvraient le rivage. La douceur et la pureté de l'atmosphère, le cristal transparent des eaux qui baignent ces îles, ajoutent encore à leur beauté, et produisent un effet auquel l'âme naturellement exaltée de Colomb dut être particulièrement sensible. A peine eut-il mis le pied sur le rivage, qu'il se jeta à genoux, baisa la terre, et rendit grâce à Dieu en versant des larmes de joie. Son exemple fut suivi par ses compagnons, dont le cœur, rempli des mêmes sentimens de reconnaissance, éprouvait également le besoin de s'épancher. Se relevant bientôt après, Colomb tira son épée, déploya l'étendard royal, et rassemblant autour de lui les deux capitaines, ainsi que Rodrigo de Escobido, notaire de l'armement, Rodrigo Sanchez, et les autres qui étaient débarqués, il prit solennellement possession de l'île au nom du roi et de la reine de Castille, et lui donna le nom de San-Salvador. Après avoir rempli les formalités d'usage, il requit tous

ceux qui étaient présens de lui prêter serment d'obéissance en qualité d'amiral et de vice-roi représentant leurs Majestés [1].

Les matelots s'abandonnèrent alors à l'excès de leur joie, qui se manifesta par les plus extravagans transports. Il y avait peu de jours, ils s'étaient considérés comme des victimes qui couraient à leur perte; à présent ils se regardaient comme les favoris de la fortune, et ils étaient dans une sorte d'ivresse. Ils se pressaient tous autour de l'amiral. C'était à qui l'embrasserait, à qui lui baiserait les mains. Ceux qui avaient été les plus mutins et les plus turbulens pendant le voyage, étaient alors les plus dévoués, et les plus ardens à manifester leur enthousiasme. Plusieurs imploraient ses bontés et se recommandaient à lui, comme à un homme qui avait déjà des richesses et des honneurs à distribuer. Des misérables, qui l'avaient outragé par leur insolence, rampaient en quelque sorte à ses pieds, lui demandant pardon de toutes les peines qu'ils lui avaient causées, et promettant pour l'a-

(1) Dans les *Tables chronologiques* du père Claude Clément se trouve une formule de prière, dont on dit que Colomb fit usage dans cette circonstance, et qui, par ordre des souverains de Castille, fut employée ensuite par Bilbao, Cortez et Pizarre dans leurs découvertes : « Domine Deus æterne et omnipotens, sacro tuo verbo cœlum et terram et mare creasti ; benedicatur et glorificetur nomen tuum, laudetur tua majestas, quæ dignata est per humilem servum tuum efficere ut ejus sacrum nomen agnoscatur et prædicetur in hâc alterâ mundi parte. » (*Tab. chron.* de Los Descub., decad. 1, Valencia, 1689.)

venir la soummission la plus aveugle à ses volontés[1].

Les naturels de l'île, en voyant, à la pointe du jour, les vaisseaux s'avancer voiles déployées, avaient supposé que c'étaient quelques monstres sortis de la mer pendant la nuit. Ils s'étaient rassemblés en foule sur le rivage, et avaient épié leurs mouvemens avec une extrême anxiété. La variété des manœuvres, exécutées sans aucun effort apparent, la manière dont ont changeait, dont on ferlait les voiles, qui ressemblaient à d'énormes ailes, les frappa d'étonnement. Lorsqu'ils virent les chaloupes approcher de la côte, et des êtres d'une nature inconnue, vêtus d'acier brillant, ou de costumes de diverses couleurs, débarquer sur le rivage, ils s'enfuirent effrayés dans les bois. Remarquant, néanmoins, que personne ne cherchait ni à les poursuivre ni à les inquiéter, ils se remirent graduellement de leur terreur, et s'avancèrent d'un pas timide avec toutes les marques du plus profond respect, se prosternant souvent contre terre, et faisant des signes d'adoration.

Pendant la cérémonie de la prise de possession, ils restèrent immobiles, regardant avec une admiration timide le teint, la barbe, l'armure brillante, et les riches vêtemens des Espagnols. L'amiral surtout attira leur attention par sa haute stature, son air d'autorité, son costume écarlate, et la déférence que lui montraient ses compagnons; indices aux-

(1) Oviedo, lib. 1, cap. 6. Las Casas, *Hist. Ind.*, l. 1, c. 40.

quels ils reconnaissaient que ce devait être le commandant[1]. Lorsqu'ils eurent pris encore plus d'assurance, ils s'approchèrent des Espagnols, leur touchèrent la barbe, et examinèrent leurs mains et leurs figures, admirant leur blancheur. Colomb, charmé de leur simplicité, de leur douceur, et de la confiance qu'ils montraient pour des êtres qui auraient dû leur paraître si étranges et si formidables, les laissa faire et supporta leur examen avec une extrême complaisance. Les sauvages émerveillés supposèrent alors que les vaisseaux étaient sortis du firmament de cristal qui bornait leur horizon, ou qu'ils étaient descendus d'en haut sur leurs larges ailes, et que ces êtres extraordinaires étaient des habitans des cieux[2].

Les naturels de l'île n'excitaient pas moins la curiosité des Espagnols, différant comme ils le faisaient de toutes les races d'hommes qu'ils eussent jamais vus. Leur extérieur n'annonçait ni richesses ni civilisation, car ils étaient entièrement nus et étaient peints de diverses couleurs. Chez les uns, cette peinture se bornait à quelque partie de la figure, au nez ou au tour des yeux, tandis que chez d'autres elle s'étendait sur tout le corps, et leur don-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 40.

(2) Les habitans du Nouveau-Monde croyaient tous que les hommes blancs descendaient du ciel. Lorsque, dans le cours de voyages ultérieurs, les Espagnols conversèrent avec le cacique Nicaraga, il leur demanda comment ils descendaient du firmament, si c'est en volant ou bien sur des nuages. (Herrera, *decad.* III, lib. IV, cap. 5.)

nait un aspect bizarre et singulier. Ils avaient le teint cuivré, et n'avaient nulle apparence de barbe. Leurs cheveux n'étaient pas crépus comme ceux des peuplades récemment découvertes de la côte d'Afrique, sous la même latitude, mais droits et très-courts au-dessus des oreilles, à l'exception de quelques boucles laissées longues par derrière et qui tombaient sur leurs épaules. Leurs traits, quoique peints d'une manière bizarre, étaient agréables; ils avaient le front élevé, les yeux d'une beauté remarquable. Ils étaient d'une taille ordinaire, et bien proportionnés dans leur personne; ils paraissaient pour la plupart n'avoir pas trente ans; il n'y avait qu'une femme avec eux; elle était toute jeune, nue comme ses compagnons, et très-bien faite.

Colomb, supposant qu'il était débarqué sur une île situé à l'extrémité des Indes, donna aux naturels le nom général d'Indiens, nom qui fut universellement adopté avant que la véritable nature de sa découverte fût connue, et qui depuis lors a été donné indistinctement à tous les aborigènes du Nouveau-Monde.

Les Espagnols découvrirent bientôt que ces insulaires étaient d'un caractère doux et affable, et extrêmement simples et sans artifice. Ils n'avaient pour toutes armes que des lances, dont la pointe était durcie au feu, ou armée d'un caillou, d'une dent ou d'un os de poisson. On ne voyait point de fer parmi eux, et ils ne paraissaient pas même en connaître les propriétés; car une épée nue leur

ayant été présentée, ils la prirent sans précaution par le tranchant. »

Colomb distribua des bonnets de couleur, des grains de verre, des grelots et d'autres colifichets, tels que ceux dont les Portugais avaient coutume de trafiquer parmi les peuplades de la Côte-d'Or en Afrique. Ils les reçurent comme des présens inestimables, suspendant les grains autour de leurs cous, et ravis de se voir de si beaux ornemens et d'entendre le son des grelots. Les Espagnols passèrent toute la journée à terre, se reposant des fatigues du voyage au milieu des charmans bosquets de l'île. Ils ne retournèrent à bord que fort tard dans la soirée, enchantés de tout ce qu'ils avaient vu.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le rivage était couvert de naturels qui, rassurés complètement sur ce qu'ils avaient pris d'abord pour des monstres de la mer, vinrent nager autour du vaisseau. D'autres étaient montés sur des barques légères auxquelles ils donnaient le nom de canots, et qui, creusés dans un seul arbre, pouvaient contenir depuis un jusqu'à quarante ou cinquante hommes. Ils les dirigeaient très-adroitement avec des pagayes, et si elles venaient à se renverser, ils se jetaient dans l'eau, nageaient tout autour avec autant de sang-froid que s'ils se trouvaient dans leur élément naturel, redressaient leurs canots sans aucune peine, et les vidaient avec des calebasses [1].

(1) Les calebasses des Indiens, qui leur tenaient lieu de verre, de

Ils témoignèrent un vif désir de se procurer de nouvelles babioles et de nouveaux colifichets, non qu'ils parussent se former aucune idée de leur valeur intrinsèque, mais parce que tout ce qu'ils recevaient de la main des étrangers, avaient une valeur surnaturelle à leurs yeux, comme ayant été apporté par eux du ciel. Ils allaient même jusqu'à ramasser des morceaux de verre et de terre cuite, comme s'ils y attachaient le plus grand prix. Ils avaient peu de chose à offrir en échange, excepté des perroquets, dont un grand nombre vivaient apprivoisés au milieu d'eux, et du coton qu'ils avaient en abondance et dont ils donnaient 25 liv. pour la moindre bagatelle. Ils apportèrent aussi une espèce de pain appelé *cassava*, qui formait la principale partie de leur nourriture, et qui devint par la suite un article important pour les Espagnols. Ils employaient pour le faire une grande racine appelée *yuca*, qu'ils cultivaient dans les champs. Ils coupaient cette racine par petits morceaux, qu'ils grattaient ou râpaient, et mettaient en presse; et ils en faisaient un gâteau large et mince qui, après avoir été séché, pouvait se garder long-temps, et qu'on trempait dans l'eau lorsqu'on voulait le manger : c'était un aliment insipide, mais nourrissant, quoique l'eau qu'on en exprimait en le préparant fût un poison mortel. Il y avait une autre espèce d'*yuca* qui n'avait rien de

poterie et de toute espèce d'ustensiles domestiques, venaient sur de beaux arbres aussi grands que des ormes.



venéneux, et dont la racine se mangeait ou bouillie ou rôtie[1].

L'avidité des matelots fut bientôt excitée par la vue de petits ornemens d'or que quelques-uns des naturels portaient suspendus aux narines. Ceux-ci les échangèrent avec joie contre des grains de verres et des grelots; et les deux parties contractantes s'applaudissaient également de leur marché, admirant sans doute mutuellement leur simplicité. Cependant, comme l'or était une branche de commerce exclusivement réservée à la couronne dans tous les voyages de découverte, Colomb défendit qu'on en trafiquât sans sa permission expresse; il étendit la même prohibition au coton, en réservant le monopole à leurs Majestés, toutes les fois qu'il se trouverait en grande quantité.

Il demanda aux naturels d'où venait cet or. Ils lui répondirent par signes, en lui montrant le midi; et il crut comprendre que, de ce côté, il y avait un roi extrêmement puissant, à tel point qu'il était servi dans de grands vases d'or ciselés. Il apprit aussi qu'il y avait des terres au sud, au sud-ouest et au nord-ouest; et que les habitans de cette dernière région allaient souvent au sud-ouest pour y chercher de l'or et des pierres précieuses, et qu'en passant ils faisaient des descentes dans les îles, et emmenaient les naturels. Quelques-uns lui montrèrent les cicatrices des blessures qu'ils

(1) Acosta, *Hist. Ind.*, lib. IV. cap. 17.

avaient reçues dans ces rencontres. Il est évident qu'une grande partie de ces renseignemens supposés ne prenaient naissance que dans l'imagination de l'amiral, qui, prêtant ses formes et ses couleurs à tous les objets, lui faisait prendre pour des réalités ses désirs et ses espérances. Il était persuadé qu'il était arrivé au milieu de ces îles décrites par Marco Polo, comme situées en face du Cathay, dans la mer de Chine, et tout lui semblait s'accorder parfaitement avec les descriptions de l'illustre voyageur. Ainsi, les ennemis dont les naturels parlaient comme venant du nord-ouest, devaient être infailliblement le peuple du continent de l'Asie, les sujets du grand-khan de Tartarie, que le Vénitien représentait comme accoutumé à faire des irruptions dans les îles voisines, et à réduire leurs habitans en esclavage. La contrée à l'ouest, où l'or abondait, ne pouvait être que la fameuse île de Cipango; et le roi qui était servi dans de la vaisselle d'or, devait être le monarque dont la cité magnifique et le palais éblouissant, tout couvert de plaques d'or, avaient excité à un si haut point l'admiration de Marco Polo.

Cette île où Colomb avait posé pour la première fois le pied sur le Nouveau-Monde, était appelée par les naturels Guanahani. Elle conserve encore le nom de San-Salvador, qui lui fut donné par Colomb, quoique les Anglais l'aient appelée *Cat Island* (l'île du Chat)[1]. La lumière qu'il avait

(1) Quelques contestations s'étant élevées depuis peu relativement

vue dans la nuit qui précéda son débarquement, venait sans doute de l'île de Watling, située à quelques lieues plus à l'est. San-Salvador fait partie du grand groupe des îles Lucayes ou de Bahama,, qui, s'étendant au sud-est et au nord-ouest, de la côte de la Floride à Hispaniola, couvrent la côte septentrionale de Cuba.

Le 14 octobre, à la pointe du jour, l'amiral partit avec les chaloupes, pour reconnaître l'île, se dirigeant vers le nord-est. La côte était entourée d'une ceinture de rochers, qui formaient un havre naturel capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté. L'entrée était très-étroite, et il y avait en dedans quelques bancs de sable, mais l'eau y était aussi calme que dans un étang[1].

L'île semblait être partout couverte de beaux arbres; plusieurs filets d'eau la traversaient dans tous les sens, et un grand lac était au milieu. Les chaloupes passèrent devant deux ou trois villages, dont tous les habitans, hommes et femmes, accoururent sur la côte à leur approche, se jetant contre terre, levant leurs mains et leurs yeux, soit pour rendre grâces au ciel, soit pour adorer les Espagnols comme des êtres surnaturels. Ils suivaient les barques en courant sur le rivage, appelant les Espagnols, les invitant par signes à venir à terre,

à l'île sur laquelle Colomb débarqua la première fois, le lecteur trouvera cette question traitée dans l'article de l'appendice intitulé : PREMIER DÉBARQUEMENT DE COLOMB.

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, t. I.

et leur offrant divers fruits et des vases d'eau. Mais voyant que les chaloupes continuaient leur course, plusieurs Indiens se jetèrent à la mer, et nagèrent après elles, tandis que d'autres les suivaient dans des canots. L'amiral les reçut tous avec bonté, leur donnant des grains de verre et autres bagatelles, qui furent reçus avec transport, comme des présens célestes; car l'idée fixe des sauvages était que les hommes blancs descendaient du ciel.

Ils continuèrent ainsi leur reconnaissance, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une petite péninsule, qui, en un jour ou deux, pouvait être séparée de la terre, et que Colomb désigna comme une excellente position pour établir une forteresse. Il s'y trouvait six huttes indiennes, entourées de bosquets et de jardins aussi beaux que ceux de Castille. Les matelots étant fatigués de ramer, et l'île ne paraissant pas assez importante pour qu'on dût y établir une colonie, Colomb regagna son vaisseau, emmenant avec lui sept naturels, pour lui servir d'interprètes, lorsqu'ils auraient appris un peu d'espagnol.

Après avoir renouvelé la provision d'eau et de bois des bâtimens, ils quittèrent l'île de San-Salvador le soir même, l'amiral étant impatient de poursuivre ses découvertes, commencées d'une manière si satisfaisante, et surtout, d'arriver à la riche contrée du sud, dans laquelle il se flattait de trouver la fameuse île de Cipango.

CHAPITRE II.

Croisière au milieu des îles de Bahama (1492).

En quittant San-Salvador, Colomb ne sut de quel côté il devait diriger sa course. Il voyait un grand nombre de belles îles, vertes, plates et fertiles, qui, situées dans des directions différentes, semblaient l'inviter toutes à venir les visiter. Les Indiens qui étaient à bord de son vaisseau lui indiquèrent par signes qu'elles étaient innombrables, bien peuplées, et en guerre les unes contre les autres. Ils lui en nommèrent plus de cent. Colomb supposa immédiatement qu'il se trouvait au milieu de cet archipel décrit par Marco Polo comme s'étendant le long de la côte asiatique et composé de sept mille quatre cent quatre-vingt-huit îles, qui abondaient en épices et en arbres odoriférans.

Charmé de cette idée, il choisit pour sa première visite la plus grande des îles qu'il avait en vue, qui semblait être à cinq lieues de distance, et où il comprit, aux signes de ses Indiens, que les naturels étaient plus riches que ceux de San-Salvador, et qu'ils portaient des bracelets et d'autres ornemens d'or massif.

Comme la nuit approchait, Colomb donna ordre de mettre en panne ; car la navigation offrait des obstacles et des dangers au milieu de ce groupe d'îles inconnues ; et il craignait de s'aventurer sur une côte étrangère au milieu de l'obscurité. Le lendemain matin ils remirent à la voile, mais des courans contraires les retardèrent à un tel point que ce ne fut qu'au coucher du soleil qu'ils jetèrent l'ancre au bord de l'île. Le lendemain, 16, ils allèrent à terre, et Colomb prit solennellement possession de l'île, lui donnant le nom de Santa-Maria de la Conception. Les habitans manifestèrent la même surprise que ceux de San-Salvador. Doux et simples comme eux, comme eux ils étaient nus et dépourvus de toutes richesses. Colomb chercha en vain les bracelets d'or et les autres ornemens précieux : ou c'était une invention de ses guides, ou il avait mal interprété leurs gestes.

Ne trouvant dans cette île rien qui pût l'engager à y prolonger sa visite, il retourna à bord, et se prépara à faire voile pour une autre île, beaucoup plus considérable, qui était située à l'ouest. Dans ce moment un des Indiens de San-Salvator, qui était sur *la Nina*, se voyant sur le point d'être emmené par ces étrangers bien loin de sa demeure, se précipita à la mer; et gagna à la nage un grand canot rempli de naturels. La chaloupe de la caravelle se mit à sa poursuite, mais les Indiens avec leur barque légère effleuraient la surface de la mer avec trop de rapidité pour qu'il fût possible de les

atteindre, et, arrivés à terre, ils s'enfuirent dans les bois comme des daims sauvages. Les matelots prirent le canot, et retournèrent avec leur capture à bord de la caravelle. Bientôt après, un petit canot, venant d'une autre partie de l'île, s'approcha de l'un des vaisseaux. Il étiat monté par un seul Indien, qui venait offrir du coton en échange pour des grelots. Comme il s'arrêta lorsqu'il fut contre le bâtiment, et qu'il craignait d'entrer, plusieurs matelots se jetèrent à la mer et le ramenèrent prisonnier.

Colomb désirait extrêmement dissiper tout sentiment de terreur ou de défiance que la poursuite des fugitifs, ou le rapport du guide Indien qui s'était enfui, auraient pu répandre dans l'île; regardant comme de la plus haute importance de se concilier la bienveillance des naturels, dans l'intérêt des navigateurs qui viendraient après lui. Ayant vu tout ce qui s'était passé du haut de la poupe de son vaisseau, il ordonna que le captif fût amené devant lui. Le pauvre Indien arriva tout tremblant, et offrit humblement sa provision de coton.

L'amiral le reçut avec la plus grande bonté, et sans accepter son présent, il lui mit un bonnet de couleur sur la tête, des rangs de grains verts autour des bras, et des grelots aux oreilles; puis faisant signe qu'on le remît dans son canot, il le congédia tout ébahi et ayant peine à revenir de sa stupeur, qui fit bientôt place à des transports de joie. L'amiral donna ordre que l'autre canot, qui avait

été saisi, et qui était amarré à *la Nina*, fût également détaché, pour que ceux à qui il appartenait pussent le reprendre. Lorsque l'Indien eut atteint le rivage, Colomb put voir ses compagnons se presser autour de lui, examinant et admirant ses beaux atours, et écoutant le récit de l'accueil bienveillant qu'il avait éprouvé.

Telles étaient les précautions sages que l'amiral prenait continuellement pour inspirer aux naturels une opinion favorable des hommes blancs. Un autre exemple du même genre se présenta, après qu'il eût quitté l'île de la Conception, lorsqu'il gouvernait vers l'île plus considérable située à l'ouest à plusieurs lieues de distance. Arrivés au milieu du golfe qui séparait les deux îles, les Espagnols virent un Indien qui était seul dans un canot; il n'avait qu'un morceau de *cassava* et une calebasse d'eau pour toute provision, et un peu de couleur rouge, pour se peindre le corps, lorsqu'il irait à terre. Ils trouvèrent aussi sur lui un collier de grains, tel qu'ils en avaient donné aux naturels de San-Salvador, ce qui prouvait qu'il en venait, et qu'il passait probablement d'île en île, pour y donner avis de l'arrivée des vaisseaux. Colomb admira le courage de ce simple navigateur, entreprenant un si long voyage sur une barque aussi fragile. Comme l'île était encore éloignée, il donna ordre que l'Indien et son canot fussent pris à bord, où il le traita avec la plus grande douceur, lui donnant du pain et du miel à manger, et du vin à

boire. La mer étant très-calme, ils n'arrivèrent que lorsqu'il était trop tard pour jeter l'ancre; car ils craignaient de couper leurs câbles contre les rochers. La mer était si transparente aux environs de ces îles, que, de jour, ils pouvaient voir le fond et choisir leur terrain; et elle était si profonde qu'à deux portées de canon de distance, il n'y avait pas d'ancrage. Mettant donc à la mer le canot de leur Indien, et lui rendant tous ses effets, ils l'envoyèrent à terre, pour préparer les naturels à leur arrivée, tandis que les vaisseaux resteraient en panne jusqu'au matin.

La douceur avec laquelle l'Indien avait été traité, produisit l'effet désiré. Les naturels vinrent dans leurs canots pendant la nuit, empressés de voir ces bons et merveilleux étrangers. Ils entouraient les vaisseaux, apportant toutes les productions de leurs îles, des fruits et des racines, et l'eau limpide de leurs sources. Colomb leur distribua quelques légers présens, et il donna du sucre et du miel à ceux qui vinrent à bord.

Débarquant le lendemain matin, il donna à cette île le nom de Fernandine, en l'honneur du roi; c'est l'île qu'on appelle à présent Exuma.

Les habitans ressemblaient en tout point à ceux des îles précédemment visitées; seulement ils semblaient plus ingénieux et plus adroits. Quelques-unes des femmes avaient de petits tabliers de coton, d'autres des manteaux du même genre, mais le plus grand nombre étaient entièrement nues.

Leurs habitations étaient très-simples, et de la forme d'un pavillon ou d'une grande tente circulaire; elles étaient construites de branches d'arbre, de roseaux et de feuilles de palmier. Abritées sous de beaux arbres fort touffus, elles étaient très-bien tenues, et d'une extrême propreté. Les naturels avaient pour lit des nattes de coton suspendues de deux côtés, qu'ils appelaient *hamac*, nom qui depuis a été adopté universellement à bord des vaisseaux.

En cherchant à faire le tour de l'île, à deux lieues du cap nord-ouest, Colomb trouva un havre superbe, qui pouvait contenir cent vaisseaux, ayant deux entrées formées par une île située à l'embouchure. Pendant que les matelots étaient allés y chercher de l'eau, il se reposa à l'ombre des bosquets, plus beaux, dit-il, que tout ce qu'il avait jamais vu; le pays était aussi riant, la verdure aussi fraîche qu'au mois de mai en Andalousie. Les arbres, les fruits, les herbes, les fleurs, les pierres même pour la plupart, différaient autant des productions analogues de l'Espagne que le jour diffère de la nuit[1]. Les habitans donnèrent les mêmes preuves que les autres insulaires, qu'un homme blanc était un spectacle tout nouveau pour eux. Ils regardaient les Espagnols avec admiration et en même temps avec une sorte de crainte mêlée de respect; et ils s'approchaient d'eux en leur présentant

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, t. 1.

tout ce qu'ils possédaient : les fruits de leurs champs et de leurs bois, le coton, qui était ce qu'ils avaient de plus précieux, et leurs perroquets apprivoisés, sortes d'offrandes propitiatoires par lesquelles ils cherchaient à se les rendre favorables. Lorsque les Espagnols se rendirent à terre pour y faire de l'eau, ils les conduisirent aux sources les plus fraîches, aux courans les plus limpides, remplissant eux-mêmes leurs futailles, les roulant jusqu'aux chaloupes, et cherchant toutes les manières d'être agréables à leurs hôtes célestes.

Quelque charme que l'imagination d'un poëte eût pu trouver dans cet état de pauvreté primitive, c'était une source de désappointemens continuels pour les Espagnols, dont l'avidité avait été singulièrement éveillée par les faibles échantillons d'or qu'ils avaient vus, et par tout ce que les Indiens leur disaient des îles où se trouvait ce précieux métal.

Laissant Fernandine le 19 octobre, ils naviguèrent au sud-est à la recherche d'une île appelée Saometo, où Colomb comprit, d'après les signes de ses guides, qu'il se trouvait une mine d'or, et un roi demeurant dans une grande ville, possédant de grands trésors, portant de riches habits et des bijoux d'or, et qui était le souverain de toutes les îles environnantes. Ils trouvèrent bien l'île; mais ils ne virent ni le monarque ni la mine; Colomb avait mal interprété les gestes des naturels; ou bien, mesurant les choses d'après leur pauvreté,

ils avaient exagéré le chétif état et les ornemens futiles de quelque chef sauvage. Colomb n'en vante pas moins la beauté de l'île à laquelle il donna le nom de sa royale protectrice, Isabelle[1]. Quelque délicieuses que fussent celles qu'il avait visitées auparavant, il déclare que celle-ci les surpasse toutes. Comme les autres, elle était couverte d'arbres et de plantes d'une espèce inconnue, et l'on y voyait dans tout son éclat la riche végétation des tropiques. La température y était aussi douce; l'air pur et embaumé; la terre plus élevée, avec de belles collines verdoyantes, et la côte couverte d'un sable fin que des vagues transparentes venaient doucement mouiller.

Colomb fut enchanté de l'aspect ravissant de cette île : « Je ne sais, dit-il, où porter d'abord mes pas, et mes yeux ne se lassent point de regarder cette belle verdure. » Au sud-est de l'île, il trouva de beaux lacs d'eau douce, ombragés par de grands arbres et couverts d'herbes sur leurs bords. Il y fit remplir toutes les futailles des bâtimens. « Il y a ici de grands lacs, dit-il dans son journal, et les bocages qui les entourent sont merveilleux; ici, comme par toute l'île, tout est verd, et l'herbe est comme au mois d'avril en Andalousie. Le chant des oiseaux est tel, qu'il semble qu'on voudrait ne jamais s'éloigner de ces lieux; il y a des nuées de perroquets qui obscurcissent le soleil, et d'autres

(1) Appelée maintenant *Isla Larga* et *Exumeta*.

oiseaux, grands et petits, si variés, et si différens des nôtres, que c'est vraiment prodigieux; et en outre, il y a des arbres de mille espèces, chacun ayant son fruit particulier, et tous d'une saveur admirable, de sorte que j'éprouve la plus grande peine du monde de ne point les connaître; car je suis sûr qu'ils sont fort précieux. J'en rapporterai quelques échantillons, comme aussi de quelques plantes. »

Colomb désirait surtout découvrir les drogues et les épices de l'Orient, et en approchant de cette île, il avait cru remarquer dans l'air qui en venait cette odeur d'épices qu'on disait s'exhaler des îles de la mer des Indes. « En arrivant à ce cap, dit-il, il venait de la terre une odeur si suave et si douce, que c'était la chose la plus délicieuse du monde. Je crois qu'il y a ici beaucoup de plantes et d'arbustes qui seraient d'un grand prix en Espagne pour la teinture et la médecine; mais je n'y connais rien, ce qui me cause une grande contrariété[1]. »

Les poissons qui abondaient dans ces mers participaient de ce caractère de nouveauté qui distinguait presque tous les objets de ce nouveau monde. Ils rivalisaient avec les oiseaux pour l'éclat des couleurs, l'écaille de plusieurs d'entre eux reflétant comme des pierres précieuses les rayons du soleil. En folâtrant autour des vaisseaux, ils faisaient jaillir des étincelles d'or et d'argent à tra-

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, cap. 1.

vers les vagues transparentes, et les dauphins, sortant de leur élément, déployaient aux yeux ces couleurs variées et changeantes que la fable donne au caméléon.

Colomb ne vit d'autres animaux dans ces îles que des lézards, des chiens, une espèce de lapins, appelée par les naturels *utia*, et des guanas. Ces derniers étaient regardés avec dégoût et horreur par les Espagnols, qui supposaient que c'était un serpent terrible et malfaisant; mais on reconnut par la suite qu'il n'en était rien, et que les Indiens regardaient sa chair comme un mets très-délicat.

Colomb resta plusieurs jours dans cette île, cherchant en vain à trouver son monarque imaginaire et à établir des relations avec lui, jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé de reconnaître son erreur. Mais à peine une illusion se dissipait-elle qu'une autre lui succédait. En réponse aux questions multipliées faites par les Espagnols sur la source d'où ils tiraient leur or, les naturels avaient uniformément montré le midi. Colomb commença alors à recueillir des renseignemens sur une île située dans cette direction, qui était appelée Cuba; mais sa vive imagination croyait voir dans les gestes expressifs des Indiens ce qui souvent ne s'y trouvait pas, et prêtait à leurs descriptions des couleurs non moins idéales que brillantes. Il crut donc entendre que cette île était d'une grande étendue, qu'elle abondait en or, en perles et en épices; qu'elle faisait un grand commerce de ces denrées précieuses, et que

de grands vaisseaux marchands venaient trafiquer avec ses habitans.

Comparant ces descriptions imaginaires avec la carte qu'il avait tracée de la côte d'Asie, d'après la relation de Marco Polo, il resta convaincu que cette île était Cipango, et que les vaisseaux marchands devaient être ceux du grand-khan qui faisait un commerce étendu sur ces mers. Son plan fut aussitôt arrêté, et il résolut de se diriger sur-le champ vers cette île, et d'en reconnaître les ports, les cités et les productions, afin d'établir avec elles des relations commerciales. Il chercherait ensuite une autre grande île, dont les naturels faisaient également des récits merveilleux. Son séjour dans ces îles dépendrait de la quantité d'or, d'épices et de pierres précieuses qu'il y trouverait. Après quoi, il se dirigerait vers le continent de l'Inde, où une navigation de dix jours devait le conduire, pour y découvrir la ville de Quinsai, qui, d'après Marco Polo, était l'une des capitales les plus magnifiques de l'univers; il y remettrait en personne au grand-khan les lettres du roi et de la reine de Castille ; et lorsqu'il aurait reçu sa réponse, il retournerait triomphant en Espagne, muni de ce document, pour prouver qu'il avait accompli le grand objet de son voyage[1]. Tel était le rêve brillant dont Colomb se plaisait à repaître son imagination, au moment où il s'apprêtait à quitter les îles de Bahama pour chercher celle de Cuba.

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.

CHAPITRE III.

Découverte de Cuba. — Reconnaissance des côtes de l'île (1492).

Pendant plusieurs jours le départ de Colomb fut empêché par des vents contraires et des calmes accompagnés de fortes pluies, qui, du reste, avaient été fréquentes depuis son arrivée au milieu de ces îles. C'était la saison des pluies d'automne, qui, dans ces climats brûlans, succèdent aux chaleurs dévorantes de l'été, commençant vers la fin d'avril, et continuant jusqu'au mois de novembre.

Enfin, à minuit, le 24 octobre, il leva l'ancre; mais il fut surpris par le calme, qui dura presque jusqu'au milieu du jour; alors un vent frais s'éleva, et, suivant son expression, commença à souffler amoureusement. Toutes les voiles furent déployées, et il porta à l'ouest-sud-ouest, direction dans laquelle les naturels lui avaient dit que se trouvait Cuba en partant d'Isabelle. Après une navigation de trois jours, dans le cours de laquelle il toucha à un groupe de sept ou huit petites îles qu'il nomma *Islas de Arena*, sans doute les îles Mucaras actuelles, et ayant traversé le banc et le canal de Bahama, il arriva, dans la matinée du 28 octo-

bre en vue de l'île de Cuba. La partie qu'il découvrit la première est, à ce qu'on suppose, la côte à l'ouest de Nuevitas del Principe.

En approchant de cette belle île, il fut frappé de son étendue et de son caractère grandiose; de ses montagnes aériennes, qui lui rappelaient celles de la Sicile; de ses vallées fertiles et de ses longues plaines arrosées par de superbes rivières; de ses forêts vénérables; de ses caps hardis, et de ses vastes promontoires qui se perdaient dans l'éloignement. Il jeta l'ancre dans une belle rivière, d'une eau transparente, où il ne se trouvait ni rochers ni bas-fonds, et dont les bords étaient ombragés d'arbres épais. Mettant pied à terre, il prit possession de l'île, lui donna le nom de Juana, en l'honneur du prince Jean, et à la rivière celui de San-Salvador.

A l'arrivée des vaisseaux, deux canots s'étaient détachés du rivage; mais, en voyant la chaloupe approcher pour sonder la rivière avant d'y jeter l'ancre, ils s'éloignèrent précipitamment. L'amiral visita deux huttes abandonnées par leurs habitans effrayés. Quelques nattes faites de fibres de palmiers, des crocs et des harpons d'os, et quelques autres instrumens de pêche en composaient tout le mobilier. Il s'y trouvait un chien de l'espèce de ceux qu'ils avaient déjà vus, et qui n'aboient jamais. Colomb défendit de rien prendre ni déranger, se contentant de tout examiner avec soin.

Retournant à sa chaloupe, il remonta pendant

quelque temps la rivière, de plus en plus enchanté de la beauté du pays. Les arbres qui couvraient les deux bords étaient extrêmement hauts, et étendaient au loin leurs branches; ils étaient chargés, les uns de fruits, les autres de fleurs; plusieurs même tout à la fois de fleurs et de fruits, présentant ainsi l'aspect d'une fertilité sans cesse renaissante. Il s'y trouvait des palmiers, mais différens de ceux de l'Espagne et de l'Afrique; c'était avec les grandes feuilles de ces palmiers que les naturels couvraient leurs cabanes.

L'éloge continuel que fait Colomb de la beauté du paysage est bien justifié par le spectacle qu'il avait sous les yeux. Il y a un éclat, un luxe, une variété merveilleuse dans la végétation de ces climats vifs et ardens. La verdure des bois et le coloris des fleurs tirent une espèce de vie de la pureté transparente de l'air et de la sérénité profonde des cieux azurés. Les forêts, remplies d'oiseaux au brillant plumage, n'offrent pas un coup d'œil moins animé. Les perroquets les plus beaux et les plus variés, des piverts de toutes les espèces font étinceler les bocages, et les colibris, voltigeant de fleur en fleur, semblent, comme on l'a très-bien dit, autant de particules animées qui se seraient détachées d'un arc-en-ciel. Les flamands écarlates, aperçus quelquefois à travers une percée dans une savane lointaine, ont l'apparence de soldats rangés en bataillons, qui auraient mis une sentinelle avancée pour donner avis de l'approche du danger. Et ce n'est point la moins

belle partie de la nature animée que ces tribus variées d'insectes qui peuplent toutes les plantes, étalant de brillantes cottes de maille, qui étincèlent aux yeux comme des pierres précieuses[1].

Telles sont les merveilles du règne animal et du règne végétal dans ces climats du tropique, où un soleil ardent communique en quelque sorte son éclat à tous les objets, et semble hâter la fécondité inépuisable de la nature. Le ramage des oiseaux n'a rien en général de remarquable; car on a observé que, chez ces légers habitans des airs, le chant répondait rarement à la beauté du plumage. Colomb dit cependant qu'il y en avait plusieurs espèces qui chantaient délicieusement au milieu des arbres, et il se surprenait souvent à croire entendre la voix du rossignol, oiseau inconnu dans ces contrées. C'est qu'il était disposé à tout voir à travers le prisme le plus favorable. Il était dans une extase continuelle, car il jouissait de l'accomplissement de ses désirs; et il savourait le fruit de ses longs et pénibles travaux. C'était avec l'œil passionné d'un amant qu'il contemplait tout ce dont il était entouré; son regard peignait tout à la fois son admiration et son triomphe, et il est difficile de se figurer l'ivresse qui embrasait son cœur, tandis qu'il parcourait ainsi les charmes d'un monde encore vierge, prix de son courage et de son audace.

(1) Les dames de la Havanne, dans les grandes occasions, mettent dans leurs cheveux une foule de ces insectes qui brillent d'un éclat aussi vif que les rubis, les saphirs et les diamans.

D'après ses remarques continuelles sur la beauté des sites, d'après le plaisir qu'il goûtait évidemment à les contempler, on ne peut douter que son âme ne fût ouverte à ces influences délicieuses qu'exercent sur quelques hommes les grâces et les merveilles de la nature. Il exprime les sensations qu'il éprouve avec un enthousiasme caractéristique, et en même temps, dans le langage simple et naïf d'un enfant. Lorsqu'il parle de quelque site ravissant au milieu des bocages ou le long des rives fleuries de cette île favorisée, il dit : « On pourrait y vivre toujours. » Cuba produisit sur lui l'effet d'un Elisée : « C'est la plus belle île, s'écrie-t-il, que jamais l'œil ait contemplée, pleine d'excellens ports et de profondes rivières. » Le climat y était plus tempéré que dans les autres îles, les nuits n'étant ni froides ni chaudes, et les ténèbres n'interrompaient pas le chant des oiseaux. Il n'est rien en effet de plus beau qu'une nuit des tropiques, éclairée par les étoiles brillantes qui étincellent sur la voûte azurée, et par la clarté transparente de la lune, qui répand sur le riche paysage et sur les bosquets embaumés un charme plus touchant que la splendeur du jour.

Dans le parfum des bois et dans la douce exhalaison des fleurs, apportés par la brise légère, Colomb avait déjà cru reconnaître l'odeur des épices de l'Orient ; sur les côtes il trouva des coquilles de l'espèce d'huître qui produit les perles. En voyant l'herbe croître jusque sur le bord de l'eau, il pré-

suma qu'une mer toujours paisible baignait ces rivages, et que jamais des vagues irritées ne venaient les battre avec furie. Depuis son arrivée au milieu de ces Antilles, il n'avait cessé d'éprouver un temps doux et tranquille, il en concluait donc qu'une sérénité perpétuelle régnait sur ces mers heureuses. Il était loin de soupçonner les accès de fureur auxquels elles sont parfois sujettes. Charlevoix dit, et il parle d'après ce qu'il a vu lui-même : « La mer de ces îles est ordinairement plus tranquille que les nôtres; mais, semblable à certaines personnes difficiles à émouvoir, et dont les emportemens sont aussi furieux qu'ils sont rares, quand elle s'irrite elle est terrible. Elle franchit ses bornes, inonde tout le pays, emporte tout ce qui lui fait obstacle, et laisse sur tout son passage de tristes effets de sa fureur. C'est après ces tempêtes, connues sous le nom d'ouragans, que ses rivages se trouvent remplis de coquillages, qui surpassent beaucoup en lustre et en beauté tout ce que nos mers d'Europe fournissent en ce genre[1]. » Un fait singulier cependant, c'est que ces ouragans qui, presque tous les ans, dévastent les Bahamas et les autres îles qui sont dans le voisinage immédiat de Cuba, étendent rarement leurs ravages jusque sur cette terre favorisée. On dirait que les élémens même, désarmés, s'apaisent et s'adoucissent lorsqu'ils en approchent.

Colomb, dans une espèce de fièvre d'imagina-

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. 1, p. 20. Paris, 1730.

tion, trouve à chaque pas quelque nouvel indice à l'appui des renseignemens qu'il avait ou qu'il pensait avoir reçu des naturels. Il avait, selon lui, des preuves concluantes que Cuba possédait des mines d'or et des épices de toute espèce, et que les eaux cristallines de ses bords abondaient en perles. Il ne doutait plus un instant que ce ne fût l'île de Cipango, et levant l'ancre, il se mit à en parcourir la côte dans la direction de l'ouest, direction dans laquelle, d'après les signes de ses interprètes, la magnifique cité du monarque était située. Dans le cours de cette excursion, il alla plusieurs fois à terre et visita quelques villages, un entr'autres sur les bords d'une grande rivière, à laquelle il donna le nom de *Rio de los Mares*. Les maisons étaient faites de branches de palmier en forme de pavillon; elles ne bordaient pas des rues régulières, mais étaient éparses, comme des tentes dans un camp, au milieu des bocages et à l'ombre d'arbres épais, comme on le voit encore aujourd'hui dans plusieurs des colonies espagnoles, et dans les villages de l'intérieur de Cuba. Les habitans s'enfuirent dans les montagnes ou se cachèrent dans les bois. Colomb examina avec soin la construction et l'ameublement de leurs demeures. Les maisons étaient mieux bâties que celles qu'il avait vues jusqu'alors, et tenues dans un état de propreté remarquable. Il y trouva des statues grossières et des masques de bois, taillés avec beaucoup d'adresse. C'étaient autant d'indices d'une plus grande civilisation, et il supposait qu'ils

deviendraient plus nombreux à mesure qu'il approcherait de la terre ferme. Voyant dans toutes les chaumières tout ce qui était nécessaire pour la pêche, il en conclut que ces côtes n'étaient habitées que par des pêcheurs, qui portaient leur poisson aux villes de l'intérieur. Il crut aussi avoir trouvé des crânes de vaches, ce qui prouvait que l'île n'était point dépourvue de bétail, mais on suppose que c'étaient des crânes de *manates* ou veaux marins, qui avaient été jetés sur cette côte.

Après avoir porté quelque temps au nord-ouest, Colomb découvrit un grand promontoire auquel il donna le nom de *Cap des Palmiers*, à cause des arbres qui le couvraient, et qui forme l'entrée orientale de ce qu'on nomme aujourd'hui *Laguna de Moron*. Trois Indiens, natifs de l'île de Guanahani, qui étaient à bord de *la Pinta*, firent entendre au commandant, Martin Alonzo Pinzon, que derrière ce cap il y avait une rivière, d'où l'on pouvait se rendre en quatre jours à Cubanacan, endroit où il y avait de l'or en abondance. Ils désignaient par ce nom une province située au centre de Cuba, *Nacan*, dans leur langage, signifiant le milieu. Mais Pinzon avait étudié attentivement la carte de Toscanelli, et il était imbu de toutes les idées de Colomb relativement à la côte de l'Asie. Il présuma donc que les Indiens voulaient parler de Cublay-Khan, le souverain tartare, et de certaines parties de ses domaines, décrites par Marco Polo[1]. Il crut

(1) Las Casas, lib. 1, cap. 44. MS.

comprendre que Cuba n'était pas une île, mais un continent, s'étendant au loin vers le nord, et que le roi qui régnait dans ses environs était en guerre avec le grand-khan.

Ce tissu d'erreurs et de fausses interprétations fut communiqué sur-le-champ à Colomb. Il mettait fin à l'illusion à laquelle il s'était livré jusqu'alors, que c'était l'île de Cipango; mais il en faisait naître une autre non moins agréable. Il conclut qu'il devait être arrivé au continent de l'Asie, ou, comme il l'appelait, de l'Inde, et que, dans ce cas, il ne pouvait être très-loin du Mangi et du Cathay, dernier but de son voyage. Le prince qui régnait dans le pays environnant, devait être quelque grand potentat de l'orient. Il résolut donc de chercher la rivière située derrière le Cap des Palmiers, et d'envoyer un présent au monarque, avec une des lettres du roi et de la reine de Castille; et, après avoir visité ses domaines, il se rendrait à la capitale du Cathay, où le grand-khan faisait sa résidence.

Mais tous les efforts pour arriver à la rivière en question se trouvèrent infructueux. Les caps se succédaient les uns aux autres, sans qu'il fût possible de trouver un bon ancrage; le vent devint contraire, et l'apparence du ciel faisant craindre le mauvais temps, il regagna la rivière où il avait jeté l'ancre un jour ou deux auparavant, et à laquelle il avait donné le nom de *Rio de los Mares*.

Le 1er novembre, au lever du soleil, il envoya

les chaloupes à bord pour visiter plusieurs maisons, mais les habitans s'enfuirent dans les bois. Colomb supposa que leur crainte provenait de ce qu'ils pensaient que c'était une des escadres terribles envoyées par le grand-khan pour faire des prisonniers et des esclaves. Il renvoya la chaloupe à terre dans l'après dîner, avec un interprète indien, qui était chargé d'assurer les habitans des intentions pacifiques et bienveillantes des Espagnols, et de leur expliquer qu'ils n'avaient rien de commun avec le grand-khan. Après que l'Indien eut répété son message du haut de la barque à ceux des sauvages qui étaient rangés sur la côte, il se jeta dans l'eau et gagna le bord à la nage. Il fut bien reçu des naturels, et parvint si efficacement à calmer leurs craintes, qu'avant le soir il y avait plus de seize canots autour des vaisseaux, apportant du coton et les simples denrées que ces insulaires pouvaient offrir. Colomb défendit tout échange qui n'aurait pas de l'or pour objet, espérant engager ainsi les naturels à apporter les véritables richesses de leur pays. Ils n'en possédaient point, et n'avaient aucune espèce d'ornemens précieux, à l'exception d'un morceau d'argent travaillé que l'un d'eux portait suspendu à sa narine. Colomb crut comprendre que cet homme disait que le roi demeurait à environ quatre journées de distance dans l'intérieur; que plusieurs messagers lui avaient été dépêchés pour lui apprendre l'arrivée des étrangers sur la côte; et qu'avant trois jours ils seraient de retour,

et seraient accompagnés de beaucoup de marchands de l'intérieur qui viendraient trafiquer avec le vaisseau. Il est curieux de remarquer à quel point Colomb était ingénieux à entretenir son erreur, et avec quelle constance il faisait tout rentrer dans un cercle uniforme de fausses conclusions. Rapprochant de la carte de Toscanelli, les calculs qu'il avait faits dans son voyage, et combinant le tout avec les indications des Indiens qu'il interprétait à sa manière, il s'imagina qu'il devait être sur les bords du Cathay, et à cent lieues environ de la capitale du grand-khan. Brûlant d'y arriver, et de perdre aussi peu de temps que possible sur le territoire de ce prince subalterne, il résolut de ne pas attendre l'arrivée des messagers et des marchands, mais d'envoyer lui-même deux députés au monarque.

Il choisit pour cette mission deux Espagnols, Rodrigo de Jerez et Luis de Torrez. Ce dernier était un juif converti, qui savait l'hébreu, le chaldéen, et même un peu d'arabe, langues dont Colomb supposait que l'une ou l'autre pourrait être comprise du prince oriental. Deux Indiens partirent avec eux pour leur servir de guides, l'un natif de Guanahani, l'autre habitant du hameau situé sur le bord de la rivière. Les ambassadeurs emportèrent des colliers de grains et autres babioles pour les dépenses du voyage. Ils avaient ordre d'informer le monarque que Colomb avait été envoyé par le roi et la reine de Castille, à l'effet d'établir des relations

d'amitié entre les deux puissances, et qu'il était porteur de lettres et d'un présent, qu'il remettrait lui-même. Ils étaient aussi chargés de prendre des renseignemens exacts sur la position et sur les distances de certaines provinces et de certaines rivières que l'amiral leur désigna nominativement, d'après les descriptions qu'il avait de la côte de l'Asie. Ils étaient en outre pourvus d'échantillons de drogues et d'épices, afin de reconnaître s'il s'en trouvait de semblables dans le pays. Munis de ces instructions, les ambassadeurs partirent aussitôt, six jours leur étant donnés pour aller et revenir. Il est difficile de ne point sourire aujourd'hui de cette ambassade envoyée dans l'intérieur de Cuba à un pauvre chef de sauvages, transformé tout à coup en monarque asiatique. Mais tel est le caractère singulier de ce premier voyage, qui ne fut qu'une suite continuelle de rêves brillans, tous produits par les relations trompeuses de Marco Polo.

CHAPITRE IV.

Colomb continue la reconnaissance des côtes de Cuba.

En attendant le retour de ses ambassadeurs, l'amiral donna ordre de caréner et de radouber les vaisseaux. Il s'occupa aussi de continuer la reconnaissance du pays. Le jour qui suivit leur départ, il remonta la rivière en chaloupe pendant la distance de deux lieues, et trouvant alors de l'eau douce, il débarqua et gravit une colline pour dominer sur l'intérieur des terres. Mais la perspective était coupée d'épaisses et hautes forêts, offrant tout le luxe de la végétation sauvage. Parmi les arbres, il s'en trouvait qu'il prit pour le *linalo*; un grand nombre d'arbustes étaient odorans, et il ne doutait pas qu'ils n'eussent des vertus aromatiques. Nos navigateurs brûlaient de trouver les précieux articles de commerce qui croissent dans les régions favorisées de l'orient, et leur imagination prêtait sans cesse à leurs espérances l'apparence de la réalité.

Pendant deux ou trois jours, des rapports furent faits à l'amiral qu'on avait vu de la canelle, de la muscade et de la rhubarbe; mais l'examen prouva que c'était autant de méprises. Il montra aux naturels des échantillons de ces diverses productions

et de plusieurs autres qu'il avait apportées d'Espagne ; et il comprit d'après leurs réponses qu'elles se trouvaient en abondance au sud-ouest. Il leur montra aussi des perles et de l'or, et plusieurs vieux Indiens l'informèrent qu'il y avait un pays où les naturels portaient des ornemens de ce genre au cou, aux bras et aux pieds. Ils répétaient continuellement le mot *Bohio*, que Colomb présuma être le nom de l'endroit en question, sans doute quelque île opulente ou quelque riche contrée. Cependant ils mêlaient à leurs récits imparfaits, une foule d'extravagances; décrivant des nations éloignées qui n'avaient qu'un œil; d'autres qui avaient des têtes de chien, et qui étaient des cannibales, coupant la gorge de leurs prisonniers et suçant leur sang[1].

Tous ces vains bruits de perles, d'or et d'épices, la plupart inventés sans doute pour plaire à l'amiral, tendirent à le confirmer dans l'idée qu'il était au milieu de côtes et des îles précieuses de l'Orient. En faisant un grand feu pour chauffer du goudron, les matelots s'aperçurent que le bois qu'ils brûlaient exhalait une forte odeur, et en l'examinant ils déclarèrent que c'était du mastic. Ce bois abondait dans les forêts voisines, à un tel point que Colomb se flatta qu'il serait possible de recueillir tous les ans un millier de quintaux de cette gomme précieuse, et d'en établir un commerce plus considé-

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, l. xxi, p. 48.

rable que celui qui se faisait à Scio et dans d'autres îles de l'Archipel. Dans le cours de leurs recherches dans le règne végétal, pour y découvrir des denrées de luxe, ils trouvèrent la pomme de terre, humble plante, alors peu estimée, mais acquisition plus précieuse ponr l'homme que toutes les épices de l'Orient.

Le 6 novembre, les deux ambassadeurs revinrent, et l'on se pressa en foule autour d'eux pour apprendre des nouvelles de l'intérieur du pays, et du prince dont ils étaient allés voir la capitale. Après avoir fait douze lieues, ils avaient trouvé un village de cinquante maisons, bâties de la même manière que celles de la côte, mais plus grandes; le village contenant au moins mille habitans. Ils furent reçus avec beaucoup de solennité; les naturels les conduisirent dans la plus belle maison, et les placèrent dans ce qui paraissait destiné à figurer des siéges d'honneur qui étaïent faits d'un seul morceau de bois, taillé en forme de quadrupède. Après avoir accompli à leur manière les devoirs de l'hospitalité, ils s'assirent par terre autour de leurs hôtes, pour écouter ce qu'ils avaient à leur communiquer.

L'Israélite, Luis de Torrez, reconnut que son hébreu, son chaldéen et son arabe ne lui seraient d'aucune utilité, et l'interprète Lucayen dut se charger du rôle d'orateur. Il fit une harangue régulière, à la manière indienne, dans laquelle il vanta la puissance, la richesse et la munificence des hommes blancs. Lorsqu'il eut fini, les Indiens

se pressèrent autour de ces êtres merveilleux, qu'ils regardaient toujours comme au-dessus de la nature humaine. Les uns touchaient leur peau et leurs habits; d'autres leur baisaient les mains et les pieds, en signe d'adoration. Au bout de quelque temps, les hommes se retirèrent et furent remplacés par les femmes, qui recommencèrent les mêmes cérémonies. Quelques-unes avaient un petit tablier de coton attaché à la ceinture, mais la plus grande partie des naturels des deux sexes étaient entièrement nus. Il semblait y avoir parmi eux quelque chose comme des rangs et des classes de société, ainsi qu'un chef qui avait quelque autorité; tandis que chez les naturels qu'ils avaient rencontré dans les autres îles, l'égalité la plus complète avait paru régner.

Telles étaient les uniques traces qu'ils eussent trouvées d'une cité et d'une cour orientales. Ils n'avaient vu aucune apparence d'or, ni d'autres objets précieux; et lorsqu'ils montrèrent de la canelle, du poivre et autres épices, les habitans leur dirent qu'ils ne se trouvaient pas dans ces environs, mais bien loin au sud-ouest.

Les envoyés résolurent donc de retourner aux vaisseaux. Les naturels auraient bien voulu les décider à rester plusieurs jours; mais les voyant résolus de partir, beaucoup voulurent les accompagner, s'imaginant qu'ils allaient retourner au ciel. Ils n'emmenèrent avec eux qu'un des principaux naturels et son fils, qui se firent suivre d'un esclave.

En retournant, ils furent pour la première fois témoins de l'usage d'une plante, dont le caprice ingénieux de l'homme a fait depuis un objet de luxe universel, en dépit de l'opposition des sens. Ils virent plusieurs habitans se promener, ayant à la main des tisons allumés et de certaines herbes sèches dont ils formaient une espèce de rouleau, puis allumant un bout, ils mettaient l'autre dans leur bouche, aspirant et exhalant tour à tour la fumée. Ils donnaient à ces rouleaux le nom de tabac, nom transféré depuis à la plante même dont ils étaient faits. Tout préparés qu'ils étaient à voir des choses incroyables, les Espagnols furent frappés d'étonnement en considérant ce singulier plaisir.

A leur retour aux vaisseaux, les employés rendirent un compte favorable de la beauté et de la fertilité du pays. Ils avaient rencontré beaucoup de hameaux de quatre à cinq maisons au milieu d'arbres chargés de fruits inconnus, d'un coloris séduisant et d'une saveur délicieuse. A l'entour étaient des champs plantés d'*azi*, ou poivre doux, de pommes de terre, de maïs ou blé des Indes, et d'une espèce de lupin. Il y avait aussi des champs d'une plante dont les racines leur servaient à faire leur pain de cassava. C'était, avec les fruits de leurs vergers, la principale nourriture des naturels qui étaient d'une extrême frugalité. Ils avaient vu, dans toutes les maisons, de grandes provisions de coton, soit filé, soit cordé pour faire des hamacs. Ils avaient remarqué beaucoup d'oiseaux d'un superbe plumage, mais d'espèces inconnues, des ca-

nards, de petites perdrix ; et, comme Colomb, ils avaient entendu le chant d'un oiseau qu'ils avaient pris pour le rossignol. Néanmoins, tout ce qu'ils avaient vu indiquait un état de société simple et primitif; partout c'était une beauté sauvage et inculte. L'étonnement avec lequel ils avaient été regardés montrait clairement que les habitans n'avaient jamais vu l'homme civilisé, et ils n'avaient rien appris qui pût leur faire présumer qu'il se trouvât plus avant dans les terres une ville plus considérable que celle qu'ils avaient visitée.

Le rapport des envoyés mit fin aux rêves brillans que Colomb avait faits sur ce prince barbare et sur sa capitale. Mais il parcourait une région enchantée qui exerçait une influence magique sur son imagination. A peine une illusion s'était-il dissipée qu'une autre la remplaçait. Pendant l'absence de ses émissaires, les Indiens lui avaient exprimé par signes qu'il se trouvait à l'est un endroit où les habitans recueillaient de l'or sur les bords d'une rivière, à la lueur des torches, et qu'ils en faisaient ensuite des barres à coup de marteau. En parlant de ce lieu, ils employaient de nouveau les mots *Babèque* et *Bohio*, que Colomb, comme à l'ordinaire, supposa être des noms d'îles ou de contrées. Le véritable sens de ces mots a été expliqué de diverses manières. Les uns pensent qu'ils étaient donnés par les Indiens à la côte du continent, appelée aussi par eux Caritaba [1]. D'au-

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, cap. 3.

tres prétendent que Bohio veut dire *maison*, et que les Indiens employaient souvent ce mot pour désigner une île très-peuplée. Voilà pourquoi il était souvent appliqué à Hispanolia, ainsi que le nom plus général d'Haïti, qui signifie *haute-terre*, et parfois aussi celui de Quisqueya (c'est-à-dire *le tout*), à cause de son étendue.

Ces noms et plusieurs autres furent une source de méprises continuelles pour Colomb. Tantôt il confondait Babèque et Bohio, et pensait qu'ils désignaient la même île, tantôt c'étaient deux îles différentes, situées de différens côtés. Il transformait Quisqueya en Quisai ou Quinsai (c'est-à-dire la *cité céleste*), dont, comme on l'a déjà vu, il se faisait une si magnique idée d'après la relation du voyageur Vénitien.

Le grand objet de Colomb était d'arriver à quelque contrée opulente et civilisée de l'Orient, où il pût établir des relations de commerce avec les souverains, et reporter en Espagne une quantité de marchandises orientales, comme un riche trophée de ses découvertes. La saison était avancée ; la fraîcheur des nuits faisait pressentir l'approche de l'hiver; il résolut de ne pas pousser plus loin vers le nord, et de ne pas s'arrêter plus long-temps dans des contrées barbares, où il n'avait pas alors les moyens d'établir des colonies. Se croyant sur la côte de l'Asie, il se détermina à gouverner vers l'est-sud-est, à la recherche de Babèque, qui se trouverait être, il n'en doutait pas, quelque île opulente et civilisée.

Avant de quitter la rivière de Los Mares, il fit choix de plusieurs naturels pour les emmener avec lui en Espagne, afin de leur apprendre la langue, et de pouvoir ensuite, dans d'autres voyages, se servir d'eux pour interprètes. Il les prit des deux sexes, sachant d'après les relations des navigateurs portugais, que les hommes étaient plus contens pendant le voyage, et plus complaisans à leur retour, lorsqu'ils étaient accompagnés par des femmes. Dans son enthousiasme, et animé de l'esprit religieux de l'époque, il prévoyait de grands triomphes pour la foi, et une gloire immortelle pour la couronne, de la conversion des nations sauvages, par le moyen des naturels qui auraient été instruits en Europe. Il pensa que les Indiens n'avaient pas de système de religion; mais qu'ils étaient disposés à en recevoir l'influence salutaire, parce qu'ils regardaient avec beaucoup d'attention et de respect les cérémonies religieuses des Espagnols, répétant bientôt par routine les petites prières qu'on leur apprenait, et faisant le signe de la croix avec la dévotion la plus édifiante. Ils avaient quelque idée d'un état futur, mais cette idée était confuse et limitée; il était difficile à de simples sauvages, de concevoir une existence et des joies purement spirituelles, tout-à-fait isolées de ces plaisirs des sens, et de ces demeures délicieuses qu'ils avaient habitées pendant leur vie. Pierre Martyr, contemporain de Colomb, rapporte quelles étaient les idées des Indiens à ce sujet: « Ils croient que

l'âme est immortelle, et que, lorsqu'elle a dépouillé son enveloppe matérielle, elle s'en va dans les bois et dans les montagnes, et que là elle vit éternellement dans des cavernes. Les voix qui répondent du fond des antres et des cavités, que les Latins nomment échos, sont, suivant eux, les âmes des morts qui errent dans ces lieux[1]. »

D'après cette tendance naturelle à la dévotion que Colomb crut remarquer dans ces insulaires, d'après leur caractère doux et pacifique, il déclare dans son journal qu'il sera facile d'en faire des membres dévoués de l'Église, et de fidèles sujets de la couronne. Il termine ses réflexions sur les avantages qu'assurerait l'établissement de colonies dans ces contrées en prévoyant qu'il s'y ferait un grand commerce d'or, qui devait abonder dans l'intérieur; de perles et de pierres précieuses, dont, à la vérité, il n'avait vu aucune, mais sur lesquelles il avait recueilli beaucoup de données précises; d'épices et d'aromates, dont il croyait avoir trouvé des traces incontestables; enfin de coton, qui s'y rencontrait en grande quantité. Beaucoup de ces denrées, ajoute Colomb, trouveraient sans doute un marché plus voisin que l'Espagne, dans les ports et les cités du grand-khan, auxquels il ne doutait pas qu'il n'arrivât bientôt[2].

(1) Pierre Martyr, *décad.* VIII, c. 9.

(2) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, t. I.

CHAPITRE V.

Recherche de l'île supposée de Babèque. — Désertion de *la Pinta* (1492).

Le 12 novembre, Colomb, virant de bord, gouverna vers l'est-sud-est, pour suivre la côte dans le sens opposé. Ce nouveau changement de direction eut une influence marquée sur ses découvertes subséquentes. Il aurait pénétré fort avant dans ce qu'on appelle l'ancien détroit, entre Cuba et les Bahamas. Encore deux ou trois jours, et il aurait découvert l'erreur dans laquelle il tombait en supposant que Cuba faisait partie de la terre ferme; erreur où il resta jusqu'à sa mort. il aurait pu recueillir aussi des renseignemens sur la proximité du continent et se diriger vers la côte de la Floride, ou bien y être porté par le courant du golfe, ou bien encore, continuant à longer l'île de Cuba, dans la direction du sud-ouest, rencontrer la côte opposée d'Yucatant, et réaliser ses plus brillantes espérances, en faisant la découverte du Mexique. Mais c'était assez pour sa gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde. Les régions plus opulentes qu'il renfermait dans son sein étaient réservées à illustrer d'autres entreprises.

Il rangea la côte pendant deux ou trois jours sans s'arrêter pour l'explorer. S'il y avait eu près de la mer quelque ville populeuse, il n'aurait pu manquer de l'apercevoir du vaisseau; il n'en vit aucune. Après avoir doublé un grand cap, auquel il donna le nom de *Cap-Cuba*, il cingla à l'est en pleine mer, cherchant toujours Babèque, mais un vent de proue et une mer houleuse le forcèrent bientôt à revirer de bord. Il vint jeter l'ancre dans un havre sûr et profond, qu'il nomma le *Puerto del Principe* (Port-du-Prince), et il passa quelques jours à reconnaître avec ses chaloupes un archipel d'îles petites, mais charmantes, connu depuis sous le nom d'*El Jardin del Rey*, le Jardin du Roi. Il nomma le golfe où se trouvaient ces îles la mer de *Nuestra Senora*. Elle devint par la suite un lieu de refuge pour les pirates, qui trouvaient de sûrs asiles et des retraites ignorées au milieu des détours et des havres solitaires de cet archipel. Ces îles étaient couvertes de beaux arbres, parmi lesquels les Espagnols crurent découvrir le lentisque et l'aloès, ce qui fit supposer à Colomb qu'elles faisaient partie des îles innombrables qu'on disait border la côte de l'Asie et abonder en épices. Étant à Puerto del Principe, il planta une croix sur une hauteur, en face du havre, signe ordinaire par lequel il marquait sa prise de possession.

Le 19, il remit en mer, par un temps presque calme; mais le vent s'étant élevé de l'est, il déclina au nord-nord-est, et au coucher du soleil il était à sept

lieues de distance de Puerto del Principe. On voyait alors la terre droit à l'est, à environ six milles, et il comprit aux signes des naturels que c'était l'île désirée de Babèque. Il continua toute la nuit à porter au nord-est. Le jour suivant, le vent resta contraire, venant directement du côté vers lequel il voulait se diriger. Il fut pendant quelque temps en vue de l'île d'Isabelle, mais il n'y toucha point, de peur que ses interprètes indiens, qui étaient de l'île de Guanahani, distante seulement de huit lieues de celle d'Isabelle[1], ne voulussent l'abandonner; et en effet les pauvres sauvages avaient toujours les yeux tournés dans la direction de leur patrie.

Le vent restant obstinément à la même place, et la mer devenant de plus en plus mauvaise, Colomb se décida enfin à retourner à Cuba, et il donna le signal aux deux caravelles d'en faire autant. Cependant *la Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, était parvenue graduellement à avancer dans la direction de l'est, et elle se trouvait alors à une grande distance. Comme elle pouvait aisément rejoindre les autres vaisseaux avec le vent en poupe, Colomb répéta ses signaux, mais ils ne furent pas écoutés. La nuit étant survenue, il diminua de voiles, et attacha des lanternes au haut du grand mât, pensant encore que Pinzon le rejoindrait; mais lorsque le jour se leva, *la Pinta* avait entièrement disparu[2].

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1, p. 61.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, t. 1, chap. 27. *Hist. del Almirante*, cap. 29. *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.

seaux et la verdure des champs, prêtent à cette contrée, très-nobles Princes, une beauté si merveilleuse, qu'elle surpasse toutes les autres en grâces et en attraits, autant que le jour surpasse la nuit en éclat. C'est ce qui me fait dire souvent à mes compagnons, que, malgré tous mes efforts pour en donner une idée exacte à Vos Majestés, ma langue ne saurait exprimer toute la vérité, ni ma plume la dépeindre ; et restant en extase à la vue de tant de beautés, je ne sais comment les décrire[1]. »

La transparence de l'eau, que Colomb attribuait à la limpidité des rivières, est l'attribut distinctif de l'Océan dans ces latitudes. La mer était si claire dans le voisinage de quelques-unes de ces îles, que, par un temps calme, on peut en voir le fond, comme à travers le cristal d'une fontaine ; et les habitans plongent à une profondeur de quatre à cinq brasses pour ramasser des conques, et autres coquilles marines, que l'on découvre de la surface. Les brises délicates et les eaux limpides de ces îles ne sont pas un de leurs moindres agrémens.

Pour donner une preuve de la végétation gigantesque de ces côtes, Colomb parle de l'immense grandeur des canots faits d'un seul tronc d'arbre. Il en vit un qui pouvait contenir cent cinquante personnes. Entre autres objets trouvés dans les huttes indiennes, était un gâteau de cire. Colomb le prit pour en faire présent au roi et à la reine ; car, « dit-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 29.

il, où il y a de la cire, il doit y avoir mille autres bonnes choses[1]. » On a supposé depuis qu'elle avait été apportée d'Yucatan, les habitans de Cuba n'étant pas accoutumés à recueillir la cire[2].

Le 5 décembre, Colomb atteignit l'extrémité orientale de Cuba, qu'il supposa être celle de l'Asie, ou, comme il l'appelait toujours, de l'Inde. Il lui donna pour cette raison, le nom d'Alpha et Omega, le commencement et la fin. Il se trouva alors dans une grande perplexité sur la route qu'il devait prendre. Il éprouvait le désir de continuer à suivre la côte qui tournait au sud-ouest, dans l'espoir de rencontrer les régions de l'Inde plus opulentes et plus civilisées. D'un autre côté, s'il prenait cette route, il lui fallait renoncer à découvrir cette île de Babèque que les Indiens lui indiquaient alors comme étant située au nord-est, et dont ils ne cessaient de lui faire des récits merveilleux. C'est un trait caractéristique de ce voyage extraordinaire, que cet état d'embarras du célèbre navigateur, au milieu d'un nouveau monde inconnu qui de toutes parts lui offrait des beautés et des merveilles propres à l'attirer également, mais où, de quelque côté qu'il dirigeât sa course, il pouvait laisser derrière lui la région privilégiée où l'attendaient tout à la fois le profit et la gloire.

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.
(2) Herrera, *Hist. Ind.*, déc. 1.

CHAPITRE VI.

Découverte d'Hispaniola (1492).

Le 5 décembre, tandis que Colomb courait des bordées au-delà de l'extrémité orientale de Cuba, indécis sur la route qu'il devait prendre, il aperçut la terre au sud-est, et cette terre se développa graduellement à sa vue, ses hautes montagnes s'élevant en pyramides au-dessus de l'horizon, et annonçant une île d'une grande étendue. Les Indiens, en la voyant, crièrent : « Bohio! » nom par lequel Colomb supposait qu'ils voulaient désigner quelque contrée où l'or abondait. Lorsqu'ils le virent gouverner dans cette direction, ils manifestèrent une grande terreur, le suppliant de ne point y aller, l'assurant par signes que les habitans étaient farouches et cruels, qu'ils n'avaient qu'un œil, et que c'étaient des cannibales. Le vent était défavorable, et n'osant faire voile pendant les nuits, alors très-longues, dans ces mers inconnues, Colomb passa presque deux jours entiers avant d'arriver jusqu'à l'île.

A travers l'atmosphère transparente des tropiques, les objets s'aperçoivent à une grande distance, et la pureté de l'air ainsi que la sérénité d'un ciel d'azur donnent un effet magique au

paysage. Ce fut sous cette heureuse influence que la belle île d'Haïti apparut aux regards des navigateurs. Ses montagnes étaient plus hautes et plus rocailleuses que celles des autres îles; mais elles s'élevaient du milieu de riches forêts. Les riantes collines et les savanes verdoyantes qui les entouraient, les traces de culture que présentaient les plaines, les feux nombreux qui se montraient le soir et les colonnes de fumée qui le jour s'élevaient de différens côtés, tout annonçait une nombreuse population. Haïti étalait à leurs yeux tout l'éclat de la végétation des tropiques, Haïti, cette île, l'une des plus belles du monde, et destinée à en être l'une des plus malheureuses.

Dans la soirée du 6 décembre, Colomb entra dans un havre, à l'extrémité occidentale de l'île, auquel il donna le nom de Saint-Nicolas, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Le port était spacieux et profond, entouré de grands arbres, dont beaucoup étaient chargés de fruits; tandis que dans le fond s'étendait une plaine superbe que traversait une eau limpide. Au grand nombre de canots qu'on voyait de diverses côtés, il y avait évidemment de grands villages à peu de distance, mais les naturels avaient pris la fuite à la vue des vaisseaux.

Le 7, les Espagnols quittèrent le port Saint-Nicolas, et rangèrent la côte septentrionale de l'île. Elle était élevée et rocailleuse, quoique offrant toujours des savanes verdoyantes et de lon-

gues plaines à perte de vue. Ils entrevirent aussi une vallée riante et fertile, qui se prolongeait dans l'intérieur entre deux montagnes, et qui offrait des traces évidentes de culture.

Ils furent retenus plusieurs jours dans un havre qu'ils appelèrent le Port de la Conception; une petite rivière s'y déchargeait, après avoir serpenté dans une campagne délicieuse. La côte abondait en poissons, et quelques-uns même sautaient dans leurs chaloupes. Les Espagnols jetèrent leurs filets, et en prirent un grand nombre dont plusieurs ressemblaient à ceux de leurs pays; c'étaient les premiers qui offrissent ce rapport. Ils entendirent aussi les accens d'un oiseau qu'ils prirent pour le rossignol, et de plusieurs autres qui leur étaient familiers. Ces circonstances, par ces associations d'idées bien naturelles qui parlent au cœur, leur rappelèrent fortement les bocages de leur lointaine Andalousie. Ils crurent trouver des traits de ressemblance entre ce pays et les belles provinces d'Espagne, et, par suite de cette idée, l'amiral nomma l'île Hispaniola.

Il y avait des traces d'une culture grossière dans les environs du port, mais les naturels avaient abandonné la côte à leur arrivée. Ils en aperçurent une fois cinq qui rôdaient à quelque distance, et qui prirent la fuite dès qu'on voulut en approcher. Colomb, désirant établir quelques relations avec les habitans, envoya six hommes bien armés dans l'intérieur de l'île. Ils trouvèrent des champs cul-

tirés, des traces de routes, des lieux où de grands feux avaient été allumés; mais les habitans s'étaient enfuis effrayés sur les montagnes.

Quoique toute la côte fût déserte et solitaire, Colomb se consola dans l'idée qu'il y avait sans doute dans l'intérieur des villes populeuses où les naturels s'étaient réfugiés, et que les clartés qu'ils avaient vues étaient des signaux, comme les feux allumés sur les montagnes de l'ancien monde du temps des ravages des Maures, pour avertir les paysans de fuir loin des côtes.

Le 12 décembre, Colomb, avec beaucoup de solennité, érigea une croix sur une éminence, à l'entrée du port, pour marquer qu'il en avait pris possession. Trois matelots, qui se promenaient dans les environs, aperçurent un grand nombre de naturels, qui prirent aussitôt la fuite; mais les marins se mirent à leur poursuite, et, avec beaucoup de peine, ils réussirent à prendre une jeune et jolie sauvage, et ils ramenèrent leur conquête en triomphe. Elle était entièrement nue, ce qui était de mauvais augure quant à la civilisation de l'île; mais un ornement d'or, suspendu à ses narines, faisait espérer que le précieux métal y était commun. L'amiral calma bientôt sa frayeur par ses manières pleines de bonté. Il la fit habiller, lui donna des grains, des anneaux de cuivre, des grelots et autres babioles, et il la renvoya à terre, accompagnée de quelques hommes de l'équipage et de trois des interprètes indiens. La jeune sauvage fut si charmée de se voir tant de belles choses, et si ravie

de l'accueil qu'elle avait éprouvé, qu'elle n'aurait pas demandé mieux que de rester avec les femmes indiennes qu'elle avait trouvées sur le vaisseau. Le détachement qui était parti avec elle revint très-tard sans avoir été jusqu'à son village, qui était fort éloigné, craignant de s'aventurer dans les terres pendant la nuit.

Comptant sur l'impression favorable que le récit de la jeune femme avait dû produire, l'amiral, le lendemain, choisit neuf hommes de cœur, bien armés, pour les envoyer à la recherche du village, en leur donnant un naturel de Cuba pour interprète. Ils le trouvèrent à environ quatre lieues et demie au sud-est. Il était situé dans une belle vallée, sur les bords d'une superbe rivière [1]. Il contenait mille maisons, mais toutes étaient désertes, car ils avaient vu les habitans s'enfuir à leur approche. L'interprète fut envoyé pour essayer de dissiper leurs alarmes. Il eut beaucoup de peine à y parvenir; mais il y réussit enfin en leur parlant de la bonté de ces étrangers, qui étaient descendu des cieux; et qui parcouraient le monde en faisant de riches et magnifiques présens. Les naturels se hasardèrent alors à revenir au nombre de deux mille. Ils approchèrent des neuf Espagnols lentement et en tremblant, s'arrêtant à chaque pas et mettant leurs mains sur leurs têtes en signe de profond respect et

(1) Ce village était connu autrefois sous le nom de *Gros-Morne*, et le fleuve qui se décharge dans la mer à un demi-mille à l'ouest du port de la paix, portait le nom des *Trois-Rivières*. (Navarrete, 3. 1.)

d'entière soumission. Ils étaient bien faits, étaient plus blancs et avaient des traits plus agréables que les naturels des autres îles[1]. Tandis que les Espagnols conversaient avec eux par le moyen de leur interprète, ils virent s'approcher une autre troupe non moins nombreuse. Celle-ci était conduite par le mari de l'Indienne qui, la veille, avait été si bien accueillie à bord des vaisseaux. Les naturels la portaient en triomphe sur leurs épaules, et le mari se confondait en démonstrations de reconnaissance pour la bonté qu'on avait témoignée à sa femme, et les superbes présens qu'on lui avait faits.

Les Indiens, devenus plus familiers avec les Espagnols, et revenus, jusqu'à un certain point, de leur extrême frayeur, les conduisirent dans leurs maisons, et mirent devant eux du pain de cassava, du poisson, des racines et des fruits de diverses sortes. Apprenant de l'interprète que les Espagnols aimaient beaucoup les perroquets, ils leur en apportèrent un grand nombre qu'ils avaieut apprivoisés, et ils leur offraient avec le même empressement tout ce qu'ils possédaient. Telle était la franche hospitalité qui régnait dans cette île, où la passion de l'avarice n'avait pas encore pénétré.

La grande rivière qui traversait cette vallée était bordée de palmiers, de bananiers, et de beaucoup d'autres arbres couverts de fruits et de fleurs. L'air était doux comme au mois d'avril; les oiseaux

(1) Las Casas, lib. 1, cap. 53. MS.

chantaient tout le long du jour; plusieurs même se faisaient entendre dans la nuit. Les Espagnols n'avaient pas encore appris à s'expliquer la différence des saisons dans cette partie opposée du globe; ils étaient étonnés d'entendre le chant de ce prétendu rossignol au milieu de décembre, et ils en concluaient qu'il n'y avait pas d'hiver dans cet heureux climat. Ils retournèrent aux vaisseaux, ravis de la beauté du pays, surpassant, disaient-ils, même les belles plaines de Cordoue. Tout ce dont ils se plaignaient, c'était de ne voir aucune apparence de richesses.

Et ici il est impossible de ne point s'arrêter sur le tableau que tracent de cette île célèbre ceux qui y pénétrèrent les premiers, et surtout sur la description qu'ils font des mœurs des naturels avant l'arrivée des hommes blancs. D'après leurs récits, les habitans d'Haïti vivaient dans cet état de simplicité primitive et sauvage que quelques philosophes se sont plu à dépeindre comme le plus digne d'envie sur la terre, entourés des bienfaits de la nature, sans même connaître les besoins artificiels. La terre fertile produisait presque sans culture la plus grande partie de leurs alimens, leurs rivières et les côtes de la mer abondaient en poissons, et ils prenaient l'utia, le guana et une variété d'oiseaux. Pour des êtres de goûts aussi simples, d'habitudes aussi frugales, c'était l'abondance, et ce que la nature leur fournissait ainsi spontanément, ils le partageaient volontiers avec tout le monde. Chez

eux l'hospitalité était une loi de nature universellement observée; il n'était point nécessaire d'être connu pour y avoir des droits; chaque maison était ouverte à l'étranger, comme si c'eût été la sienne[1].

Colomb, dans une lettre à Luis de Saint-Angel, dit également : « Il est certain que, lorsqu'ils se furent enhardis et que leur terreur fut dissipée, ils disposaient si généreusement de tout ce qu'ils possédaient, qu'il faut en avoir été témoin pour le croire. Si quelque chose leur était démandée, ils ne disaient jamais non, mais ils le donnaient aussitôt, et ils montraient autant de joie que s'ils eussent donné leur propre cœur, et, que la chose eût de la valeur ou non, ils étaient également contens de ce qu'on leur offrait en échange..... Dans toutes ces îles, je crois remarquer que les hommes se contentent tous d'une femme, mais qu'ils en donnent vingt à leur chef ou roi. Les femmes semblent travailler plus que les hommes, et je n'ai pu parvenir à comprendre s'ils connaissaient les distinctions de la propriété; mais je crois plutôt que ce que l'un a tous les autres le partagent, notamment pour tout ce qui tient à la nourriture[2]. »

L'une des descriptions les plus agréables des habitans de cette île, est celle qu'en donne Pierre Martyr, qui ne fait que raconter, dit-il, ce qu'il a re-

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, l. 1.

(2) *Lettre de Colomb à Luis de Saint-Angel*. Navarrete, t. 1, p. 167.

cueilli dans ses conversations avec l'amiral lui-même. « Il est certain que, chez ces naturels, tout est commun, la terre tout aussi bien que l'eau et le soleil, et que, « le mien et le tien, » ces semences de tous les maux, ne sont pas connus parmi eux. Ils se contentent de si peu, que, dans un si vaste pays, ils ont plutôt du superflu qu'ils ne manquent du nécessaire ; en sorte qu'ils paraissent vivre dans l'âge d'or, heureux et tranquilles au milieu de jardins ouverts, qui ne sont ni entourés de fossés, ni divisés par des palissades, ni défendus par des murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, sans lois, sans livres et sans juges. Ils regardent comme un méchant homme celui qui prend plaisir à faire du mal à un autre ; ils n'ont qu'un soin, celui de veiller à la reproduction des racines dont ils font leur pain, se contentant de la nourriture frugale qui entretient la santé et préserve de la maladie[1]. »

Quelques traits de ce tableau peuvent être embellis par l'imagination, mais la vérité en est généralement attestée par les historiens contemporains. Ils s'accordent tous à représenter ces insulaires comme réalisant l'âge d'or des poètes ; vivant sous la domination absolue, mais douce et patriarcale de leurs caciques ; exempts d'orgueil, ayant peu de besoins, dans un pays fertile, sous un climat tempéré, et avec une disposition naturelle à jouir doucement de la vie.

(1) Pierre Martyr, décad. 1, l. 3.

CHAPITRE VII.

Reconnaissance des côtes d'Hispaniola (1492).

Lorsque le temps devint favorable, Colomb partit le 14 décembre pour chercher de nouveau l'île de Babèque, mais il fut encore arrêté par les vents contraires. Dans le cours de cette excursion, il visita une île située en face du Port de la Conception, et à laquelle il donna le nom de Tortugas, à cause des tortues qui y abondaient. Les naturels s'étaient enfuis sur les rochers et dans les bois, et des feux étaient allumés sur les hauteurs pour donner l'alarme, circonstance d'où Colomb conclut qu'ils étaient plus exposés aux invasions que les autres îles. Le pays était si beau qu'il donna à l'une des vallées le nom de vallée de Paraiso, ou du Paradis, et il appela une belle rivière le Guadalquivir, du nom de ce fleuve renommé qui arrose quelques-unes des plus belles provinces de l'Espagne[1].

Mettant à la voile le 16 décembre, Colomb reprit la route d'Hispaniola. Arrivé au milieu du golfe qui sépare les îles, il aperçut un canot dirigé par

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.

un seul Indien, et il ne put s'empêcher d'admirer encore, comme il l'avait déjà fait dans une circonstance semblable, le courage de ce naturel, d'oser s'aventurer si loin de la terre sur un aussi frêle esquif, et son adresse à le maintenir sur l'eau, quoique le vent fût vif, et la mer assez agitée. Il donna ordre de le prendre à bord lui et son canot, et ayant jeté l'ancre près d'un village, sur la côte d'Hispaniola, connue à présent sous le nom de Puerto de Paz, ou Port de Paix, il l'envoya à terre après l'avoir bien régalé et enrichi de divers présens.

Dans les premières relations des Européens avec ces peuples, jamais la bienveillance ne manqua de produire son effet. Le récit favorable de cet Indien et de ceux avec qui les Espagnols avaient eu des rapports dans leurs débarquemens antérieurs, dissipa les craintes de ces insulaires. La bonne intelligence fut bientôt complète, et les vaisseaux reçurent la visite d'un cacique des environs. Colomb recueillit de ce chef et de ses conseillers de nouveaux renseignemens sur l'île de Babèque, qu'ils décrivirent comme n'étant pas très-éloignée. Mais il n'est plus question ensuite de cette île, et il ne paraît pas que Colomb ait fait de nouvelles tentatives pour la découvrir. Aucune île de ce nom ne se trouve dans les anciennes cartes, et il est probable que ce fut une de ces nombreuses méprises occasionées par la fausse interprétation de mots indiens, et qui entraînèrent Co-

lomb et beaucoup d'autres navigateurs dans tant d'inutiles recherches.

L'amiral trouva les habitans d'Hispaniola d'un extérieur plus agréable que ceux des autres îles, et d'un caractère doux et pacifique. Quelques-uns avaient de petits ornemens d'or, qu'ils s'empressaient de donner, ou d'échanger contre la moindre bagatelle. Le pays était agréablement coupé de hautes montagnes et de belles vallées, qui se prolongeaient à perte de vue dans l'intérieur. Une pente si douce conduisait au sommet des montagnes, que les plus hautes auraient pu être labourées avec des bœufs, et la beauté des forêts attestait la fertilité du sol. Les vallées étaient arrosées par de nombreux ruisseaux; elles semblaient cultivées en beaucoup d'endroits, et étaient divisées en champs de grains, en vergers, et en pâturages.

Pendant que Colomb était retenu dans ce port par les vents contraires, il reçut la visite d'un jeune cacique, qui paraissait être un personnage de grande importance. Il était porté par quatre hommes sur une sorte de litière, et était accompagné de deux cents de ses sujets. L'amiral étant à dîner lorsqu'il arriva, le jeune chef ordonna à sa suite de rester en dehors, et entrant dans la hutte, il s'assit à côté de Colomb, sans lui permettre de se lever ni de faire aucune cérémonie. Il n'était accompagné que de deux vieillards qui semblaient être ses conseillers et qui s'assirent à ses

pieds. Si l'amiral lui présentait quelque chose à boire ou à manger, il y portait seulement les lèvres, et l'envoyait aux gens de sa suite, conservant un maintien grave et plein de dignité. Il parla peu; ses deux conseillers, les yeux fixés sur sa bouche, saisissaient ses idées comme au passage et les communiquaient sur-le-champ. Après le dîner, il offrit à l'amiral une ceinture d'un travail curieux, et deux petites plaques d'or. Colomb lui donna un morceau de drap, plusieurs grains d'ambre, des souliers de couleur, et un flacon d'eau de fleur d'orange. Il lui montra des pièces de monnaies d'Espagne, sur lesquelles était l'effigie du roi et de la reine, et il s'efforça de lui expliquer la puissance et la grandeur de ces souverains; il déploya aussi les bannières royales et l'étendard de la croix : mais toutes ses tentatives furent inutiles. Le cacique ne put jamais comprendre qu'il y eût un pays sur la terre qui produisît ces êtres si merveilleux et toutes ces choses non moins admirables; il partageait l'idée commune que les Espagnols étaient au-dessus des mortels, et que les pays et les souverains dont il parlait devaient exister quelque part dans les cieux.

Dans la soirée, le cacique fut reconduit à terre dans la chaloupe avec beaucoup de cérémonie, et une salve d'artillerie fut tirée en son honneur. Il partit, comme il était venu, porté sur une litière, et accompagné d'un nombreux cortége de ses sujets; à peu de distance derrière lui, étaient son fils,

porté et escorté de la même manière, et son frère, à pied et soutenu par deux Indiens. Les présens qu'il avait reçus de l'amiral étaient portés devant lui avec beaucoup de pompe et d'appareil.

Les Espagnols se procurèrent peu d'or dans cet endroit, quoique les naturels leur abandonnassent volontiers tous les ornemens qu'ils possédaient. La région des richesses était encore plus loin, et l'un des vieux conseillers du cacique dit à Colomb qu'il trouverait bientôt des îles où le précieux métal était en abondance. Avant de lever l'ancre, l'amiral fit planter une grande croix au milieu du village, et à l'empressement avec lequel les Indiens aidèrent les Espagnols, à la manière dont ils imitaient tous leurs actes de dévotion, il augura que ce serait une chose facile de les convertir tous au christianisme.

Le 19 décembre, Colomb partit avant le jour, mais par un vent défavorable, et dans la soirée du 20, il entra dans un bon port auquel il donna le nom de Saint-Thomas, et qu'on suppose être ce qu'on appelle aujourd'hui la baie d'Acul; les environs en étaient charmans et bien peuplés. Les habitans accoururent autour des vaisseaux, les uns en canots, les autres à la nage, apportant des fruits de diverses espèces inconnues, d'une saveur délicieuse; ils les donnaient avec empressement, ainsi que tout ce qu'ils possédaient, surtout les ornemens d'or dont ils remarquaient que les étrangers étaient particulièrement avides. Il régnait

chez ces Indiens une franchise et une générosité remarquable. Ils n'avaient aucune idée de trafic; donner était chez eux un mouvement prompt, naturel et spontané. Colomb ne voulut pas néanmoins permettre aux matelots de profiter de cette facilité de caractère, mais il ordonna que quelque chose fût toujours donné en échange. Plusieurs des caciques voisins visitèrent les vaisseaux, apportant des présens et invitant les Espagnols à venir dans leurs villages, où, lorsqu'ils s'y rendaient, ils étaient reçus avec la plus touchante hospitalité.

Le 22 décembre on vit approcher un grand canot rempli de naturels : c'était une mission envoyée par un grand cacique nommé Guacanagari, qui gouvernait toute cette partie de l'île. Un des principaux conseillers de ce chef était sur le canot, et il apportait en présent à l'amiral une large ceinture artistement faite d'os et de grains de couleur, et un masque de bois dont les yeux, le nez et la langue étaient d'or; il était aussi porteur d'un message de la part du cacique, qui priait qu'on amenât les vaisseaux en face de sa résidence, située sur une partie de la côte un peu plus à l'est. Comme le vent ne permettait pas de déférer sur-le-champ à cette invitation, l'amiral envoya le notaire de l'escadre, avec quelques gens de l'équipage, rendre visite au cacique. Il résidait dans une ville située sur une rivière, à l'endroit que les Espagnols appelèrent la Punta Santa, à présent la Pointe Honoré : c'é-

tait la ville la plus grande et la mieux bâtie qu'ils eussent encore vue. Le cacique les reçut au milieu d'une grande place qui avait été préparée pour la circonstance, il leur rendit de grands honneurs et leur donna à chacun un vêtement de coton. Les habitans se pressèrent autour d'eux, leur apportant des provisions et des rafraîchissemens de diverses sortes. Ils reçurent les matelots dans leurs maisons et les traitèrent comme des hôtes distingués, leur donnant des vêtemens de coton et tout ce qui paraissait avoir quelque prix à leurs yeux, et ne demandant rien en échange; mais s'ils recevaient quelques présens à leur tour, ils s'empressaient de le serrer avec soin comme une relique sacrée.

Le cacique aurait voulu retenir ses hôtes toute la nuit; mais leurs ordres les obligeaient à retourner aux vaisseaux. Lorsqu'ils prirent congé de lui il leur remit des perroquets et des plaques d'or pour l'amiral, et ils furent accompagnés jusqu'à leurs chaloupes par les naturels qui portaient leurs présens et qui se disputaient le plaisir de leur rendre service.

Pendant leur absence, l'amiral avait reçu la visite d'un grand nombre d'Indiens et de plusieurs caciques d'un rang inférieur; tous l'assurèrent que l'île abondait en richesses. Ils parlaient surtout d'une région de l'intérieur, située plus à l'est, qu'ils appelaient Cibao, et dont le cacique, à ce qu'ils semblaient faire entendre, avait des bannières

d'or battu. Colomb, se faisant illusion comme à l'ordinaire, s'imagina que ce nom de Cibao devait être une corruption de Cipango, et que ce chef aux bannières d'or ne pouvait être que le fameux monarque de cette île, dont parlait Marco Polo[1].

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1. *Hist. del Almirante*, cap. 31, 32. Herrera, decad. 1, lib. 1, cap. 15, 16.

CHAPITRE VIII.

Naufrage (1492).

Le 24 décembre, Colomb partit du port de la Conception avant le lever du soleil, et gouverna à l'est, dans l'intention de jeter l'ancre dans le havre du cacique Guacanagari. Le vent soufflait de terre, mais si légèrement, qu'il gonflait à peine les voiles, et les vaisseaux faisaient peu de chemin. A onze heures du soir, veille de Noël, ils étaient à une lieue ou une lieue et demie de la résidence du cacique; et Colomb qui, jusqu'à ce moment, était resté sur le tillac, toujours en observation, voyant la mer calme et tranquille, et le vaisseau presque sans mouvement, se retira pour prendre un peu de repos, n'ayant point dormi la nuit précédente. Il était ordinairement toujours aux aguets dans ses voyages le long des côtes, passant des nuits entières sur le pont, par tous les temps; ne se fiant jamais à d'autres qu'à lui, toutes les fois qu'il y avait quelque obstacle ou quelque danger à craindre. Dans cette occasion, il sentait qu'il pouvait être parfaitement tranquille, non-seulement à cause du calme profond, mais aussi parce que les chaloupes, en

conduisant la veille la députation aux caciques, avaient reconnu la côte, et avaient rapporté qu'elles n'avaient rencontré ni récifs ni bas-fonds sur leur route.

Jamais on ne vit mieux de quelle importance est l'œil du maître. A peine le vigilant amiral s'était-il retiré, que le pilote confia le gouvernail à un jeune mousse, et alla se coucher. C'était violer les ordres formels de l'amiral, qui avait défendu de jamais confier le gouvernail à l'un d'eux. Les matelots qui étaient de quart profitèrent également de l'absence de Colomb, et en peu de temps tout l'équipage était plongé dans le sommeil. Tandis qu'une profonde sécurité régnait ainsi à bord du vaisseau, les courans perfides qui existent le long de cette côte l'entraînèrent rapidement sur un banc de sable. Le mousse inconsidéré n'avait pas fait attention aux brisans, quoiqu'ils fissent un bruit qu'on aurait pu entendre d'une lieue. Cependant, lorsqu'il sentit le gouvernail toucher, et qu'il entendit le mugissement de la mer qui se frayait un passage, il appela au secours. Colomb, à qui ses pensées inquiètes ne permettaient jamais de dormir profondément, fut le premier à prendre l'alarme et à monter sur le pont. Le maître du vaisseau qui était de quart, et qui, au mépris de son devoir, avait quitté son poste, parut ensuite, suivi de quelques matelots à peine éveillés, et ne soupçonnant pas le danger de leur situation. L'amiral leur ordonna de prendre la chaloupe et d'aller jeter une ancre à la poupe, afin de tâcher de

dégager le navire. Le maître et les matelots s'élancèrent dans la chaloupe; mais ils perdirent la tête et furent saisis d'une terreur panique, comme on est sujet à l'être lorsque quelque alarme soudaine vous réveille en sursaut. Au lieu d'obéir aux ordres de Colomb, ils firent force de rames pour gagner l'autre caravelle qui était à une demi-lieue de distance; tandis que l'amiral, supposant qu'ils étaient allés jeter l'ancre, espérait remettre bientôt le bâtiment à flot.

Lorsqu'ils joignirent la caravelle, et qu'ils firent connaître la position critique dans laquelle ils avaient laissé leur navire, le commandant leur reprocha leur lâche désertion, refusa de les admettre, et se jetant dans une chaloupe avec quelques-unes de ses hommes, il courut au secours de l'amiral, suivi du maître pusillanime et des lâches matelots, qui ne savaient où cacher leur honte et leur confusion.

Ils arrivèrent trop tard pour sauver le vaisseau, car la violence du courant l'avait poussé de plus en plus sur le banc de sable. L'amiral voyant que la chaloupe l'avait abandonné, que le vaisseau avait été lancé en travers du courant, et que l'eau faisait continuellement des progrès, donna ordre de couper le mât, dans l'espoir de l'alléger assez pour qu'il fût possible de le remettre à flot. Mais tous les efforts furent vains; la quille était fortement enfoncée dans le sable; le choc avait entr'ouvert plusieurs planches; et les brisans frappant son

flanc avec fureur, finirent par le renverser sur le côté. Par bonheur, le temps était toujours calme; car autrement le vaisseau eût brisé en mille pièces, et tout l'équipage aurait péri au milieu des récifs et des écueils.

L'amiral et ses compagnons se réfugièrent à bord de la caravelle. Diego de Arana, premier juge de l'armement, et Pedro Gutierrez, sommelier du roi, furent envoyés aussitôt en députation auprès du cacique Guacanagari, pour lui apprendre la visite que l'amiral avait eu le dessein de lui rendre, et le désastre qu'il venait d'éprouver. Pendant ce temps, comme un vent léger s'était élevé de terre, et que l'amiral craignait que quelque récif ou quelque banc de sable ne fût caché près de lui, il resta en panne jusqu'au matin.

L'habitation du cacique était à environ une demi-lieue de distance. Lorsqu'il apprit le malheur arrivé à ses hôtes, il manifesta la plus grande douleur, et alla même jusqu'à verser des larmes. Il envoya immédiatement tous ses gens, avec tous les canots, grands et petits, qu'il fut possible de rassembler, et telle fut l'activité de leurs secours, qu'en peu de temps le vaisseau fut déchargé. Le cacique lui-même, et ses frères et ses parens, rendirent tous les services qu'ils purent imaginer, tant sur mer que sur terre, exerçant la plus grande vigilance pour que tout se fît avec ordre, et que les effets sauvés du naufrage fussent gardés avec une inviolable fidélité. De temps en temps il envoyait

quelque membre de sa famille ou quelque personnage important de sa maison, pour consoler l'amiral et le prier de ne point se laisser aller à sa douleur, lui disant que tout ce qu'il possédait était à sa disposition.

Jamais, dans un pays civilisé, les devoirs si vantés de l'hospitalité ne furent remplis plus scrupuleusement que par cet excellent sauvage. Tous les effets apportés des vaisseaux furent déposés près de sa demeure, et une grande armée les entoura toute la nuit, jusqu'à ce qu'on eût pu préparer des maisons pour les recevoir. Mais cette précaution semblait inutile, et il n'y avait aucun Indien qui parût tenté un seul instant de profiter du malheur des étrangers. Quoiqu'ils vissent ce qui à leurs yeux devait être des trésors inestimables, jeté pêle mêle sur la côte, il n'y eut pas la moindre tentative de pillage, et, en transportant les effets des vaisseaux à terre, ils n'avaient pas même eu l'idée de s'approprier la plus légère bagatelle. Au contraire, leurs actions et leurs gestes exprimaient une vive pitié, et à voir leur douleur, on aurait supposé que le désastre qui venait d'arriver les avait frappés eux-mêmes [1].

« Ces naturels sont si aimans, si doux, si paisibles, dit Colomb dans son journal, que je puis assurer à Vos Majestés qu'il n'y a point dans l'univers une meilleure nation ni un meilleur pays. Ils

(1) *Hist. del Almirante*, c. 32. Las Casas, lib. 1, cap. 9.

aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; ils ont toujours un langage doux et gracieux, et le sourire sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai ; mais leurs manières sont pleines de décence et de candeur [1]. »

(1) *Hist. del Almirante.*

CHAPITRE IX.

Relations avec les naturels (1492).

Le 26 décembre, Guacanagari vint à bord de *la Nina* rendre visite à l'amiral; et en voyant son extrême abattement, le cœur compatissant du bon cacique fut tellement ému qu'il versa des larmes. Il confirma le message qu'il lui avait envoyé, le priant de disposer en toute liberté de tout ce qui lui appartenait, et de ne point se laisser aller à la douleur. Il avait déjà donné trois maisons aux Espagnols, tant pour leur servir d'asile que pour recevoir les effets qui avaient été sauvés du naufrage, et il était prêt à en fournir un plus grand nombre, si Colomb le désirait.

Pendant qu'ils conversaient, un canot arriva d'une autre partie de l'île, apportant des plaques d'or pour les échanger contre des grelots. C'était la chose du monde à laquelle les naturels attachaient le plus de valeur. Ils étaient fous de la danse, et souvent ils sautaient en chantant de certains airs qu'ils accompagnaient du son d'une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre, et du cliquetis de morceaux de bois creux; mais lorsqu'ils suspendaient les grelots autour d'eux, et qu'ils enten-

daient leur son aigu et argentin répondre aux mouvemens de leur danse, rien ne pouvait égaler les transports de leur joie sauvage.

Les matelots qui revenaient de terre annoncèrent à l'amiral qu'une grande quantité d'or avait été apportée pour faire des échanges, et que les naturels en donnaient volontiers de grandes plaques pour la moindre babiole. Cette nouvelle ranima Colomb. Le cacique attentif, remarquant le changement qui venait de s'opérer dans tous ses traits, demanda ce que les matelots étaient venus dire. Lorsqu'il l'eut appris, et qu'il sut que l'amiral avait un extrême désir de se procurer de l'or, il lui exprima par signes qu'il y avait, à peu de distance, un endroit dans les montagnes, où il était si commun qu'on n'en faisait presque aucun cas. Il promit de lui en faire venir autant qu'il le désirerait. Le lieu dont il voulait parler, et qu'il appela Cibao, était effectivement une région montagneuse où les Espagnols trouvèrent par la suite des mines d'un grand prix; mais Colomb confondit encore le nom avec celui de Cipango[1].

Guacanagari dîna à bord de la caravelle avec l'amiral, et ensuite il l'invita à venir visiter sa résidence. Il y avait préparé une collation, aussi choisie, aussi abondante que la simplicité de sa vie le lui permettait : elle se composait d'utias ou lapins, de poissons, de racines, et des différens

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, t. 1, p. 114.

fruits qui abondaient dans l'île. Le généreux cacique n'épargna rien pour recevoir dignement son hôte et pour lui faire oublier son malheur, lui témoignant la part qu'il y prenait avec une chaleur et en même temps une délicatesse qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans un sauvage. Du reste, il y avait dans toutes ses manières une sorte de dignité naturelle, de sentiment inné des bienséances qui surprit souvent les Espagnols. Lorsqu'il prenait quelque nourriture, il était d'une propreté extrême, mangeant lentement et avec précaution, se lavant les mains lorsqu'il avait fini, et se les frottant avec des herbes douces et odoriférantes, sans doute pour entretenir leur délicatesse et leur fraîcheur. Il était servi avec beaucoup de déférence par ses sujets, et se conduisait envers eux avec une majesté gracieuse et vraiment royale. Toute sa personne enfin, aux yeux prévenus de Colomb, était empreinte de cette grâce et de cette noblesse naturelle que donne une illustre naissance[1].

Au fait, la souveraineté chez les habitans de cette île était héréditaire, et ils avaient une méthode simple, mais ingénieuse, pour perpétuer autant que possible l'autorité dans la même famille, sans qu'il y eût à craindre de mélange de race. Lorsqu'un cacique mourait sans enfans, le fils de sa sœur lui

(1) Las Casas, lib. 1, cap. 70. MS. *Primer Viage de Colombo*, Navarrette, t. 1, p. 114.

succédait de préférence à celui de son frère, parce qu'ils étaient plus sûrs qu'il était de son sang; car ils faisaient observer que les enfans réputés d'un frère peuvent, par accident, n'avoir aucune consanguinité avec leur oncle, tandis que les fils de sa sœur sont nécessairement les enfans de leur mère.

La forme du gouvernement était complètement despotique; les caciques avaient une autorité absolue sur la vie, les biens, et même la religion de leurs sujets. Ils avaient peu de lois, et gouvernaient d'après leur jugement et leur volonté, mais toujours avec douceur, et on leur obéissait avec empressement et comme par instinct. Dans le cours de l'histoire désastreuse de ces insulaires, depuis l'époque où les Européens débarquèrent pour la première fois dans leur île, on trouve une foule d'exemples de leur affection et de leur dévouement aveugle pour leurs caciques.

Après la collation, Guacanagari conduisit Colomb dans les beaux bois qui entouraient sa résidence. Ils furent suivis par plus de mille naturels, tous entièrement nus. A l'ombre de leurs bocages, les Indiens exécutèrent plusieurs de leurs jeux et de leurs danses nationales, que Guacanagari avait ordonnés pour distraire son hôte et dissiper sa mélancolie.

Lorsque les Indiens eurent terminé leurs jeux, Colomb leur donna à son tour un spectacle de nature à leur inspirer une idée favorable du pouvoir des Espagnols. Il envoya chercher à bord de la caravelle un arc maure et un carquois, et fit venir

un Castillan qui avait fait la campagne de Grenade, et qui était très-adroit à s'en servir. Lorsque le cacique vit avec quelle justesse cet homme atteignait le but qui lui était indiqué, il fut dans une grande surprise, étant lui-même d'un caractère pacifique et peu accoutumé au maniement d'armes d'aucune espèce. Il dit à l'amiral que les Caraïbes, qui faisaient souvent des descentes sur son territoire, et qui enlevaient ses sujets, étaient également armés d'arcs et de flèches. Colomb l'assura de la protection des monarques castillans, qui détruiraient les Caraïbes; car il lui fit entendre qu'ils avaient des armes beaucoup plus terribles contre lesquelles il n'y avait aucune défense. Et, pour le prouver, il fit tirer un coup d'arquebuse et ensuite un coup de canon-lombard, pièce du plus gros calibre. Au bruit de la décharge, les Indiens tombèrent la face contre terre, comme s'ils eussent été frappés de la foudre; et lorsqu'ils virent l'effet du boulet, qui, comme un éclat du tonnerre, brisait et transperçait les arbres, ils furent frappés de stupeur. Cependant lorsqu'on leur expliqua que les Espagnols les défendraient avec ces armes contre les invasions de leurs ennemis redoutés, leurs alarmes firent place à des transports de joie, car ils se regardèrent alors comme sous la protection des enfans du ciel, qui étaient descendus de la voûte céleste armés des éclairs et du tonnerre.

Le cacique offrit alors à Colomb plusieurs de ses ornemens nationaux, et entre autres un masque

de bois dont les yeux, les oreilles et plusieurs autres parties étaient d'or ; il suspendit des plaques du même métal autour de son cou, et plaça une espèce de couronne d'or sur sa tête. Il donna une nouvelle preuve de sa munificence naturelle en distribuant divers présens à la suite de l'amiral, s'acquittant de tous ces soins avec une grâce, une dignité qui auraient fait honneur au prince le plus accompli de l'Europe.

Les bagatelles que Colomb donna en retour furent regardées avec vénération comme des dons célestes. Les Indiens, en admirant les articles de fabrique européenne, répétaient continuellement le mot *turey*, qui, dans leur langage, signifie *ciel*. Ils prétendaient distinguer à l'odeur les différentes qualités d'or : de même, lorsqu'on leur donnait quelque objet d'étain, d'argent ou d'autre métal blanc, auquel ils n'étaient pas accoutumés, ils le flairaient et déclaraient que c'était du *turey* d'excellente qualité. En un mot, tout ce qui venait des Espagnols était précieux à leurs yeux : un morceau de fer rouillé, une bande de cuir, une tête de clou, tout avait une valeur occulte et surnaturelle, tout sentait le *turey*. Mais c'étaient surtout les grelots qui les charmaient. Ils avaient pour eux la même fureur que les Espagnols pour l'or. Ils ne pouvaient contenir leur extase en les entendant résonner, et ils se mettaient à faire mille gambades et mille extravagances. Un jour un Indien donna une demi-poignée de poudre d'or pour une de ces petites

sonnettes, et à peine en fut-il en possession qu'il s'enfuit dans les bois, regardant à chaque instant derrière lui, tant il craignait que les Espagnols ne se repentissent de s'être défaits à si bon marché d'un bijoux si précieux [1].

L'extrême bienveillance du cacique, la douceur des naturels, la quantité d'or qu'on venait tous les jours échanger contre les moindres babioles, les renseiguemens qu'il recevait continuellement sur les sources de richesses qui se trouvaient dans le sein de cette belle île, tout contribua à consoler l'amiral du désastre qu'il avait éprouvé.

Les matelots du bâtiment naufragé, restant toujours à terre, et continuellement mêlés au milieu des naturels, finirent aussi par se laisser séduire par la vie douce et facile qu'ils menaient. Exempts, grâce à leur simplicité, des soucis et des travaux continuels que l'homme civilisé s'inflige à lui-même par la foule de ses besoins artificiels, l'existence de ces insulaires semblait aux Espagnols comme un rêve agréable. Chez eux, jamais la moindre trace de gêne ni d'inquiétude. Quelques champs, cultivés presque sans travail, fournissaient les racines et les végétaux qui formaient une grande partie de leur nourriture. Leurs rivières et leurs côtes abondaient en poissons; leurs arbres étaient chargés de fruits dorés ou d'un superbe incarnat, qui, mûris par le soleil des tropiques, avaient la saveur

(1) Las Casas, lib. 1, c. 70. MS.

la plus délicieuse. Enfans gâtés de la nature, s'il est permis de se servir de cette expression, ils passaient la plus grande partie du jour dans un doux loisir, dans ce luxe de sensations qu'inspirent un ciel serein et un climat voluptueux, et le soir ils dansaient dans leurs bocages odorans au son de leurs chansons nationales ou de leurs grossiers tambours.

Telle était la vie de ce peuple simple et bon, vie qui n'était en quelque sorte qu'un long jour de fête, et qui, si elle était dépourvue de ces jouissances vives et piquantes qui sont les compagnes de la civilisation, ne connaissait pas du moins les misères artificielles qu'elle traîne à sa suite. Le vénérable Las Casas, en parlant de leur nudité totale, fait observer qu'il semblait presque qu'ils vivaient dans l'état d'innocence primitive de nos premiers parens, avant que leur chute eût introduit le péché dans le monde. Il aurait pu ajouter qu'ils semblaient également exemps de la peine imposée aux enfans d'Adam, de manger leur pain à la sueur de leurs fronts.

Lorsque les Espagnols considéraient ensuite la vie laborieuse et pénible qui leur était imposée, et qu'ils réfléchissaient combien de travaux, combien de contrariétés il leur faudrait subir encore s'ils retournaient en Europe, il n'est pas étonnant qu'ils vissent d'un oeil d'envie la douce et indolente existence de ces Indiens. Partout où ils allaient, ils éprouvaient l'hospitalité la plus prévenante. Les

hommes étaient simples, francs et ouverts; les femmes bonnes et aimantes, et promptes à former ces relations qui fixent le cœur le plus inconstant. Ils voyaient l'or étinceler autour d'eux; ils pouvaient se procurer toutes les jouissances sans fatigue et sans frais. Captivés par ces avantages, beaucoup de matelots vinrent trouver l'amiral, et lui représentant à quels dangers ils seraient exposés, et combien de privations ils auraient à souffrir s'ils s'entassaient en si grand nombre sur une petite caravelle, ils lui demandèrent la permission de rester dans l'île[1].

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, l. XXI, p. 116.

CHAPITRE X.

Construction du fort de la Nativité *(la Navidad)* (1492).

L'EMPRESSEMENT que témoignaient plusieurs des gens de son équipage de rester dans l'île, joint au caractère doux et pacifique des naturels, suggéra alors à Colomb l'idée de jeter les fondemens d'une colonie future. Les débris du vaisseau fourniraient des matériaux abondans pour la construction d'une forteresse que ses canons pourraient défendre et ses munitions approvisionner, et il pouvait laisser assez de vivres pour l'entretien d'une petite garnison pendant un an. Ceux qui resteraient ainsi seraient à même de reconnaître l'île, d'en chercher les mines et les autres sources de richesses; ils continueraient en même temps à se procurer, par des échanges, une grande quantité d'or; ils apprendraient aussi la langue des naturels, et se familiariseraient avec leurs mœurs et leurs habitudes, de manière à pouvoir rendre de grands services dans les relations subséquentes. Pendant ce temps, l'amiral retournerait en Espagne, raconterait le succès de son entreprise et ramènerait des renforts.

A peine cette idée se fut-elle présentée à l'esprit

de Colomb, qu'il se mit à l'exécuter avec sa promptitude et son activité ordinaires. Le bâtiment naufragé fut démonté et apporté pièce à pièce sur le rivage; aussitôt un emplacement fut choisi et des mesures furent prises pour l'érection d'un fort. Lorsque Guacanagari apprit que l'amiral était dans l'intention de laisser une partie de ses hommes pour défendre l'île contre les Caraïbes, jusqu'à ce qu'il revînt de son pays avec une troupe plus nombreuse encore, il manifesta la plus grande joie. L'idée de conserver parmi eux ces êtres extraordinaires, et la perspective de voir revenir un jour l'amiral avec des vaisseaux chargés de grelots et d'autres objets précieux, ne charmèrent pas moins les naturels. Ils aidèrent avec empressement à construire la forteresse, soupçonnant peu qu'ils travaillaient eux-mêmes aux liens de leur futur esclavage.

A peine les travaux étaient-ils commencés, que quelques Indiens vinrent dire que la caravelle *la Pinta* avait jeté l'ancre dans une rivière à l'extrémité orientale de l'île. Colomb obtint immédiatement de Guacanagari un canot monté par plusieurs Indiens, sur lequel il envoya un Espagnol avec une lettre pour Pinzon, où, sans lui faire aucun reproche sur sa désertion, il l'engageait à venir le joindre à l'instant.

Le canot revint au bout de trois jours : il avait côtoyé l'île pendant un espace de vingt lieues sans voir *la Pinta* et sans même en entendre

parler; ces bruits se renouvelèrent encore à plusieurs reprises, mais l'amiral n'y ajouta plus foi.

La désertion de ce vaisseau était pour Colomb une source d'inquiétudes continuelles, et elle changea tous ses plans. Si Pinzon retournait avant lui en Espagne, il ne manquerait pas de chercher à excuser sa conduite par des allégations calomnieuses qui pourraient entraver ses entreprises ultérieures. Il pourrait encore essayer de le supplanter dans l'esprit public et de lui enlever l'honneur de la découverte. Si *la Pinta* était perdue, la situation de Colomb était plus critique encore; des trois vaisseaux qui lui avaient été confiés, un seul survivrait donc, et c'était le plus mauvais voilier; c'était du retour précaire de ce misérable esquif à travers une immense étendue d'océan, que dépendait le succès définitif de son expédition. Si cet esquif périssait également, avec lui seraient perdues à jamais toutes traces de sa grande découverte; l'incertitude de son sort empêcherait peut-être tout autre entreprise, et le Nouveau Monde continuerait à rester inconnu, comme il l'avait été jusqu'alors. C'eût été ajouter encore à de si grands risques, que de prolonger son voyage et d'explorer ces magnifiques régions qui semblaient l'inviter de toutes parts : il résolut donc de ne pas perdre de temps, et de retourner droit en Espagne.

Pendant que l'on construisait la forteresse, l'amiral continua à recevoir chaque jour de nouvelles preuves de l'amitié et de la bienveillance de Gua-

canagari. Toutes les fois qu'il allait à terre pour surveiller les travaux, il éprouvait les attentions les plus délicates de la part du cacique : la maison la plus grande de la ville était préparée pour sa réception, jonchée ou tapissée de feuilles de palmier et garnie de petits tabourets d'un bois noir et brillant comme le jais. A chaque instant c'était quelque nouveau gage de la générosité du noble Indien qui ne le voyait jamais sans lui suspendre au cou quelque bijou d'or, ou sans lui faire quelque autre présent de même valeur.

Un jour, au moment où Colomb mettait pied à terre, il vint à sa rencontre, accompagné de cinq caciques tributaires, qui portaient chacun une couronne d'or. Ils conduisirent l'amiral en grande cérémonie à la maison qui lui était destinée, et là, après l'avoir fait asseoir sur l'un des siéges, Guacanagari ôta sa couronne d'or et la plaça sur la tête de Colomb. Celui-ci, en retour, détacha de son cou un beau collier de grains de couleur, qu'il passa à celui du cacique; il le revêtit d'un riche manteau de drap qu'il portait, lui donna une paire de bottes rouges, et lui mit au doigt une bague d'argent, métal auquel les Indiens attachaient une grande valeur, parce qu'il ne se trouvait pas dans leur île. Tel était l'échange continuel de présens et d'attentions délicates qui avait lieu entre Colomb et ce cacique, aussi bon que généreux.

Guacanagari se donna aussi beaucoup de peine pour rassembler une grande quantité d'or pour

l'amiral avant son départ. Ce qu'il parvint à en recueillir, et les vagues renseignemens obtenus par l'intermédiaire de signes équivoques, et d'interprétations imparfaites, firent concevoir à Colomb la plus haute idée des richesses qui devaient exister dans l'intérieur de cette île. Les noms des caciques, des montagnes et des provinces se confondaient dans son imagination, et lui semblaient désigner différens endroits où se trouvaient de grands trésors. Ce nom de Cibao qui revenait sans cesse, cette région de l'or parmi les montagnes d'où les naturels tiraient la plupart de leurs ornemens, continuait à ouvrir une vaste carrière à ses espérances. Dans le piment, ou poivre rouge, dont l'île abondait, Colomb s'imaginait trouver une trace des épices de l'Orient, et il avait encore remarqué dans les champs une espèce de rhubarbe.

Passant, avec sa fougue ordinaire, d'un état de doute et d'anxiété à un état d'effervescence et d'enthousiasme, il regarda alors son naufrage comme un de ces coups de la Providence, de ces événemens combinés mystérieusement par le ciel pour assurer le succès de son entreprise. Sans ce désastre apparent, il ne serait jamais resté assez de temps pour découvrir les richesses cachées dans cette île; il n'aurait fait que toucher à différentes parties de ses côtes, et il aurait passé outre. Comme une preuve que cet événement portait évidemment l'empreinte de la Providence, il cite la circonstance

que le vaisseau avait échoué par un calme parfait, sans qu'il fît de vent, sans qu'il y eût de vagues; et aussi la désertion du pilote et des matelots, lorsqu'ils avaient été envoyés pour jeter une ancre à la poupe; car, s'ils avaient exécuté ses ordres, le navire aurait été dégagé, ils auraient continué leur voyage, et les trésors de l'île seraient restés un secret pour eux. Au contraire, ce malheur supposé allait amener les plus heureux résultats. A son retour d'Espagne, disait-il, il trouverait une tonne d'or successivement amassée par ceux qu'il laissait derrière lui. En même temps, ils auraient découvert des mines et des épices en si grande quantité, qu'avant trois ans Leurs Majestés pourraient entreprendre une croisade pour la délivrance du Saint-Sépulcre. « Car je l'ai dit à Vos Altesses, ajoute-t-il, que tout le profit que je retirerais de cette expédition serait consacré à la conquête de Jérusalem, sur quoi Vos Altesses se sont mises à rire, et ont répondu que c'était fort bien, mais que sans cela elles étaient toutes disposées à cette entreprise[1]. »

Tels furent les projets généreux, quoique chimériques, de Colomb, du moment de la perspective d'immenses richesses s'offrit à son esprit. Ce qui, chez des âmes vulgaires, n'eût excité qu'une avarice sordide et une avidité insatiable, remplit sur-le-champ son imagination des plans les plus vastes, basés sur le plus noble désintéressement.

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, l. XXI, p. 117.

Mais combien sont vains nos efforts pour interpréter les décrets impénétrables de la Providence! Ce naufrage, que Colomb regardait comme une marque signalée de la faveur divine, entrava et limita toutes ses découvertes subséquentes. Il enchaîna sa fortune pour le reste de sa vie à cette île, qui devait devenir pour lui une source d'inquiétudes et de perplexités, et couvrir de nuages la fin de sa carrière en l'exposant à de poignantes humiliations et à d'amers désappointemens.

CHAPITRE XI.

Dispositions relatives au fort de la Nativité. — Départ de Colomb pour l'Espagne.

L'EMPRESSEMENT des Espagnols à construire leur forteresse fut si grand, la coopération des naturels fut si active, qu'en dix jours elle était achevée. On avait fait un vaste caveau au-dessus duquel s'élevait une forte tour en bois, et le tout était entouré d'un large fossé. On y réunit tous les approvisionnemens qu'on avait tirés du vaisseau naufragé, ou qui n'étaient pas strictement nécessaires à bord de la caravelle; des canons y furent braqués, et la place eut un aspect formidable, plus que suffisant pour intimider et contenir dans le respect ce peuple nu et presque sans armes. Colomb pensait bien que l'appareil de la force était à peu près inutile contre ces bons insulaires; aussi était-ce surtout pour maintenir les Espagnols mêmes dans la discipline et la subordination, en les empêchant de se débander dans le pays et d'y commettre des actes de déprédation, qu'il avait jugé l'établissement d'une forteresse nécessaire, et qu'il y établit des réglemens sévères comme dans une garnison véritable.

Le fort étant terminé, il lui donna, ainsi qu'au havre et au village adjacent, le nom de *la Navidad* ou la Nativité, en mémoire de ce qu'ils avaient été sauvés du naufrage le jour de Noël. Parmi ceux qui s'offraient volontairement pour rester dans l'île, il en choisit trente-neuf des plus sages et des plus habiles. Il nomma commandant Diego de Arana, natif de Cordoue, premier juge de l'armement, qu'il investit de tous les pouvoirs qui lui avaient été conférés par Leurs Majestés catholiques. En cas de mort, il devait être remplacé par Pedro Gutierrez, et, après celui-ci, par Rodrigo de Escobedo. Il y avait aussi un médecin, un charpentier, un calfat, un tonnelier, un tailleur et un canonnier, tous experts dans leur état. L'amiral leur laissa une chaloupe pour leur servir à la pêche, diverses espèces de graines et de semences, et une grande quantité de différens objets dont on pouvait trafiquer avec les Indiens, afin qu'ils pussent rassembler autant d'or que possible avant son retour [1].

Lorsque le moment de son départ approcha, Colomb réunit les hommes qui devaient rester dans l'île, et leur adressa l'allocution la plus solennelle et la plus énergique. Il leur enjoignit, au nom de Leurs Majestés, d'obéir à l'officier auquel il avait confié le commandement, et d'avoir toujours le plus

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, t. XXI. *Hist. del Almirante*, cap. 33.

profond respect et les plus grands égards pour le cacique Guacanagari et pour ses chefs, leur rappelant toutes les bontés qu'il avait eues pour eux, et leur faisant sentir combien il leur importait à tous de maintenir cette bonne intelligence. Il leur recommanda beaucoup de circonspection dans leurs relations avec les naturels, en les traitant toujours avec douceur et avec justice, et en évitant tous actes de violence et toutes querelles; il leur enjoignit surtout une grande réserve à l'égard des femmes indiennes, source fréquente de troubles et de désastres dans les relations avec les nations sauvages. Il leur ordonna, sur toutes choses, de ne point se disséminer dans le pays, leur union faisant leur force, mais de rester toujours ensemble, et de ne point sortir du territoire ami de Guacanagari. Il dit à Arana et aux autres chefs de faire tous leurs efforts pour acquérir une connaissance positive des productions de l'île et des mines qu'elle renfermait, et pour se procurer de l'or et des épices, comme aussi d'explorer la côte, pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque emplacement plus convenable pour établir une colonie, le havre de la Trinité étant incommode et dangereux, à cause des récifs et des bancs de sable qui en obstruaient l'entrée.

Le 2 janvier 1493, Colomb se rendit à terre pour prendre congé du généreux cacique et de ses chefs, se proposant de mettre à la voile le lendemain. Il leur donna à tous un grand festin dans la maison qui avait été consacrée à son usage, et recom-

manda à leur bienveillance les hommes qui devaient rester, notamment Diego de Arana, Pedro Gutierrez, et Rodrigo de Escobedo, ses lieutenans, assurant le cacique qu'à son retour de Castille il apporterait quantité de bijoux plus précieux que tout ce qu'il avait jamais vu. Guacanagari manifesta beaucoup de peine de le voir partir, et, quant à ceux qui restaient, il promit de leur fournir des provisions, et de leur rendre tous les services qui dépendraient de lui.

Pour imprimer encore une fois dans l'esprit des Indiens une grande idée du courage et de la puissance des hommes blancs, Colomb fit exécuter sous leurs yeux des combats simulés et une sorte de petite guerre. Les Espagnols firent successivement usage de leurs différentes armes, de l'épée, du bouclier, de la lance, de l'arc, de l'arquebuse et du canon. Les Indiens ne revenaient pas de leur surprise : la pointe acérée de leurs épées, le pouvoir terrible de leurs arcs et de leurs arquebuses, les frappaient d'étonnement; mais lorsque le feu fut mis aux gros canons de la forteresse, et que, l'enveloppant d'un nuage de fumée, ils ébranlèrent les forêts de leurs détonations profondes, et lancèrent à travers les arbres ces boulets de pierre qui étaient alors employés dans l'artillerie, une stupeur mortelle se joignit à leur admiration. Puis, réfléchissant que tous ces terribles appareils ne devaient être employés que pour les défendre, ils éprouvèrent un sentiment de joie de ce qu'aucun Caraïbe

n'oserait plus troubler la tranquillité de leur île et les emmener en captivité[1].

Lorsque les jeux furent terminés, Colomb embrassa le cacique et ses principaux chefs, et leur fit ses derniers adieux. Guacanagari était très-affecté, et il avait les yeux remplis de larmes; car si d'un côté le maintien plein de noblesse de l'amiral, et la supériorité de sa nature, qui lui semblait au-dessus de l'humanité, l'avaient intimidé, de l'autre, ses manières douces et affables avaient gagné son cœur. L'arrivée des vaisseaux avait été un grand événement pour ces insulaires, qui ne connaissaient encore que les bonnes qualités de leurs hôtes, et qui avaient été comblés par eux de présens célestes; tandis que les matelots grossiers avaient été flattés de la déférence aveugle qui leur était témoignée, ainsi que des prévenances et des attentions sans nombre dont ils avaient été l'objet.

Mais les adieux les plus déchirans furent ceux que se firent les Espagnols qui allaient s'embarquer et ceux qui restaient dans l'île; car il n'est rien qui établisse une plus forte sympathie entre les hommes que d'avoir essuyé long-temps les mêmes travaux, enduré les mêmes fatigues, affronté les mêmes dangers. Néanmoins la petite garnison montra beaucoup de courage et de résolution. Elle voyait déjà, dans une brillante perspective, le jour où l'amiral reviendrait de l'Espagne avec de nom-

(1) *Primer Viage de Colombo*, Navarrete, l. XXI, p. 121.

breux renforts, et elle promettait de lui rendre bon compte de l'île. Le départ de la caravelle fut retardé d'un jour par l'absence de quelques Indiens que Colomb devait emmener en Espagne. Enfin le canon donna le signal du départ; et les matelots de la caravelle saluèrent par une dernière acclamation la poignée de camarades qu'ils laissaient ainsi dans la solitude d'un monde inconnu, et qui, rangés sur le rivage, répétèrent leurs cris, en suivant de l'œil le bâtiment rapide, bien éloignés de soupçonner alors qu'ils ne seraient jamais témoins de son retour.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Colomb se dirige vers la pointe orientale d'Hispaniola. — Il retrouve Pinzon. — Affaire avec les naturels au golfe de Semana (1493).

Ce fut le 3 janvier que Colomb partit de la Nativité pour retourner en Espagne. Le vent étant faible, il fut nécessaire de remorquer la caravelle pour la faire sortir du port et la tirer des récifs qui l'environnaient; ils se dirigèrent alors vers l'est, dans la direction d'un promontoire élevé, couvert d'herbes et en forme de tente, qui avait de loin l'apparence d'une île pyramidale, n'étant joint à Hispaniola que par une langue de terre basse et étroite. Colomb donna à ce promontoire le nom de Monte-Christi, nom qu'il a conservé. La contrée était plate sur la côte; mais, plus avant dans les terre, s'élevait une haute chaîne de montagnes bien boisées, coupée par de belles vallées couvertes de fruits, qu'arrosaient de nombreux ruisseaux. Le vent étant contraire, il fut retenu pendant deux jours dans une vaste baie à l'ouest du promontoire. Le 6, il remit à la voile, favorisé par une brise de

terre; mais à peine avait-il fait dix lieues, que le vent tourna de nouveau à l'est. Dans ce moment, un matelot placé sur le grand mât pour découvrir les récifs, cria qu'il apercevait *la Pinta* dans l'éloignement. Cette nouvelle répandit l'allégresse dans l'équipage, car c'était un joyeux événement que de retrouver des compagnons dans ces mers solitaires. *La Pinta*, ayant le vent en poupe, s'avançait rapidement vers eux, voiles déployées, et l'amiral, voyant qu'il était inutile de chercher à lutter contre le vent contraire, et qu'il n'y avait pas de sûr ancrage dans les environs, regagna la baie située à l'est de Monte-Christi, suivi de l'autre caravelle.

Dans leur première entrevue, Martin Alonzo Pinzon s'efforça de justifier auprès de l'amiral sa désertion momentanée, prétendant qu'elle avait été involontaire, et donnant différentes raisons aussi peu satisfaisantes les unes que les autres. Colomb contint son indignation, et parut admettre ses excuses. Pinzon avait un parti puissant dans l'escadre; la plupart des marins étaient ses compatriotes, plusieurs étaient ses parens, l'un des commandans était son frère. Colomb au contraire, était un étranger parmi eux. Pinzon avait eu assez peu de générosité pour se prévaloir plusieurs fois de ces circonstances dans le cours du voyage, cherchant à s'arroger une autorité à laquelle il n'avait pas droit, et traitant l'amiral avec peu de respect.

Ne voulant pas provoquer une altercation qui eût

pu troubler le reste du voyage, Colomb avait écouté les excuses de Pinzon en silence, mais sans y croire, bien persuadé qu'il l'avait quitté volontairement pour satisfaire un vil égoïsme. Plusieurs circonstances de son récit même et de celui de ses compagnons confirmaient cette opinion, et prouvaient qu'il avait été entraîné par un mouvement soudain de cupidité. En se séparant de l'autre caravelle, il avait porté à l'est pour chercher une île imaginaire dont les Indiens qui étaient à bord de son vaisseau lui vantaient les richesses. Après avoir perdu quelque temps au milieu d'un groupe de petites îles qu'on suppose être les Caïques, il avait fini par être conduit par les Indiens à Hispaniola, où il était resté trois semaines, trafiquant avec les naturels sur différens points, notamment dans une rivière à quinze lieues environ à l'est du port de la Nativité. Il avait rassemblé une grande quantité d'or, dont il avait gardé la moitié comme capitaine, et distribué le reste à son équipage, pour s'assurer sa fidélité et sa discrétion. Après avoir fait ainsi un butin considérable, il avait quitté la rivière, emmenant avec lui quatre naturels et deux jeunes Indiennes, qu'il avait pris de force dans l'intention de les vendre en Espagne. Il prétendait n'avoir eu aucune connaissance que Colomb fût à peu de distance dans la même île, et il déclara qu'il le cherchait, lorsqu'il l'avait rencontré à la hauteur de Monte-Christi[1].

(1) *Hist. del Amirante*, cap. 34.

Le retour de la seconde caravelle aurait encouragé Colomb à explorer les côtes de cette prétendue île de Cipango, ce qui lui aurait permis, il n'en doutait pas, de charger ses vaisseaux de véritables trésors; mais les Pinzons ne lui inspiraient plus de confiance, il se voyait sans cesse en butte à leur arrogance, sans cesse il éprouvait des contradictions de leur part, et il pouvait craindre que Martin Alonzo ne l'abandonnât encore à la première occasion. Il résolut donc de retourner directement en Espagne, et d'attendre un autre voyage pour continuer la reconnaissance de ces riches contrées.

En conséquence il envoya les chaloupes faire une provision de bois et d'eau sur les bords d'un fleuve qui se décharge dans la baie. Ce fleuve, appelé l'Yaque par les naturels, descend des montagnes de l'intérieur, et avant d'arriver à l'Océan, il reçoit dans son cours le tribut de plusieurs petites rivières. Colomb remarqua dans le sable à son embouchure plusieurs parcelles d'or[1], et il en trouva d'autres qui s'étaient attachées aux cercles des futailles; ce qui lui fit donner à ce fleuve le nom de Rio del Oro, ou Rivière d'Or. On l'appelle à présent le Santiago. Dans les environs, il y avait des tortues d'une grosseur remarquable. Colomb mentionne aussi dans son journal qu'il vit trois syrènes

(1) Las Casas dit que ce pouvaient être des parcelles de marcassite, pierre qui abonde dans cete rivière et dans les autres sources qui descendent des montagnes de Cibao. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 76.

qui s'élevaient au-dessus de la surface de la mer, et il ajoute qu'il en avait déjà observé de pareilles sur les côtes de l'Afrique. Il dit qu'elles n'avaient nullement cette beauté enchanteresse dont les poètes les ont douées, mais que cependant elles avaient quelques traces de la figure humaine. On suppose que c'étaient des *manates* ou veaux marins, que Colomb n'aperçut que de loin et très-imparfaitement, et que son imagination, ardente à prêter un caractère merveilleux à tout ce qui frappait ses regards dans ce nouveau monde, transforma sur-le-champ en syrènes.

Dans la soirée du 9 janvier, les Espagnols remirent à la voile, et le lendemain ils entrèrent dans la rivière où Pinzon avait trafiqué avec les naturels. Il l'appela Rio de Gracia, mais elle conserva le nom de celui qui l'avait découverte le premier, et continua long-temps à s'appeler la rivière de Martin Alonzo. Colomb y eut de nouvelles preuves de la duplicité de Pinzon; il acquit la certitude que le commandant de *la Pinta* était resté seize jours sur cette rivière, quoiqu'il eût fait promettre à ses matelots de déclarer qu'il n'en était resté que six; que même il y avait appris le désastre arrivé à l'amiral près du port de la Nativité, mais qu'il avait différé d'aller à son secours jusqu'à ce qu'il eût recueilli tout l'or qu'il lui était possible de se procurer[1]. Colomb ne parut pas avoir

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 34.

remarqué cet acte frappant d'insubordination; mais il obligea Pinzon à relâcher les quatre hommes et les deux femmes qu'il avait pris, et qui furent renvoyés, comblés de présens de toute espèce, en réparation de la violence qui leur avait été faite, et pour empêcher qu'ils n'inspirassent des préventions contre les Espagnols. Cette restitution ne se fit pas sans une répugnance marquée et sans beaucoup de propos amers de la part de Pinzon.

Le vent étant favorable, car, dans ces régions, des brises du nord-ouest succèdent souvent pendant une partie de l'été et de l'automne aux vents alizés, ils continuèrent à ranger l'île, et découvrirent un beau promontoire, auquel ils donnèrent le nom de *cap del Enamorada*, ou cap des Amans, mais qui à présent est connu sous celui de cap Cabron. Après l'avoir doublé, ils jetèrent l'ancre dans une vaste baie, ou plutôt un golfe de trois lieues de large, et s'étendant si loin dans les terres, que Colomb supposa d'abord que c'était un bras de mer, qui séparait Hispaniola de quelque autre terre. Ils débarquèrent et virent des naturels bien différens de ceux qu'ils venaient de quitter. Ceux-ci avaient un aspect farouche, un maintien menaçant et une attitude guerrière. Ils étaient peints d'une manière hideuse, et portaient leurs cheveux longs et noués par derrière et ornés de plumes de perroquets et d'autres oiseaux. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, de massues de guerre et de formidables épées. Leurs arcs étaient de la longueur de ceux

que portent les archers anglais; leurs flèches étaient de roseau, ayant une pointe de bois dur, et quelquefois armés d'os ou de dents de poisson. Leurs épées étaient de bois de palmier, aussi dur, aussi pesant que le fer; elles n'étaient pas affilées, mais larges, presque de l'épaisseur de deux doigts, et capables, d'un seul coup, de fendre un casque et de pénétrer jusqu'à la tête[1]. Quoique préparés au combat, les naturels ne firent aucune tentative pour inquiéter les Espagnols; ils leur vendirent même deux de leurs arcs et plusieurs de leurs flèches, et l'un d'eux se décida à se rendre à bord du vaisseau de l'amiral.

Lorsque Colomb vit les regards farouches et l'air audacieux de ce guerrier sauvage, il resta convaincu que ses compagnons et lui étaient de la nation des Caraïbes qui étaient si redoutés sur ces mers, et que le golfe dans lequel il avait jeté l'ancre, était un détroit qui séparait leur île d'Hispaniola. Cependant, lorsqu'il interrogea l'Indien, celui-ci lui montra l'est, comme le côté où étaient sitées les îles des Caraïbes. Il parla aussi d'une île qu'il appelait *Mantinino*, et Colomb crut comprendre qu'il disait qu'elle n'était habitée que par des femmes qui recevaient les Caraïbes parmi elles une fois par an, pour empêcher que la population de l'île ne vînt à s'éteindre. Tous les enfans mâles qui provenaient de ces visites étaient remis aux

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 77. MS.

pères, tandis que les filles restaient avec leurs mères.

Cette île d'Amazones est mentionnée mainte et mainte fois dans le cours des voyages de Colomb, et c'est encore une de ces illusions qu'il se créait lui-même, et qui trouvent leur explication dans le livre de Marco Polo. Ce voyageur avait parlé de deux îles, situées près de la côte de l'Asie, dont l'une n'était habitée que par des femmes, et l'autre par des hommes, et entre lesquelles il existait des relations semblables[1]; et Colomb, se croyant près de là, interpréta facilement les signes des naturels, de manière à les faire coïncider avec les descriptions du voyageur vénitien.

Après avoir régalé ce guerrier à bord de la caravelle et lui avoir fait divers présens, l'amiral le fit reconduire à terre, dans l'espoir que, par sa médiation, il pourrait établir quelques relations de commerce avec ses compagnons, et en obtenir de l'or. Au moment où la chaloupe approcha de la terre, les matelots virent plus de cinquante sauvages, armés d'arcs et de flèches, de massues et de javelines, cachés derrière des arbres. L'Indien qui était sur la barque dit un mot, et aussitôt ils déposèrent leurs armes et vinrent au-devant des Espagnols. Ceux-ci, conformément aux instructions que leur avait données l'amiral, cherchèrent à se procurer quelques-unes de leurs armes pour les

(1) Marco Polo, lib. III, cap. 37.

emporter en Espagne comme objets de curiosité. Les Indiens cédèrent deux de leurs arcs; mais tout à coup, concevant quelque défiance, ou croyant écraser facilement cette poignée d'étrangers, ils se précipitèrent vers l'endroit où ils avaient laissé leurs armes, les prirent brusquement et revinrent, le regard menaçant et des cordes à la main comme pour lier les Espagnols. Ceux-ci les attaquèrent aussitôt, en blessèrent deux, et mirent en fuite les autres, épouvantés de l'éclat étincelant et du tranchant acéré des armes européennes. Ils auraient voulu les poursuivre et en faire un exemple, mais le pilote qui commandait la chaloupe les en empêcha.

C'était la première escarmouche qui eût lieu avec les Indiens, c'était la première fois que le sang des naturels était versé par les hommes blancs dans le Nouveau-Monde. Colomb déplora de voir déjouer tous les efforts qu'il avait faits pour établir des relations amicales; cependant il se consola en songeant que si c'étaient des Caraïbes ou des Indiens des frontières d'un caractère belliqueux, ils redouteraient à l'avenir la force et les armes des hommes blancs, et qu'ils ne seraient pas tentés d'inquiéter la petite garnison du fort de la Nativité. Le fait était qu'ils étaient de la tribu des Ciguayens, race d'Indiens durs et farouches, habitant un district montagneux, qui s'étendait vingt-cinq lieues le long de la côte, et plusieurs lieues dans l'intérieur. Leur langage, leur air, leurs manières différaient de celles des autres insulaires, et tout en eux avait

cette rudesse, mais en même temps cette vigueur et cette indépendance, qui caractérisent les montagnards.

Leur caractère franc et intrépide se manifesta le jour qui suivit l'escarmouche. Ils se montrèrent en foule sur le rivage, et l'amiral ayant envoyé à terre dans la chaloupe un nombreux détachement bien armé, les naturels s'approchèrent aussi librement et avec autant de confiance que si rien ne fût arrivé; et, dans tout le cours des relations qui s'établirent ensuite, ils ne laissèrent percer aucun signe de crainte ni d'animosité secrète. Le cacique qui les gouvernait était sur le rivage. Il envoya à bord de la chaloupe un collier de grains formés de petites pierres, ou plutôt de la partie dure de coquilles, ce que les Espagnols comprirent être un gage et une assurance d'amitié; mais ils ne connaissaient pas encore toute la force de ce symbole, qui était la ceinture de *Wampum*, gage de paix sacré parmi les Indiens. Le chef suivit bientôt après, et montant sur la chaloupe avec seulement trois Indiens, il fut conduit à bord de la caravelle.

Colomb sut apprécier cet acte de confiance et de franchise; il reçut le cacique avec beaucoup de cordialité, lui fit servir une collation composée surtout de biscuit et de miel, dont les Indiens étaient fort friands, et après lui avoir montré les merveilles du vaisseau, et l'avoir comblé de présens lui et les naturels qui l'accompagnaient, il les fit reconduire à terre, charmés de l'accueil qu'ils avaient reçu. La résidence du cacique était

à une telle distance qu'il ne put répéter sa visite; mais comme une preuve de sa haute estime, il envoya sa couronne d'or à l'amiral, En parlant de ces incidens, les historiens de Colomb ne disent point le nom de ce chef de montagnes; c'était sans doute celui qui, quelques années après, paraît dans l'histoire de cette île sous le nom de Mayonabex, cacique des Ciguayens, et qu'on verra déployer autant de courage que de magnanimité et de franchise, dans les circonstances les plus critiques.

Colomb resta encore un jour ou deux dans la baie, entretenant les relations les plus amicales avec les naturels qui apportaient du coton et différens fruits, mais qui continuaient à manifester leur naturel guerrier, étant toujours armés d'arcs et de flèches. Quatre jeunes naturels qui vinrent à bord de la caravelle, firent de si belles descriptions des îles qu'ils disaient être situées à l'est, que Colomb résolut d'y toucher, puisqu'elles se trouvaient sur sa route, et il décida ces jeunes Indiens à l'accompagner pour lui servir de guides. Profitant donc d'un vent favorable, il partit le 16 janvier avant la pointe du jour, de la baie à laquelle, en souvenir de l'escarmouche avec les naturels, il donna le nom de Golfo de las Flechas, ou Golfe des Flèches, qu'on appelle aujourd'hui le Golfe de Semana.

En quittant la baie, Colomb porta d'abord au nord-est, direction dans laquelle les jeunes Indiens l'assuraient qu'il trouverait l'île des Caraï-

bes, et celle de Mantinino, demeure des Amazones. Il désirait y prendre quelques naturels pour les offrir au roi et à la reine d'Espagne. Mais après avoir fait environ seize lieues, ses guides changèrent d'avis et indiquèrent le sud-est; l'amiral gouverna aussitôt dans la direction indiquée, qui l'eût en effet conduit à Porto-Rico, appelé par les Indiens l'île de Caraïbe. Cependant il n'avait pas avancé de deux lieues qu'il s'éleva la brise la plus favorable pour leur retour. Il vit les fronts des matelots se rembrunir à mesure qu'ils s'éloignaient de la route de leur patrie. Réfléchissant au peu de fond qu'il pouvait faire sur l'attachement et la fidélité de ces hommes, à l'esprit d'insubordination qu'ils avaient manifesté dans d'autres circonstances, au manque de bonne foi et de loyauté de Pinzon, et en même temps au mauvais état de ses vaisseaux, il changea tout-à-coup d'idée. Différer son retour, c'était mettre le sort de son expédition à la merci de mille hasards; un accident imprévu pouvait ensevelir à jamais dans l'Océan et sa personne et ses bâtimens, et tous les indices de son voyage et de ses découvertes. Réprimant donc une vive tentation d'en chercher de nouvelles, et résolu de mettre celles qu'il avait déjà faites à l'abri de tout revers de la fortune, il changea encore une fois les voiles, à la grande joie des matelots, et reprit la route de l'Espagne[1].

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1, p. 17. Las Casas, *Hist. Ind.*, l. 1, c. 77. *Hist. del Almirante*, c. 34, 35.

CHAPITRE II.

Retour. — Violens orages. — Arrivée aux Açores (1493).

Les vents alizés que Colomb en allant avait trouvés si propices, et qui l'avaient conduit si rapidement aux rivages du Nouveau-Monde, ne lui furent pas moins contraires à son retour. La brise favorable expira bientôt, et pendant le reste de janvier, il régna presque constamment de légers vents de l'est, qui l'empêchèrent de faire beaucoup de chemin. En même temps, il était retardé par *la Pinta*, dont le mât de misaine, étant endommagé ne pouvait porter que peu de voiles, inconvénient auquel Pinzon avait négligé de remédier lorsqu'il était dans le port, toute son attention s'étant concentrée sur les moyens d'amasser de l'or. Le temps était toujours doux et agréable, et la mer si calme que les Indiens qu'il emmenait en Espagne, plongeaient fréquemment dans l'eau, et nageaient autour des navires. Les Espagnols virent beaucoup de thons, et ils en tuèrent un, ainsi qu'un gros requin; ce qui leur offrit une ressource momentanée dont ils commençaient à sentir le besoin; car leurs provisions de mer ne consistaient plus qu'en pain,

en vin et en poivre d'azi, dont ils avaient appris des Indiens à faire grand usage.

Dès le commencement de février, après avoir été entraînés hors de leur route par les vents alizés, et se trouvant au trente-huitième degré de latitude nord, ils eurent des brises plus favorables, et ils purent gouverner en droite ligne vers l'Espagne. Par suite de ces changemens fréquens de direction, les pilotes s'embrouillaient étrangement dans leurs calculs ; aucune estime n'était la même, et aucune n'approchait de la vérité. Non content de tenir son livre de *loch* avec le plus grand soin, Colomb observait attentivement ces phénomènes par lesquels les marins expérimentés reconnaissent les latitudes et les longitudes, dans ce qui ne présente, aux yeux du vulgaire, qu'une étendue d'eau sans limites comme sans vestiges. Dans tous ses voyages, il étudia les indices les plus simples fournis par la mer, l'air et le ciel, avec l'attention infatigable d'un véritable commandant. Son salut et celui de ses vaisseaux, au milieu des régions inconnues qu'il traversait, dépendirent plus d'une fois de ces observations ; et la sagacité qu'il montrait à lire en quelque sorte dans les élémens, était regardée par les marins ordinaires comme quelque chose de surnaturel. Ainsi, il avait remarqué, en allant, où commençaient les grandes masses d'herbes flottantes, et où elles finissaient : lorsqu'à son retour, il sortit de ces prairies mobiles, il conclut qu'il était à peu près dans le même

degré de longitude que lorsqu'il les avait rencontrées à son premier passage, c'est-à-dire à deux cent soixante lieues environ à l'ouest de Ferro.

Le 10 février, Vincent Yanes Pinzon, et les pilotes Ruiz et Bartolomeo Roldan, qui étaient à bord du vaisseau de l'amiral, examinèrent les cartes et comparèrent leurs estimes pour déterminer leur position, mais ils ne purent jamais tomber d'accord. Ils se supposaient au moins cent cinquante lieues plus près de l'Espagne que Colomb ne le calculaient, et dans la latitude de Madère; tandis que Colomb savait qu'ils étaient presque dans la direction des Açores. Néanmoins il les laissa dans l'erreur, et ajouta même à leur perplexité, afin qu'ils ne conservassent qu'une idée confuse de la route, et qu'il connût seul d'une manière précise celle qui conduisait droit aux pays nouvellement découverts.

Le 12 février, lorsqu'ils commençaient à se flatter d'apercevoir bientôt la terre, le vent se mit à souffler avec violence, et la mer devint très-agitée. Ils n'en continuèrent pas moins à se diriger vers l'est, mais avec beaucoup de peine et même de dangers, à cause du trouble des élémens. Le lendemain, après le coucher du soleil, le vent augmenta et la mer se souleva de plus en plus. Trois éclairs sillonnèrent le ciel au nord-est, ce que Colomb regarda comme le présage d'une tempête qui ap-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 70.

prochait de ce côté ou du côté opposé. Elle éclata bientôt avec une affreuse violence. Leurs faibles et fragiles bâtimens, ouverts et sans ponts, n'étaient guère en état de résister aux violens orages de l'océan Atlantique. Toute la nuit, il fallut laisser les mâts nus et dégarnis, et se laisser entraîner au gré de la fureur des vents. Le 14, au lever de l'aurore, il y eut un moment de calme, et ils déployèrent quelques voiles; mais le vent s'éleva de nouveau du côté du midi, avec un redoublement de violence; déchaîné pendant tout le jour, il siffla avec encore plus de furie pendant la nuit, tandis que les vaisseaux ne faisaient que rouler au milieu d'une mer irritée dont les vagues écumantes menaçaient de les submerger ou de les briser en mille pièces.

Pendant trois heures, ils ne conservèrent que ce qu'il fallait de voiles pour se maintenir au-dessus des vagues; mais la tempête augmentant encore, ils furent obligés de renoncer à faire aucune tentative pour lui résister, et de fuir devant le vent. *La Pinta* en fit autant, mais l'obscurité ne permit bientôt plus de l'apercevoir. L'amiral porta autant que possible au nord-est, afin d'approcher de la côte d'Espagne, et il alluma des signaux au grand mât pour dire à *la Pinta* d'en faire autant, et d'aller de conserve. Mais *la Pinta*, par suite de la faiblesse de son mât de misaine, ne put tenir le vent, et fut obligée de fuir devant lui, directement vers le nord. Pendant quelque temps elle répondit aux signaux de l'amiral; mais la lumière s'éloignait

de plus en plus, toujours plus faible et plus incertaine, et elle finit par disparaître entièrement.

Colomb continua à être pendant toute la nuit le jouet des élémens, rempli des plus funestes pressentimens sur le sort de son vaisseau, et sur celui de *la Pinta*. Lorsque le jour parut, la mer présentait un aspect effrayant : ce n'étaient partout que des vagues farouches qui grondaient sourdement. Il jeta autour de lui un regard inquiet, cherchant le navire de Pinzon; mais il n'aperçut rien. Il déploya alors quelques voiles, pour tenir son vaisseau debout à la lame, de peur qu'il ne fût submergé. Le soleil s'éleva, et le vent et les vagues s'élevèrent en même temps; et pendant une journée terrible, l'esquif, hors d'état d'opposer la moindre résistance, fut ballotté dans tous les sens par la fureur de la tempête.

Voyant que tout l'art et tous les secours humains n'y pouvaient rien, Colomb essaya alors de se rendre le ciel propice par des vœux solennels et des actes de pénitence publique. Par son ordre, un nombre de fèves égal à celui des personnes qui se trouvaient à bord furent jetées dans un bonnet; et chaque homme fit vœu, s'il tirait celle sur laquelle on avait taillé une croix, de faire un pélerinage à la châsse de Santa-Maria-de-Guadalupe, en portant un cierge du poids de cinq livres. L'amiral y mit le premier la main, et le sort le désigna. Depuis ce moment, il se regarda comme un pélerin,

obligé d'accomplir son vœu. On tira une seconde fois au sort de la même manière pour un pélerinage à la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette : ce fut un matelot nommé Pedro de Villa qui eut la fève fatale, et l'amiral promit de payer les frais de son voyage. Enfin un pélerinage à Santa-Clara-de-Moguer, où l'on devait faire célébrer une messe solennelle et veiller toute la nuit dans la chapelle, fut l'objet d'un troisième tirage, et ce fut encore Colomb qui fut désigné.

La fureur de la tempête étant toujours la même, l'amiral et son équipage firent le vœu solennel, s'ils avaient le bonheur d'atteindre la terre, d'aller en procession, nu-pieds et en chemise, à l'église de la Vierge la plus proche de l'endroit où ils débarqueraient. Indépendamment de ces actes généraux de propitiation, chacun fit son vœu particulier, s'engageant à quelque pélerinage, à quelque jeûne ou à quelque acte de pénitence ou d'actions de grâce devant la châsse de son saint patron. Telle a été dans tous les temps la coutume des marins des pays catholiques au milieu des tempêtes et des dangers, coutume qui était surtout observée rigoureusement dans ce siècle superstitieux. Cependant le ciel parut sourd à leurs vœux. L'orage devenait de plus en plus effrayant, et il n'était pas un matelot qui ne se regardât comme perdu. Le manque de lest rendait la position du bâtiment encore plus critique, la consommation de l'eau et des provisions l'ayant allégé à un tel point qu'il roulait dans tous les sens

à la merci des vagues. Pour y remédier, et pour donner plus d'aplomb au vaisseau, l'amiral fit remplir d'eau de mer teutes les futailles vides, ce qui, en effet, diminua un peu le mal.

Pendant cette longue et terrible lutte des élémens, l'esprit de Colomb était en proie à l'anxiété la plus déchirante. Il craignait que *la Pinta* n'eût coulé à fond dans la tempête. En ce cas, toute l'histoire de sa découverte, le secret du nouveau monde, dépendait du sort de son fragile esquif, et une seule vague pouvait l'ensevelir à jamais dans l'oubli. On peut juger du tumulte de ses pensées par la lettre qu'il écrivit au roi et à la reine :

—« J'aurais pu supporter ce revers accablant avec plus de résignation, disait-il, si ma personne seule eût été exposée, puisque je dois ma vie au Créateur suprême, et que j'ai été dans d'autres occasions à deux doigts de la mort; mais c'était pour moi une cause de peines et de chagrins infinis de penser qu'après avoir reçu d'en haut la force et la confiance nécessaires pour tenter cette entreprise, après l'avoir glorieusement accomplie, au moment de convaincre mes adversaires, et d'assurer à Vos Altesses une gloire immense et un vaste accroissement d'empire, il plaisait à la majesté divine de faire tout échouer par ma mort. Cette catastrophe aurait pu encore me paraître moins affreuse si je n'avais pas été entouré de gens que j'avais entraînés en avant presque malgré eux, et qui, dans leur détresse, maudissaient non-seulement le moment

où ils s'étaient embarqués, mais la crainte, inspirée par mes discours, qui les avait empêchés de revenir sur leurs pas, comme ils avaient voulu plusieurs fois le faire. Mais ce qui, par-dessus tout, redoublait mon désespoir, c'était le souvenir de mes deux enfans, que j'avais laissé à Cordoue, seuls et sans appui, dans une terre étrangère ; n'ayant aucune preuve des services rendus par leur père, services qui, s'ils avaient été connus, auraient pu engager Vos Altesses à les protéger. Et si, d'un côté, j'étais consolé par la certitude que la Providence ne permettrait pas qu'une œuvre si importante pour la propagation de la foi, accomplie à travers tant de peines et d'obstacles, restât imparfaite ; de l'autre, lorsque je venais à réfléchir à mes péchés, je me disais que c'était peut-être pour m'en punir que dans son éternelle sagesse elle voulait me priver de la gloire qui me serait revenue dans ce monde[1]. »

Au milieu de ces sombres appréhensions, il se présenta tout à coup à son esprit un expédient par lequel, quand même il périrait lui et ses vaisseaux, la gloire de son entreprises pourrait lui survivre, et les avantages en être assurés à ses souverains. Il écrivit sur un parchemin une relation concise de son voyage et de ses découvertes, ainsi que de la manière dont il avait pris possession de ces nouvelles contrées au nom de leurs majestés catholi-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 36.

ques; puis il le cacheta, l'adressa au roi et à la reine, et écrivit sur l'enveloppe que mille ducats seraient payé à quiconque remettrait le paquet sans l'ouvrir. Il l'entoura alors d'une toile cirée, qu'il plaça au milieu d'un pain de cire; et enfermant le tout dans une barrique, la jeta à la mer, en laissant croire aux gens de l'équipage qu'il accomplissait quelque vœu de religion. Dans la crainte que ce mémorial n'atteignît jamais la terre, il enferma une autre copie de la même manière, et la plaça sur la poupe du navire, dans l'espoir que, si la caravelle venait à être engloutie par les vagues, la barrique pourrait surnager et être jetée sur quelque rivage.

Ces précautions calmèrent jusqu'à un certain point son anxiété, et il éprouva un nouveau soulagement, lorsqu'au point du jour il s'aperçut qu'à l'ouest le ciel était moins couvert, ce qui donnait l'espoir que le vent allait tourner de ce côté. Ces espérances se confirmèrent en effet; une brise favorable commença à souffler; mais la mer était encore si haute et si agitée, qu'on ne put hisser que peu de voiles pendant la nuit.

Le 15 au matin, à la pointe du jour, le cri de *terre!* fut poussé par Riu Gracia qui était en vigie sur le grand mât. Les transports de l'équipage en revoyant l'ancien monde, égalèrent ceux qu'ils avaient fait éclater à la vue du nouveau. La terre se montrait à l'est-nord-est en droite ligne au dessus de la proue de la caravelle; elle fut l'objet de

nouvelles discussions entre les pilotes, qui ne purent encore s'accorder. L'un pensait que ce devait être l'île de Madère; un autre, que c'était le rocher de Cintra, près de Lisbonne; la plupart, trompés par leurs désirs impatiens, la plaçaient près de l'Espagne. Cependant Colomb se fondant sur ses calculs et sur ses observations personnelles, jugea que c'était une des Açores. En approchant davantage ils se convainquirent que c'était une île; elle n'était qu'à cinq lieues de distance, et les navigateurs se félicitaient mutuellement de la certitude d'entrer bientôt dans un port, lorsque tout à coup le vent tourna de nouveau à l'est-nord-est, venant droit de terre, tandis que la mer continuait à rouler des vagues menaçantes.

Ils restèrent pendant deux jours en vue de l'île sans pouvoir parvenir à y arriver, ni à gagner une autre île qu'ils apercevaient de temps en temps au milieu du brouillard et du déchaînement de la tempête. Dans la soirée du 17, ils approchèrent assez de la première île qu'ils avaient vue, pour jeter l'ancre, mais leur câble se brisa au même instant et ils furent obligés de remettre en mer; ce ne fut que le lendemain matin qu'ils parvinrent enfin à jeter l'ancre sous la côte septentrionale de l'île.

Depuis plusieurs jours Colomb avait été dans un tel état d'agitation et d'anxiété, qu'il n'avait pris aucun repos, ni presque aucune nourriture. Quoique souffrant beaucoup de la goutte, à la-

quelle il était sujet, il était toujours resté sur le tillac, exposé au froid, à la pluie, à tous les assauts des élémens. Ce ne fut que dans la nuit du 17 qu'il put goûter quelque repos, par suite plutôt de l'épuisement de la nature que de la tranquillité de son esprit. Tels furent les dangers et les obstacles dont son retour en Europe fut accompagné : s'il lui en était survenu la dixième partie en allant, ses compagnons timides et factieux se seraient soulevés en masse contre l'entreprise, et il n'aurait jamais découvert le Nouveau-Monde.

CHAPITRE III.

Colomb devant l'île de Sainte-Marie. — Accueil qu'il y reçoit (1493).

Colomb ayant envoyé la chaloupe à terre, acquit la certitude que l'île devant laquelle il se trouvait était celle de *Sainte-Marie*, la plus méridionale des *Açores*, appartenant à la couronne de Portugal. Les habitans, en voyant la légère caravelle qui se balançait sur son ancre, furent surpris qu'elle eût pu résister à la tourmente qui avait régné pendant quinze jours avec une furie sans égale; mais lorsqu'ils apprirent que cet esquif, si long-temps battu de la tempête, apportait des nouvelles d'un monde inconnu situé au delà de l'Océan, ils furent remplis d'étonnement et de curiosité. Les hommes de la chaloupe leur ayant demandé de leur indiquer un endroit où la caravelle pût ancrer en sûreté, ils répondirent en leur montrant un havre à peu de distance; mais au moment où la barque allait s'éloigner, ils décidèrent trois des matelots à rester à terre, et à leur donner de plus amples détails sur ce merveilleux voyage.

Dans la soirée, trois hommes de l'île hélèrent la

caravelle, et une barque ayant été envoyée pour les prendre, ils apportèrent à bord des volailles, du pain et des rafraîchissemens de diverses espèces, de la part de Castaneda, gouverneur de l'île, qui envoyait féliciter Colomb, le priant de l'excuser s'il ne venait pas lui-même à cause de l'heure avancée et de l'éloignement de sa résidence, mais promettant de lui rendre visite le lendemain, de lui apporter de nouveaux rafraîchissemens, et de lui ramener les trois hommes qu'il conservait auprès de lui pour apprendre les particularités du voyage, et satisfaire son extrême curiosité. Comme il n'y avait pas de maisons près de la côte, les messagers passèrent la nuit à bord.

Le lendemain matin Colomb rappela à ses compagnons le vœu qu'ils avaient fait au milieu de la tempête de faire une procession solennelle dans le premier endroit où ils débarqueraient. Il y avait sur le rivage, à peu de distance de la mer, un petit ermitage dédié à la Vierge, qui convenait sous tous les rapports, et il fit aussitôt les dispositions nécessaires pour l'accomplissement de la cérémonie. Les trois messagers, de retour dans leur village, envoyèrent un prêtre pour dire la messe, et la moitié des gens de l'équipage se rendirent à terre, et allèrent en procession, pieds nuds et en chemise, à la chapelle, tandis que l'amiral attendait leur retour pour en faire autant avec le reste des matelots.

Mais l'accueil qui attendait les pauvres marins à leur premier débarquement sur la terre de la civi-

lisation, était bien différent de la réception touchante et cordiale qui leur avait été faite par les sauvages du Nouveau-Monde. A peine avaient-ils commencé leurs prières et leurs actions de grâces, qu'une troupe nombreuse de gens à pied et à cheval, conduite par le gouverneur, entoura l'ermitage et les fit tous prisonniers.

Comme une pointe de terre cachait la chapelle à la vue de la caravelle, l'amiral, dans le premier moment, ne sut rien de ce qui s'était passé. Lorsque onze heures arrivèrent sans que les pélerins eussent reparu, il commença à craindre qu'ils n'eussent été retenus par les Portugais, ou que la chaloupe ne se fût brisée sur les récifs qui bordaient l'île. Il leva donc l'ancre pour aller prendre une position d'où il pût découvrir l'ermitage et la côte adjacente, et il y vit une troupe de cavaliers armés qui, mettant pied à terre, entrèrent dans la chaloupe et se dirigèrent vers la caravelle. Les anciens soupçons de l'amiral sur l'animosité que les Portugais nourissaient contre lui, se réveillèrent aussitôt, et il dit à ses gens de s'armer, mais de ne point se montrer, se tenant prêts à défendre le vaisseau, ou à surprendre la barque. Mais ceux qui la montaient ne manifestèrent point d'intentions hostiles. Le gouverneur de l'île était à bord, et lorsqu'il fut à portée de se faire entendre, il demanda l'assurance que sa personne serait respectée s'il entrait dans la caravelle. L'amiral la lui donna aussitôt; mais les Portugais, toujours défians et ayant le

sentiment de leur propre duplicité, continuèrent à se tenir à une distance respectueuse.

L'indignation de Colomb éclata alors : il reprocha au gouverneur sa perfidie, et lui dit que c'était faire outrage non-seulement au roi et à la reine d'Espagne, mais à son propre souverain, que de se permettre une aussi lâche trahison. Il lui apprit quel était son rang et sa dignité, déploya ses lettres patentes, scellé du sceau royal de Castille, et le menaça de la vengeance de son gouvernement. La réponse de Castaneda fut pleine d'arrogance : il s'inquiétait peu des lettres de leurs majestés et des menaces de l'amiral, et il déclarait qu'il n'avait agi que d'après les ordres du roi son maître.

Après une altercation sans résultat, la chaloupe retourna à terre, laissant Colomb fort inquiet de cet acte inattendu d'hostilité, et craignant que la guerre n'eût éclaté entre l'Espagne et le Portugal pendant son absence. Le lendemain, le temps fut si orageux qu'il fut obligé de lever lancre et de se mettre au large. Pendant deux jours, le bâtiment courut de grands dangers, la moitié de l'équipage étant retenue à terre, et la plus grande partie de ceux qui restaient à bord étant des Indiens ou des hommes étrangers à la marine, qui ne valaient guère mieux pour exécuter des manœuvres qui demandaient autant de sang-froid que d'expérience. Heureusement, quoique les vagues s'élevassent à une grande hauteur, elles ne se croisaient pas avec

furie, comme elles l'avaient fait dans la dernière tempête. Autrement, avec aussi peu de bras en état de la gouverner, la caravelle aurait eu peine à résister à cette nouvelle secousse.

Dans la soirée du 22, le temps s'étant un peu calmé, Colomb revint jeter l'ancre devant Sainte-Marie. Peu de temps après son arrivée, une barque s'approcha de la caravelle. Il s'y trouvait deux prêtres et un notaire. Après un pourparler circonspect, et la promesse positive qu'il ne serait point attenté à leur liberté, ils vinrent à bord, et demandèrent à voir les papiers de Colomb de la part de Castaneda, l'assurant que le gouverneur était disposé à lui rendre tous les services qui dépendraient de lui, pourvu qu'il fût réellement au service du roi et de la reine d'Espagne. Colomb découvrit sur-le-champ que c'était une manœvre de Castaneda pour couvrir une retraite et quitter honnêtement la position hostile qu'il avait prise. Cependant il réprima son indignation, exprima sa reconnaissance des dispositions du gouverneur, et, leur montrant ses lettres de marque, il satisfit aisément les prêtres et le notaire. Le lendemain matin, sa chaloupe et ses matelots lui furent rendus. Ceux-ci, pendant leur détention, avaient appris des habitans des détails qui expliquaient la conduite de Castaneda.

Le roi de Portugal, craignant que l'expédition de Colomb n'entravât ses propres découvertes, avait envoyé ordre aux commandans de ses îles et

de ses ports éloignés, de le saisir et de l'arrêter, partout où ils le rencontreraient[1]. Conformément à ces instructions, Castaneda avait d'abord espéré de surprendre Colomb dans la chapelle. Cette tentative n'ayant point réussi, il avait voulu essayer de s'emparer de sa personne par stratagème; mais il l'avait trouvé trop bien sur ses gardes pour pouvoir exécuter son projet. Telle fut la première réception faite à l'amiral à son retour dans l'ancien monde, prélude des tourmens et des tribulations par lesquels il devait être payé, pendant toute sa vie, de l'un des plus grands services que jamais homme eût rendu à ses semblables.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 89. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 72.

CHAPITRE IV.

Arrivée en Portugal. — Visite à la cour (1493).

Colomb resta encore deux jours devant l'île de Sainte-Marie. Il voulait y prendre du lest et du bois, mais il en fut empêché par les brisans qui frappaient le rivage. Le vent tournant au sud, et devenant dangereux pour des vaisseaux à l'ancre à la hauteur de l'île, tandis qu'il était favorable pour aller en Espagne, il mit à la voile le 24 février, et eut un temps propice jusqu'au 27, où, étant à cent vingt-cinq lieues du cap Saint-Vincent, il trouva de nouveau des vents contraire set une mer houleuse et agitée. C'était une épreuve cruelle pour le courage de Colomb que ces périls et ces délais qui semblaient augmenter, à mesure qu'il approchait de sa patrie; et il ne put s'empêcher d'exhaler ses plaintes de se voir ainsi repoussé pour ainsi dire de la porte même de la maison. Il comparait les ouragans terribles qui se déchaînaient sur les côtes de l'ancien monde, au temps calme, aux mers tranquilles, à l'air embaumé, qu'il supposait régner perpétuellement dans les contrées favorisées qu'il avait découvertes. Les théologiens et les phi-

losophes sacrés peuvent bien déclarer, s'écrie-t-il, que le paradis terrestre est à l'extrémité la plus reculée de l'Orient; car c'est la plus tempérée des régions !

Après plusieurs jours d'un temps orageux et contraire, le samedi, 2 mars, sur les minuit, la caravelle fut tout à coup assaillie par une bourrasque, qui déchira toutes ses voiles, et qui continuant à souffler avec une violence à laquelle il était impossible de résister, menaçait à chaque instant de l'anéantir. Dans cette nouvelle crise, l'équipage implora de nouveau le secours du ciel. On tira au sort à qui accomplirait, nu-pieds, un pèlerinage à la châsse de Santa-Maria de la Ceuta à Huelva, et comme à l'ordinaire, le sort tomba sur Colomb. Il y avait quelque chose de bizarre dans cette persévérance du hasard à le désigner. Las Casas regarde cette circonstance comme un avis donné par la Providence à l'amiral que tous ces orages n'avaient lieu qu'à cause de lui, pour humilier son orgueil, et l'empêcher de s'attribuer la gloire d'une découverte qui était l'ouvrage de Dieu, et dont il n'avait été choisi que comme l'instrument [1].

Différens indices annonçaient la proximité de la terre, et les Espagnols supposèrent que ce devait être la côte de Portugal; mais la tempête augmenta à un tel point qu'ils doutaient qu'aucun

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, l. 1, cap. 73.

d'eux entrât jamais dans un port. Tout l'équipage fit vœu, s'ils avaient le bonheur de revoir la terre, de ne se nourrir que de pain et d'eau le samedi suivant. La lutte des élémens fut encore plus terrible pendant la nuit. Les vagues de la mer étaient autant de montagnes, escarpées et menaçantes, sur lesquelles la légère caravelle se trouvait lancée jusqu'aux cieux. L'instant d'après, c'étaient d'affreux abîmes où elle s'enfonçait tout entière. La pluie tombait par torrens; d'affreux éclairs sillonnaient la mer, et les éclats du tonnerre retentissaient de toutes parts.

Dans le premier quart de cette nuit terrible, les matelots poussèrent le cri de *terre*. Ce cri, ordinairement si doux à l'oreille du marin, ne fit alors qu'accroître l'alarme générale. Ils ne savaient pas où ils étaient, ni où ils pourraient trouver un port. Ils craignaient d'être poussés contre la côte, ou contre des récifs, et ainsi cette terre qu'ils avaient si ardemment désirée, devenait pour eux un objet de terreur. Larguant toutes les voiles, ils tinrent la haute mer autant que possible, et attendirent impatiemment le jour.

Le 4 mars, au lever de l'aurore, ils se trouvèrent à la hauteur de Cintra, à l'embouchure du Tage. Quoique Colomb se défiât vivement des dispositions des Portugais à son égard, la tempête qui durait toujours ne lui laissait pas d'autre alternative que d'y chercher un abri; et, en conséquence, il jeta l'ancre, sur les trois heures, en face

de Rastello, à la grande joie des matelots, qui rendirent grâce à Dieu de les avoir tirés de tant de périls.

Les habitans accoururent de différentes parties du rivage, les félicitant sur ce qu'ils appelaient leur conservation miraculeuse. Ils avaient observé le vaisseau pendant toute la matinée avec une vive inquiétude, et ils avaient même dit des prières en leur intention. Les plus vieux marins de la place assurèrent qu'ils n'avaient pas encore vu d'hiver aussi orageux; beaucoup de bâtimens étaient restés des mois entiers dans le port, retenus par le mauvais temps, et il y avait eu de nombreux naufrages pendant la saison.

Immédiatement à son arrivée, Colomb envoya un courrier au roi et à la reine d'Espagne, leur porter la grande nouvelle de sa découverte. Il écrivit aussi au roi de Portugal qui était alors à Valparaiso, sollicitant la permission de se rendre à Lisbonne avec son vaisseau : le bruit s'était déjà répandu que sa caravelle était chargée d'or, et il ne se croyait pas en sûreté à l'embouchure du Tage, dans les environs d'une ville comme Rastello, qui n'était peuplée que d'aventuriers et de gens dans la misère. Pour prévenir tout mal-entendu sur l'objet de son voyage, il déclarait au roi qu'il n'avait pas été sur la côte de Guinée ni dans aucune autre des colonies portugaises, mais qu'il venait de Cipango et de l'extrémité de l'Inde, qu'il avait découverte en naviguant à l'ouest.

Le lendemain, don Alonzo de Acuna, capitaine d'un grand vaisseau de guerre portugais, stationné à Rastello, requit Colomb de se rendre sur son bord, pour justifier de ses lettres de marques. Celui-ci fit aussitôt valoir ses droits et ses prérogatives comme amiral de la couronne de Castille, et refusa de quitter son navire, et d'envoyer quelqu'un à sa place. Cependant le commandant n'eut pas plus tôt appris son rang, et la nature extraordinaire de son voyage, qu'il vint lui-même à bord de la caravelle au son des fifres, des tambours et des trompettes, témoignant à Colomb tous les égards qu'une ame noble et généreuse se plaît à rendre à un mérite supérieur, et lui faisant les offres les plus entières de services.

Lorsqu'on reçut à Lisbonne la nouvelle de cet esquif merveilleux, qui était à l'ancre dans le Tage, et qui était chargé des productions et des habitans d'un monde nouvellement découvert, l'effet qu'elle produisit est plus facile à concevoir qu'à décrire. Lisbonne, depuis près d'un siècle, avait tiré sa plus grande gloire des découvertes maritimes; mais c'en était une qui les éclipsait toutes. A peine la curiosité aurait-elle pu être plus vive si le vaisseau était revenu chargé des merveilles de quelque planète. Pendant plusieurs jours, le Tage présenta le tableau le plus mouvant et le plus animé : c'était une procession continuelle de barques et de nacelles de toute espèce qui venaient entourer la caravelle. Du matin au soir le navire était rempli d'une foule

de Portugais, parmi lesquels il se trouvait des cavaliers d'une haute naissance et divers officiers de la couronne. Tous écoutaient avidement les récits que faisaient Colomb et son équipage des événemens de leur voyage et du nouveau monde qu'ils avaient découvert; ils ne pouvaient détacher leurs yeux des plantes, des animaux inconnus qu'ils avaient rapportés, et surtout des Indiens, si différens de toutes les races d'hommes qu'ils eussent jamais vues. Les uns étaient remplis d'un généreux enthousiasme à l'idée d'une découverte si sublime et si utile au genre humain; d'autres sentaient leur cupidité s'enflammer à la description de régions sauvages et inhabitées, regorgeant d'or, de perles et d'épices; tandis que le plus grand nombre déplorait l'aveuglement et l'incrédulité du roi et de ses conseillers, qui avaient laissé échapper des avantages si immenses, qu'il n'avait tenu qu'à eux d'assurer pour jamais au Portugal.

Le 8 mars, un cavalier, nommé don Martin de Norona, apporta à Colomb une lettre du roi Jean, dans laquelle le monarque portugais le félicitait de son arrivée, et l'invitait à se rendre à sa cour, qui était alors à Valparaiso, à neuf lieues environ de Lisbonne. Le roi, avec sa magnificence ordinaire, donna en même temps des ordres pour que tout ce que l'amiral demanderait pour lui, pour son équipage ou pour son vaisseau, lui fût fourni sur-le-champ et sans frais.

Colomb aurait voulu pouvoir se soustraire à cette

invitation, ne se fiant pas beaucoup à la sincérité du roi; mais le déchaînement de la tempête le mettait en son pouvoir, et il crut prudent d'éviter toute apparence de soupçon. Il partit donc le soir même pour Valparaiso, accompagné de son pilote. La première nuit, il coucha à Sacamben, où des préparatif avaient été faits pour le recevoir avec distinction. Comme il pleuvait beaucoup, il n'arriva à Valparaiso que le lendemain soir. Dès qu'il approcha de la résidence royale, les principaux cavaliers de la maison du roi vinrent à sa rencontre, et le conduisirent en grande cérémonie au palais. La réception que lui fit le monarque fut digne d'un prince éclairé. Il le fit asseoir en sa présence, honneur qui n'était accordé qu'aux plus illustres pernages, et, après beaucoup de félicitations sur le glorieux résultat de son entreprise, il l'assura que tout ce qui, dans son royaume, pouvait lui être de quelque utilité, à lui ou à ses souverains, était à sa disposition.

Une longue conversation s'établit alors, et Colomb fit le récit de son voyage et la description des pays qu'il avait découverts. Le roi écoutait, en apparence, avec beaucoup de plaisir, mais avec une peine et une mortification secrètes; il était sans cesse poursuivi par l'idée que cette brillante entreprise lui avait été offerte autrefois, qu'elle avait mendié en quelque sorte l'appui de sa cour, et qu'elle avait été rejetée. Une remarque qu'il laissa échapper prouve ce qui se passait dans son esprit :

il paraissait douter si la découverte n'appartenait pas réellement à la couronne de Portugal, en vertu des articles du traité de 1479 avec le roi et la reine de Castille. Colomb répondit qu'il n'avait jamais vu ce traité, et qu'il ne savait pas ce qu'il pouvait contenir; ses instructions portaient de ne point aller aux Mines ni à la côte de Guinée, et il s'y était scrupuleusement conformé. Le roi répondit gracieusement qu'il était convaincu que tout était en règle, et qu'il ne doutait pas que cette affaire ne s'arrangeât facilement entre les deux puissances sans qu'il fût besoin d'arbitres. En congédiant Colomb pour la nuit, il le confia aux soins du prieur de Crato, le plus éminent des personnages présens, qui lui fit l'accueil le plus honorable.

Le lendemain, le roi eut un nouvel entretien avec l'amiral. Il lui fit les questions les plus détaillées sur le sol, les productions et les habitans de ces nouvelles contrées, et sur la route qu'il avait suivie dans son voyage. Colomb répondit à toutes de la manière la plus précise, s'efforçant de convaincre le monarque que c'étaient des régions que personne jusqu'alors n'avait découvertes, et dont aucune puissance chrétienne n'avait pris possession. Cependant le roi ne fut pas rassuré; il craignait que cette découverte, si vaste, si illimitée, n'empiétât jusqu'à un certain point sur ses nouvelles possessions. Il n'était pas bien sûr que Colomb n'eût pas trouvé une route plus courte pour arriver à ces contrées qui étaient l'objet des expédi-

tions du Portugal, et qui étaient comprises dans la bulle du pape qui lui accordait toutes les terres qu'il pourrait découvrir depuis le cap Non jusqu'aux Indes.

Il communiqua ces doutes à ses conseillers, qui ne manquèrent pas de les confirmer. C'étaient en partie les mêmes hommes qui avaient, à une autre époque, tourné cette entreprise en ridicule, et traité Colomb de visionnaire. Pour eux, son succès était une source de confusion, l'importance qu'on semblait y attacher un reproche tacite, et le retour de Colomb, couvert de gloire, une humiliation profonde. Incapables de concevoir les hautes et généreuses pensées qui l'élevaient au-dessus de toutes les considérations vulgaires, ils attribuaient à toutes ses actions les motifs les plus petits et les plus ignobles. S'il laissait percer dans ses discours ou sur sa figure la jouissance douce et pure qu'il éprouvait, c'était, suivant eux, étaler tout l'orgueil du triomphe; et ils l'accusèrent de prendre un ton de jactance et de vanité lorsqu'il parlait au roi de sa découverte, comme s'il voulait le punir d'avoir rejeté ses propositions [1]. Ce fut donc

(1) Vasconcelez, *Vida de D. Juan II*, lib. VI. — Les historiens portugais en général accusent Colomb de s'être conduit avec beaucoup de hauteur, et d'avoir parlé de ses découvertes en termes de jactance dans ses entretiens avec le roi. Il est évident que ces détails leur ont été fournis par des courtisans aveuglés par la prévention. Faria y Souza, dans son *Europa Portuguesa* (parte III, cap. 4), va jusqu'à dire que Colomb entra dans le port de Rastello, uniquement pour faire sentir au Portugal, par la vue des trophées de

avec le plus grand empressement qu'il cherchèrent à entretenir les doutes qui s'étaient élevés dans l'esprit du monarque. Les uns, qui avaient vu les naturels amenés sur la caravelle, déclarèrent que leur couleur, leurs cheveux et leurs manières s'accordaient avec les descriptions qu'on faisait des habitans de cette partie de l'Inde qui était sur la route des découvertes portugaises, et qui avait été comprise dans la bulle du pape. D'autres faisaient observer qu'il y avait peu de distance des îles Terceres à celles que Colomb avait découvertes, et que, par conséquent, il était clair que ces dernières appartenaient à la couronne de Portugal. Voyant le roi dans une grande agitation d'esprit, quelques-uns allèrent même jusqu'à proposer, comme un moyen d'empêcher que ces entreprises ne fussent poussées plus loin, de se défaire de Colomb, déclarant qu'il avait mérité la mort pour avoir voulu tromper les deux nations et semer entre elles la discorde par ses prétendues découvertes. On fit entendre que cet assassinat pouvait aisément se commettre sans que l'odieux en retombât sur le roi : on pouvait profiter de son caractère hautain pour piquer son orgueil, provoquer une querelle, et alors se défaire de lui comme s'il eût été la victime de quelque affaire d'honneur où tout se fût passé dans les règles.

Il est difficile de croire qu'un conseil aussi lâche et aussi vil ait été donné à un monarque aussi

sa découverte tout ce qu'il avait perdu en n'acceptant point ses propositions.

loyal que Jean II; mais le fait est attesté par plusieurs historiens, tant portugais qu'espagnols[1], et il s'accorde avec l'avis perfide suggéré précédemment au monarque au sujet de Colomb. Il y a dans les cours un faux dévouement qui est souvent enclin à prouver son zèle par sa bassesse; et c'est la faiblesse des rois de tolérer les fautes les plus monstrueuses lorsqu'elles semblent provenir d'un excès d'attachement à leurs personnes.

Heureusement, le roi avait trop de magnanimité pour adopter la mesure inique qui lui était proposée. Il rendait justice au mérite éminent de Colomb; il le regardait comme le bienfaiteur du genre humain; et d'ailleurs, c'était un devoir sacré à ses yeux, de protéger tous les étrangers que la fortune contraire obligeait à se réfugier dans les ports de ses états. D'autres membres de son conseil lui suggéraient un coup de politique plus hardi et moins odieux : c'était de permettre à Colomb de retourner en Espagne; mais avant qu'il eût pu terminer les apprêts d'une seconde expédition, d'envoyer une escadre nombreuse, sous la direction de deux marins portugais qui avaient accompagné l'amiral, pour pendre possession des pays nouvellement découverts, la possession étant, après tout, le meilleur titre, et un appel aux armes le meilleur moyen de décider une question si douteuse.

(1) Vasconcelez, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. II. Garcia de Reesende, *Vida Dom Juan II*. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 74, manuscrite.

Ce conseil, dans lequel il y avait plus de courage et de finesse, plut davantage au roi, et il résolut de le mettre à exécution avec autant de promptitude que de mystère. Son choix se fixa sur don Francisco de Almeida, l'un des plus célèbres capitaines du siècle, pour commander l'exdédition[1].

Cependant Colomb, après avoir été traité avec les plus grands égards, fut reconduit à son vaisseau par don Martin de Norona, et par un nombreux cortége de cavaliers de la cour, une mule ayant été préparée pour lui, et une autre pour son pilote, à qui le roi fit présent de vingt espidinos, ou ducats d'or[2]. Colomb s'arrêta en route au monastère de San-Antonio, à Villa-Franca, pour rendre visite à la reine qui avait témoigné le désir de le voir. Il la trouva au milieu d'un cercle peu nombreux de dames de sa cour, et reçut l'accueil le plus flatteur. Sa Majesté lui fit raconter les principaux événemens de son voyage, et décrire les pays qu'il avait visités, et elle écouta avec une avide curiosité le récit de cet homme extraordinaire dont l'expéditon inouïe occupait alors tous les esprits. Il passa la nuit à Llandra, et, le lendemain, au moment où il allait partir, un officier du roi vint lui offrir, de la part de sa majesté, de l'accompagner jusqu'aux frontières, s'il préférait retourner par terre en Espagne, et de lui faire

(1) Vasconcelez, lib. VI.

(2) 28 dollars d'or d'aujourd'hui, équivalant à 74 dollars, vu la dépréciation des métaux précieux.

préparer des chevaux, des logemens et tout ce dont il avait besoin, aux frais de la couronne. Mais comme le temps était un peu plus calme, il préféra retourner sur sa caravelle. Mettant donc de nouveau en mer le 13 mars, il arriva à la barre de Saltes le 15 au lever du soleil, et à midi il entra dans le port de Palos, d'où il était parti le 3 août de l'année précédente, n'ayant pas mis tout-à-fait sept mois et demi à accomplir la plus grande de toutes les entreprises maritimes[1].

(1) Ouvrages généralement consultés dans ce chapitre : Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 74. *Hist. del Almirante*, cap. 39, 40, 41. *Journal de Colomb*, Navarrete, t. 1.

CHAPITRE V.

Réception de Colomb à Palos (1493).

Le tour triomphant de Colomb était un événement mémorable dans l'histoire du petit port de Palos, où chacun était plus ou moins interressé au sort de son expédition. Les capitaines les plus considérés et les plus riches de la ville y avaient pris part, et à peine se trouvait-il une famille qui ne comptât un parent ou un ami parmi les navigateurs. Le départ des trois vaisseaux pour une entreprise regardée comme chimérique et désespérée avait répandu le deuil dans Palos, et les orages qui avaient éclaté pendant l'hiver avait encore ajouté au découragement général. La plus grande partie des habitans regardaient leurs amis comme à jamais perdus pour eux, tandis que leur imagination entourait leur destinée d'horreurs mystérieuses. Il se les représentaient comme emportés au loin sur une mer désolée, déserte et sans rivages, périssant au milieu des récifs, des bancs de sable et des tourbillons, ou devenant la proie de ces monstres formidables, dont la crédulité peuplait alors tous les points éloignés et encore inconnus de

l'Océan[1]. Il y avait dans un sort si mystérieux quelque chose de plus effrayant que la mort elle-même, considérée sous sa forme ordinaire et prévue.

A la première nouvelle du retour d'un des vaisseaux aventuriers, toute la ville fut en rumeur; mais lorsqu'on apprit que Colomb revenait en triomphe après avoir découvert un monde, et qu'on aperçut ses voiles dans le port, tous les habitans se livrèrent à des transports de joie. On sonna les cloches, on ferma les boutiques, les affaires furent suspendues, et pendant quelque temps tout fut oublié dans l'agitation et le tumulte causés par un élan d'enthousiasme et par la curiosité la plus impatiente. Les uns brûlaient d'apprendre des nouvelles d'un parent, les autres de celles d'un ami, tous d'entendre raconter toutes les particularités d'un voyage si extraordinaire. Lorsque Colomb mit pied à terre, la foule se pressa autour de lui pour le voir et pour le féliciter de ses succès, et une immense procession se forma pour l'accompagner à la principale église, et remercir Dieu d'avoir permis qu'une découverte si importante fût faite par les habitans de Palos. Le peuple incon-

(1) Dans les mappemondes et les cartes de cette époque, et même dans celles d'une date beaucoup plus récente, on voit, par la variété des monstres hideux qui sont représentés dans toutes les parties lointaines de l'Océan, les dangers et les terreurs dont l'imagination les entourraient. On peut en dire autant des terres éloignées et inconnues : on voit dans le fond de l'Asie et de l'Afrique des images de monstres dont il aurait été difficile de trouver l'espèce dans l'histoire naturelle.

séquent oubliait dans les transports de sa joie toutes les entraves qu'il avait mises lui-même a cette entreprise. Partout où passait Colomb, les rues rétentissaient d'acclamations et de cris de triomphe; il reçut tous les honneurs qui sont rendus aux souverains, et plus qu'eux, il pouvait croire à la sincérité des hommages dont il était l'objet. Quel contraste avec son départ quelques mois au paravant, au milieu des murmures et de l'exécration publique; ou plutôt, quel contraste avec sa première arrivée à Palos, pauvre voyageur à pieds, obligé de mendier, à la porte d'un couvent, un peu de pain et d'eau pour son fils!

Apprenant que la cour était à Barcelone, Colomb projeta d'abord de s'y rendre immédiatement sur sa caravelle, mais réfléchissant aux dangers qu'il avait déjà courus sur mer, il résolut de faire par terre le reste du voyage. Il écrivit au roi et à la reine pour les informer de son arrivée, et bientôt après il partit pour Séville, où il devait attendre leurs ordres, menant avec lui six des naturels qu'il avait ramèné du Nouveau-Monde. Des dix qui l'avaient accompagnés, l'un était mort dans la traversée, et trois furent laissés malades à Palos.

Par une coïncidence singulière, et qui cependant paraît authentique, le soir même de l'arrivée de Colomb à Palos, et tandis que le son des cloches proclamaient encore son triomphe, *la Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, fit aussi son entrée dans le port. Après avoir été séparé de

l'amiral par la tempête, l'ouragan l'avait poussé dans la baie de Biscaye, et il avait pris terre à Bayonne. Ne sachant si Colomb avait pu échapper à la tourmente, et impatient, à tout événement, de le prévenir et de disposer d'avance en sa faveur la cour et le public, Pinzon avait alors écrit tout de suite au roi et à la reine, les informant de la découverte qu'il prétendait avoir faite, et leur demandant la permission de se rendre à la cour, pour leur communiquer les particularités de son voyage. Aussitôt que le que temps le lui avait permis, il avait remis à la voile, se flattant d'avance d'être reçu en triomphe dans le port de Palos où il était né. Lorsqu'en entrant dans le havre, il reconnut le vaisseau de l'amiral, et qu'il apprit l'enthousiasme avec lequel il avait été accueilli, et les réjouissances qui avaient célébré son retour, tout son courage l'abandonna. Il se rappela l'arrogance et l'insubordination qu'il avait montré tant de fois et sa désertion volontaire à la hauteur de la côte de Cuba, ce qui avait empêché Colomb de poursuivre son voyage. On dit qu'il craignit de rencontrer l'amiral dans ce moment de triomphe, de peur que celui-ci ne le fît arrêter; mais il est probable que, traître envers la cause qui excitait une admiration si universelle, il était honteux de paraître en public au milieu des réjouissances auxquelles elle donnait lieu. Se jetant donc dans sa chaloupe, Pinzon débarqua en secret et se tint à l'écart, jusqu'à ce qu'il apprit le départ de

l'amiral. Il rentra alors chez lui malade et le cœur navré. Pour lui Palos était le monde, et jusqu'alors il avait brillé sans rivaux; mais maintenant, il se voyait déchu dans l'opinion publique, et il s'imaginait que chacun le montrait au doigt avec mépris. Tous les honneurs prodigués à Colomb, tous les éloges pompeux accordés par l'enthousiasme à son entreprise, semblaient à Pinzon comme autant de reproches qui lui étaient adressés; et lorsque enfin il reçut une réponse sévère à la lettre qu'il avait écrite au roi et à la reine, et qu'il y vit qu'on désapprouvait hautement sa conduite, le désespoir ajouta à la violence de sa maladie, et il mourut en peu de jours, victime de l'envie et des remords[1].

Pinzon était un homme plein de résolution et de courage, l'un des marins les plus habiles de cette époque, et le chef d'une famille qui continua à se distinguer parmi les premiers navigateurs qui s'illustrèrent par leurs découvertes. Lorsque Colomb était arrivé en Espagne, pauvre et inconnu, Pinzon avait beaucoup contribué à l'encourager en lui offrant sa bourse et en entrant avec chaleur dans tous ses plans. Il lui avait été aussi d'un grand secours par son influence personnelle à Palos, combattant les préjugés publics, et réussissant à faire équiper et approvisionner les vaisseaux, ce que les ordres mêmes des souverains n'avaient pu

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV, sect. 14. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II.

obtenir. Il avait avancé à l'amiral tous les fonds qu'il devait fournir; enfin, il s'était embarqué avec ses frères pour cette expédition hasardeuse, aventurant tout à la fois sa vie et sa fortune. Il s'était donc acquis bien des titres pour participer à la gloire de cette immortelle découverte; mais oubliant le noble but de l'entreprise qui les avait réunis, et cédant à l'impulsion d'une passion basse et sordide, il avait lâchement abandonné ses compagnons, et avait pour jamais flétri son caractère. L'amertume de ses remords prouve assez qu'il était naturellement doué de sentimens généreux; un homme vil ne serait point mort de regret d'avoir commis une mauvaise action. Son histoire montre comment une seule erreur peut balancer mille services; comment un moment de faiblesse peut ternir une réputation acquise par toute une vie de vertu, et combien il est important pour un homme, dans quelques circonstances qu'il se trouve, de rester fidèle, non seulement aux autres, mais à son propre caractère[1].

(1) Les enfans et les héritiers de Martin Alonzo Pinzon montrèrent, dans les années suivantes, une grande animosité contre Colomb, cherchant par tous les moyens à déprécier ses découvertes, pour en attribuer le mérite à leur père. Entre autres extravagances, ils assuraient qu'avant que les souverains acceptassent la poposition de Colomb, Pinzon était décidé à équiper à ses frais deux vaisseaux qui lui appartenaient, pour tenter, à ses risques et périls, la découverte des contrées situées à l'ouest, dont il connaissait la position géographique par des papiers trouvés à Rome, dans la bibliothèque du pape, et par une prophétie du temps de Salomon, dans laquelle il était écrit qu'en naviguant à l'ouest, en partant de

l'Espagne, et en se tenant à peu près à égale distance entre le nord et le sud, on trouverait à quatre-vingt-quinze degré de longitude l'île riche et fertile de Cipango. (Munos, *Hist. du Nouveau-Monde*, l. IV, sec. 14.)

Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de trouver ici quelques détails sur Palos et sur les Pizons, détails qui m'ont été fournis par un ami qui les avaient recueillis dans un voyage qu'il fit à bord d'un bateau à vapeur, de Séville à Cadix.

« Je trouvai sur le paquebot, dit-il, un matelot natif de d'Huelva. Il était très-intelligent, et il me donna les détails suivans, sur l'exactitude desquels on peut compter. Palos n'est plus qu'un misérable village d'environ quatre cents habitans, et n'a que quatre à cinq barques qui sont employées à la pêche. La ville voisine d'Huelva s'est considérablement agrandie, et en grande partie aux dépends de Palos. Le couvent de franciscains de la Rabida existe encore, et il appartient toujours aux religieux de cet ordre. Il est situé sur une montagne qui domine les terres basses et sabloneuses du pays environnant. La famille des Pinzons a quitté depuis long-temps Palos pour habiter Huelva, où il s'en trouve maintenant quatre ou cinq branches. Ils ne sont pas riches; ils révèrent la mémoire de leurs aïeux, et conservent quelques papiers de son écriture; ils continuent à exercer la même profession. Près de San-Lucar, le matelot me montra une jolie petite felouque, commandée par un des descendans de Pinzon. Le même matelot raconta, par occasion, qu'il avait été employé à Séville à poser une espèce de tente devant la maison d'un chanoine qui était le dernier descendant de Fernand Cortez. »

CHAPITRE VI.

Réception de Colomb par la cour d'Espagne à Barcelonne.

La lettre que Colomb avait écrite aux souverains espagnols pour leur annoncer sa découverte, avait produit à la cour la plus vive sensation. C'était l'événement le plus extraordinaire d'un règne déjà si glorieux ; et, suivant de si près la conquête de Grenade, il fut regardé comme une marque signalée de la faveur divine, acquise à l'Espagne par le triomphe qu'elle avait obtenu pour la vraie religion. Les souverains eux-mêmes furent un instant comme éblouis d'avoir en si peu de temps, et avec si peu de peine, acquis un nouvel empire d'une immense étendue, et, selon toutes les apparences, d'une richesse sans bornes ; et leur première idée fut de mettre leurs nouvelles possessions à l'abri de toute contestation et de toute dispute. Peu de temps après son arrivée à Sévile, Colomb reçut une lettre du roi et de la reine, qui lui exprimaient toute leur satisfaction, et qui l'invitaient à se rendre tout de suite à la cour, pour y concerter le plan d'une seconde expédition, plus considérable que la première. Comme l'été, la saison la plus favorable pour la traversée, était déjà avancé, ils le priaient

de prendre immédiatement, à Séville ou ailleurs, les arrangemens nécessaires pour hâter son départ, et de les informer par le retour du courrier de ce qu'ils avaient à faire de leur côté. L'adresse de la lettre portait :—« A don Christophe Colomb, notre amiral sur la mer océane, et vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes. » En même temps la lettre lui promettait encore de nouvelles récompenses. Colomb ne perdit pas un moment pour obéir aux ordres de Leurs Majestés. Il envoya un état détaillé des vaisseaux, des hommes et des munitions nécessaires pour une seconde expédition, et, ayant pris à Séville toutes les dispositions que permettaient les circonstances, il partit pour Barcelonne, emmenant avec lui les six Indiens, et les curiosités et productions diverses qu'il avait rapportées du Nouveau-Monde.

La renommée avait publié sa glorieuse découverte jusqu'aux extrémités les plus reculées du royaume; et comme il devait traverser, pour se rendre à Barcelonne, plusieurs des provinces les plus belles et les plus populeuses de l'Espagne, son voyage ressembla à la marche triomphale d'un souverain. Partout où il passait, il voyait se presser autonr de lui la population tout entière des environs, qui bordait les grandes routes et encombrait les villages. Dans les grandes villes, les rues, les croisées et les balcons étaient remplis de spectateurs curieux qui faisaient retentir l'air de bruyantes acclamations. Il était arrêté à chaque instant

par la multitude qui se pressait sur son passage pour tâcher de l'apercevoir, ainsi que les Indiens, qu'on regardait avec autant d'étonnement que s'ils fussent tombés de quelque planète. Il était impossible de satisfaire l'insatiable curiosité des Espagnols qui, à chaque relai, l'assaillaient de questions innombrables, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Comme d'ordinaire, la rumeur publique avait exagéré la vérité, et avait peuplé de merveilles le monde nouvellement découvert.

Ce fut vers le milieu du mois d'avril que Colomb arriva à Barcelonne, où tout avait été préparé pour lui faire la réception la plus solennelle et la plus magnifique. La sérénité de l'atmosphère dans cette belle saison et dans ce climat favorisé contribua à la splendeur de cette mémorable cérémonie. Comme il approchait de la ville, un grand nombre d'hidalgos et de jeunes courtisans vinrent à sa rencontre, suivis d'un grand concours de peuple, pour le féliciter. Son entrée dans cette noble cité a été comparée à l'un de ces triomphes que les Romains avaient coutume d'accorder à leurs généraux vainqueurs. Les Indiens ouvraient la marche; ils étaient peints de diverses couleurs, suivant la mode de leurs pays, et ils étaient parés des ornemens d'or de leur nation. Immédiatement après eux, on portait différentes sortes de perroquets vivans, ainsi que des oiseaux et des animaux empaillés d'espèces inconnues, et des plantes rares auxquelles on supposait des vertus précieuses; on étalait aussi avec

grand soin aux regards du public des couronnes, des bracelets indiens et autres ornemens d'or qui pouvaient donner une haute idée de la richesse des régions nouvellement découvertes. Colomb arrivait ensuite, monté sur un cheval, et entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule était si grande qu'il était presque impossible de se faire jour dans les rues; les croisées et les balcons étaient remplis de dames, et les toits mêmes étaient couverts de spectateurs. Il semblait que le public ne pouvait se rassasier de contempler ces trophées d'un monde inconnu, et l'homme extraordinaire qui avait su le découvrir. Cet événement avait quelque chose de si imposant en lui-même, qu'un sentiment solennel de reconnaissance venait se mêler à la joie publique. Il était considéré comme un don magnifique et signalé accordé par la Providence aux deux monarques en récompense de leur piété et l'aspect vénérable et majestueux de Colomb, si différent de la jeunesse et de la légèreté qui souvent fait entreprendre une expédition audacieuse, semblait en harmonie avec la grandeur et l'importance de sa découverte.

Pour le recevoir avec plus de pompe et de distinction, les souverains avaient ordonné que leur trône fût placé dans un endroit accessible au public, sous un riche dais de brocart d'or, au milieu d'un vaste et magnifique salon. C'était là que le roi et la reine attendaient l'arrivée de Colomb; le prince Jean était placé près d'eux, et ils étaient environnés de tous les dignitaires de la couronne et de la prin-

cipale noblesse de Castille, de Valence, de Catalogne et d'Aragon, tous impatiens de contempler l'homme qui avait procuré à la nation d'incalculables avantages. Enfin Colomb entra dans la salle, accompagné d'un brillant cortége de cavaliers, au milieu desquels, dit Las Casas, il se faisait remarquer par sa taille élevée et imposante, qui, jointe à ses traits, rendus plus vénérables encore par les cheveux gris qui ombrageaient son front, lui donnait l'auguste aspect d'un sénateur romain. Un modeste sourire prouvait qu'il jouissait d'un triomphe si légitime[1]; et certainement rien n'était plus propre à électriser un homme animé d'une noble ambition, et ayant la conscience des éminens services qu'il avait rendus, que ces témoignages de l'admiration et de la reconnaissance d'une nation, ou plutôt d'un monde tout entier. Au moment où Colomb approcha, le roi et la reine se levèrent, comme s'ils eussent reçu une personne du plus haut sang. Mettant un genou en terre, il demanda la faveur de leur baiser la main; mais ce ne fut pas sans quelque hésitation que Leurs Majestés lui permirent cet acte de vasselage. Le relevant de la manière la plus gracieuse, elle lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence, honneur très-rare dans cette cour si fière et si rigide pour tout ce qui tenait à l'étiquette[2].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 78. MS.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 78. *Hist. del Almirante*, cap. 81.

A la demande de Leurs Majestés, Colómb fit le récit des événemens les plus remarquables de son voyage, et la description des îles qu'il avait découvertes. Il leur montra ensuite les oiseaux et les animaux inconnus, les plantes rares ayant des vertus médicinales ou aromatiques, l'or du pays en poudre, en masses brutes, ou travaillé en ornemens barbares, et surtout les Indiens, qui étaient l'objet d'un vif et inépuisable intérêt; car il n'y a rien de plus curieux pour l'homme que les variétés de sa propre espèce. Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Colomb dit que ce n'était que le prélude de plus grandes découvertes, qui ajouteraient aux possessions de Leurs Majestés des royaumes d'une richesse incalculable, et qui rangeraient des nations entières sous l'étendard de la foi.

Les paroles de Colomb furent écoutées avec la plus vive émotion par le roi et la reine. Lorsqu'il eut cessé de parler, ils tombèrent à genoux, et, les yeux remplis de larmes de joie et de gratitude, ils élevèrent leurs mains jointes vers le ciel, et adressèrent à Dieu les plus ferventes actions de grâces pour un bienfait si éclatant. Tous ceux qui étaient présens suivirent leur exemple; un enthousiasme solennel s'empara de cette magnifique assemblée, et au lieu de cris de joie profanes, d'acclamations vulgaires, le *Te Deum* fut entonné par les musiciens de la chapelle royale : une harmonie sacrée et mélodieuse répondait à chaque verset, portant, pour ainsi dire, vers le ciel, les sentimens et les

pensées de tous les auditeurs. « Il sembla, dit le vénérable Las Casas, qu'ils eussent en ce moment un avant-goût des délices du paradis. » Telle fut la manière pieuse et solennelle dont la brillante cour d'Espagne célébra ce sublime événement, offrant au ciel un mélodieux tribut d'actions de grâces, et reportant à Dieu la gloire de la découverte d'un autre monde.

Lorsque Colomb prit congé de Ferdinand et d'Isabelle, il fut accompagné jusqu'à sa demeure par toute la cour, et suivi par les bruyantes acclamations de la populace. Pendant toute la durée de son séjour, il fut l'objet de la curiosité universelle, et en quelque lieu qu'il parût, il était entouré par une multitude pénétrée d'admiration pour lui. Tandis que l'esprit de Colomb se livrait tout entier aux plus nobles espérances, le pieux projet qu'il avait conçu pour la délivrance du Saint-Sépulcre ne fut pas oublié. Nous avons vu qu'il en avait parlé aux souverains espagnols lors de ses premières propositions, leur disant que c'était le grand but auquel il comptait consacrer le profit qu'il tirerait de ses découvertes. Tout pénétré de l'idée des grandes richesses qu'il allait acquérir, il fit vœu de lever, avant l'espace de sept ans, une armée, consistant en quatre mille cavaliers et cinq mille fantassins pour la délivrance du Saint-Sépulcre, et de mettre sur pied une force semblable dans les cinq années suivantes. Ce vœu fut consigné dans une de ses lettres au roi et à la reine, mais cette lettre n'existe

plus, et l'on ne sait pas exactement si elle fut écrite à la fin de son premier voyage, ou à une époque plus récente, lorsque la grandeur et l'importance de ses découvertes furent plus manifestes. Il y fait souvent allusion dans ses lettres, et particulièrement dans celle qu'il écrivit au pape Alexandre VI, en 1502, et où il lui explique pourquoi il ne l'a pas encore accompli. Il est essentiel de se rappeler ce projet gigantesque et chimérique pour bien comprendre le caractère et les motifs de la conduite de Colomb. On verra que c'était chez lui une idée fixe, associée intimement à sa grande découverte, et qu'il pensait qu'une sainte croisade devait terminer l'entreprise, pour laquelle il se considérait comme l'agent choisi par le ciel. On voit par là combien son esprit était au-dessus de toutes vues sordides ou intéressées, et à quel point il était rempli de cette pieuse et héroïque ardeur, qui, dans le temps des croisades, avait enflammé le zèle et dirigé les entreprises des plus braves guerriers et des princes les plus illustres.

CHAPITRE VII.

Séjour de Colomb à Barcelonne. — Égards que lui témoignent le roi, la reine et les courtisans (1493).

La joie causée par cette grande découverte ne se concentra pas en Espagne. La nouvelle en fut portée de tous côtés par les ambassades, par la correspondance des savans, les négociations des marchands et les récits des voyageurs. Allegretto Allegretti, écrivain contemporain, dit, dans ses *Annales de Sienne* de 1493, qu'on venait d'apprendre à cette cour l'étonnante découverte de Colomb par des lettres de marchands, qui étaient alors en Espagne, et par différens voyageurs[1]. La même nouvelle fut apportée à Gênes par le retour de ses ambassadeurs Francesco Marchezi et Giovanni Antonio Grimaldi, et elle fut comptée parmi les glorieux événemens de cette année[2]. La république, quoiqu'elle eût laissé échapper l'occasion de s'assurer la possession de ce monde nouveau, se montra toujours fière d'avoir donné le jour à celui qui l'avait découvert. Sébastien Cabot rapporte qu'il

(1) *Diarj. Senesi de Alleg. Allegretti.* Muratori, *Ital. Script.*, t. XXIII.

(2) Foglieta, *Istoria di Genova*, decad. II.

était à Londres lorsque cette merveilleuse nouvelle y parvint, et qu'elle fit grand bruit à la cour de Henri VII, où l'on appelait l'entreprise de Colomb une œuvre plus divine qu'humaine [1].

Tout le monde civilisé en un mot était rempli d'étonnement et de joie; chacun se réjouissait de la découverte comme d'un événement auquel il était plus ou moins intéressé, et comme ouvrant un champ nouveau et sans bornes aux recherches et aux entreprises. Nous avons une preuve de l'enthousiasme des savans, dans une lettre de Pierre Martyr à son ami Pomponius Lœtus : « Vous me dites, mon aimable Pomponius, lui écrivait-il, que vous sautiez de joie, et que votre bonheur allait jusqu'aux larmes en lisant la lettre où je vous annonçais qu'on avait découvert le monde des Antipodes, si long-temps caché. Je reconnais là le véritable savant. Quel aliment en effet plus délicieux que de telles nouvelles pourrait-on offrir à un esprit avide de s'instruire? J'éprouve un véritable bonheur à converser avec les gens éclairés qui reviennent de ces régions. C'est comme un surcroît de richesses apporté à un avare. Nos esprits souillés par le vice, deviennent meilleurs en contemplant de si glorieux événemens [2]. »

Cependant, malgré cette exaltation universelle, personne ne se doutait encore de l'importance réelle

(1) Hackluyt, *Collection des Voyages*, p. 7.

(2) *Lettres* de Pierre Martyr, l. LIII.

de cette découverte. Personne n'avait le moindre soupçon que ces contrées nouvelles fussent une partie totalement distincte du globe, séparée de l'Ancien-Monde par l'Océan. L'opinion de Colomb, que Cuba était l'extrémité du continent asiatique, et que les îles adjacentes étaient dans les mers de l'Inde, était généralement adoptée. Elle s'accordait avec celle des anciens, que nous avons rapportée plus haut, sur la distance peu considérable qu'il y avait de l'Espagne à l'extrémité de l'Inde, en naviguant droit à l'ouest. On trouvait aussi que les perroquets rapportés par Colomb ressemblaient à ceux que Pline décrit, et qu'il dit se trouver en abondance dans les contrées lointaines de l'Asie. On nomma donc les terres que Colomb avait visitées, les Indes occidentales, et comme tout portait à croire qu'il n'avait aperçu que l'extrémité d'une immense étendue de pays où aucun voyageur n'avait jamais pénétré, et qui était encore dans l'état de nature primitive, le tout reçut le nom générique de Nouveau-Monde.

Pendant le séjour de Colomb à Barcelonne, le roi et la reine saisirent toutes les occasions qui se présentèrent pour lui donner des preuves de leur haute considération. Il était reçu à toute heure chez Leurs Majestés, et la reine aimait beaucoup à s'entretenir avec lui sur les découvertes qu'il avait faites et sur celles qu'il méditait. On voyait aussi très-souvent le roi se promener à cheval, entre le prince Jean et Colomb. Pour perpétuer dans sa famille

la gloire de son entreprise, il lui fut accordé des armoiries, dans lesquelles les armes royales, le château et le lion, étaient écartelées avec celles qui lui étaient plus particulièrement assignées, un groupe d'îles entourées de vagues. A ces armes était annexée cette légende :

Por Castilla y por Leon
Nuevo Mundo hallò Colon [1].

La pension de trente couronnes[2] qui avait été promise par les souverains à celui qui, le premier, découvrirait la terre, fut adjugée à Colomb pour avoir aperçu la lumière qui brillait à l'horizon. On assure que le marin qui le premier avait crié *terre!* fut si désespéré d'être trompé dans son attente et de se voir frustré de la récompense qu'il croyait avoir méritée, qu'il renonça à son pays et à sa foi, et que partant pour l'Afrique, il se fit musulman. Cette anecdote, du reste ne repose sur d'autre autorité que sur celle d'Oviedo[3], qui est très-inexact dans la relation de ce voyage, et qui y a inséré plusieurs calomnies que lui ont débitées les ennemis de l'amiral.

Au premier coup d'œil, il peut paraître peu digne du caractère noble et généreux de Colomb

(1) Pour la Castille et pour Léon
Nouveau-Monde a trouvé Colon.

(2) Ou 39 dollars d'or, qui équivalent à 117 dollars de nos jours.

(3) Oviedo, *Cronica de las Indias*, l. II, cap. 5.

d'avoir disputé la récompense de ce pauvre matelot; mais il faut se rappeler que toute son ambition était concentrée sur ce point, et il était sans doute aussi fier d'avoir aperçu la terre le premier que d'avoir conçu le projet hardi de la découvrir.

Après les témoignages éclatans de bienveillance que Colomb reçut du roi et de la reine, les plus honorables pour lui furent ceux que lui prodigua Pedro Gonzales de Mendoza, grand cardinal d'Espagne et le premier sujet du royaume; homme dont la haute réputation de piété et de savoir, et les qualités éminentes, donnaient le plus grand prix à son suffrage. Il invita Colomb à un banquet où il lui assigna la place d'honneur, et pendant lequel il le fit servir avec toutes les cérémonies que, dans ces temps de rigide étiquette, on observait à l'égard des souverains. On dit que ce fut à ce repas qu'arriva l'anecdote bien connue de l'œuf. Un des convives, vil courtisan qui ne pouvait souffrir les honneurs que l'on rendait à Colomb, portant bassement envie à la gloire d'un étranger, lui demanda brusquement s'il pensait que, dans le cas où il n'eût point découvert les Indes, il ne se fût trouvé aucun autre homme capable de cette entreprise. Colomb ne fit aucune réponse directe à la question : mais prenant un œuf, il invita la compagnie à essayer de le faire tenir sur un bout. Chacun fit d'inutiles efforts pour y parvenir; alors il le frappa contre la table de manière à en briser le bout, et il le posa sur la partie brisée,

faisant sentir ainsi, d'une manière bien simple, que depuis qu'il avait montré le chemin du Nouveau-Monde, rien n'était plus aisé que de marcher sur ses traces[1].

La faveur que les souverains témoignèrent à Colomb lui assura pendant quelque temps les égards empressés de la noblesse. Car dans une cour chacun à l'envi de son voisin prodigue les attentions à celui qu'il plaît au roi d'honorer. Il reçut ces prévenances et ces distinctions avec une sage modestie, quoiqu'il dût se dire avec un noble orgueil, que son courage et sa persévérance les avaient, pour ainsi dire, arrachées à la nation. A peine peut-on reconnaître dans cet homme devenu l'ami des princes, et l'objet de l'étonnement et de l'admiration général, cet étranger pauvre et obscur qui peu de temps auparavant avait été en butte aux railleries et aux sarcasmes de cette même cour, tourné en ridicule par les uns comme un aventurier, et montré au doigt par les autres comme un fou et un visionnaire. Ceux qui l'avaient traité avec mépris pendant ses longues sollicitations, cherchaient maintenant par leurs flatteries à faire oublier leur conduite, et ceux qui l'avaient reçu d'un air de protection dédaigneuse, ou qui ne lui avaient prodigué que ce sourire si familier aux courtisans,

(1) Cette anecdote repose sur l'autorité de l'historien italien Benzoni (l. 1, p. 12, édit. de Venise, 1572). On l'a rejetée comme triviale, mais la simplicité de la réponse de Colomb ne le rend que plus sévère. C'est un trait caractéristique bien conforme à la sagesse pratique du célèbre navigateur.

se vantaient, même en sa présence, d'avoir été ses protecteurs, et d'avoir facilité la découverte du Nouveau-Monde. De tous les grands qui étaient alors à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, à peine en est-il un seul que son historien ou son biographe n'enrôle au nombre des bienfaiteurs de Colomb; quoique si la dixième partie seulement de ceux qui depuis ont prétendu l'avoir protégé, eussent voulu réellement le servir, il n'aurait pas langui sept années avant d'obtenir l'armement de trois caravelles. Colomb savait bien quels avaient été ses protecteurs. Les seules personnes dont il parlait avec reconnaissance dans ses lettres, comme ayant toujours montré pour sa cause un zèle actif et persévérant, sont ses deux dignes amis, Diego de Deza, qui devint ensuite évêque de Palencia et de Séville, et Juan Perez, prieur du couvent de La Rabida.

Honoré par ses souverains, courtisé par les grands et idolâtré par le peuple, Colomb but quelques instans dans la coupe emmiellée de la popularité avant que la haine et la malveillance eussent eu le temps d'y mêler leur amertume. Sa découverte brilla d'un tel éclat aux yeux du monde étonné, que l'envie elle-même fut un moment éblouie, et que des cris d'admiration s'élevèrent à la fois de toutes parts. Pour l'honneur de la nature humaine, il faudrait que l'histoire, comme le roman, pût se terminer lorsque son héros est parvenu au comble de ses vœux; nous laisserions maintenant Colomb jouir d'un bonheur sans mélange et bien mé-

rité. Mais son histoire est destinée à fournir une nouvelle preuve, si toutefois les preuves manquaient, de l'inconstance de la faveur publique, même lorsqu'elle est achetée par de signalés bienfaits. Jamais gloire ne fut acquise par des services plus grands, plus incontestables et plus désintéressés, et cependant jamais gloire n'attira sur celui qui méritait si bien d'en jouir, plus de basses diffamations et une jalousie plus infatigable; jamais elle ne l'entraîna dans plus de difficultés et de malheurs toujours renaissans. Tel est le sort du mérite illustre : son éclat même provoque les passions haineuses des esprits bas et rampans, qui trop souvent réussissent un moment à l'obscurcir aux yeux du monde; de même que le soleil, en s'élevant avec splendeur dans les cieux, attire, par l'ardeur même de ses rayons, les vapeurs grossières et malfaisantes qui voilent quelques instans sa splendeur.

CHAPITRE VIII.

Bulle de répartition. — Préparatifs de Colomb pour un second voyage (1493).

Au milieu des fêtes et des réjouissances, Ferdinand et Isabelle crurent devoir prendre sans perdre de temps toutes les mesures nécessaires pour s'assurer la possession de leurs nouveaux états. Quoiqu'on supposât que les contrées qui venaient d'être découvertes faisaient partie des territoires du grand-khan et de ceux d'autres princes orientaux très-avancés en civilisation, il ne paraît pas qu'il se soit élevé le moindre doute sur le droit qu'avaient Leurs Majestés d'en prendre possession. Pendant les croisades, il s'était établi parmi les princes chrétiens une doctrine extrêmement favorable à leurs desseins ambitieux. D'après cette doctrine, ils avaient le droit d'envahir, de ravager et de s'approprier les territoires des infidèles, sous le prétexte d'anéantir les ennemis du Christ et d'étendre la domination de la sainte Église sur la terre. Conformément à ces mêmes principes, le pape, en vertu de son autorité suprême sur toutes les choses temporelles, était regardé comme ayant le pouvoir de disposer de toutes les contrées païennes en fa-

veur des pieux potentats qui voulaient bien s'engager à les réduire sous l'autorité de l'Église, et à répandre les lumières de la vraie foi parmi leurs habitans, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est à ce titre que le pape Martin V et ses successeurs avaient donné à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle pourrait découvrir, du cap Bojador aux Indes; et Ferdinand et Isabelle, dans un traité conclu en 1479 avec le monarque portugais, s'étaient engagés à respecter les droits qu'il avait acquis de cette manière. C'était à ce traité que Jean II faisait allusion, lorsqu'il dit à Colomb qu'il pourrait bien avoir quelques prétentions à élever sur les contrées nouvellement découvertes.

A la première nouvelle du succès de l'amiral, le roi et la reine d'Espagne prirent donc aussitôt la précaution de s'assurer la sanction du pape. Alexandre VI avait été récemment élevé au Saint-Siége. Ce pontife, que plusieurs historiens représentent comme souillé de tous les vices et de tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité, mais que tous s'accordent à peindre comme un homme de talens éminens et d'une politique consommée, était né à Valence, et par conséquent sujet de la couronne d'Aragon. On pourrait croire, d'après cela, qu'il était favorablement disposé à l'égard de Ferdinand; mais dans certaines questions qui lui avaient été soumises, il avait déjà manifesté des sentimens qui n'étaient rien moins que bienveillans pour le monarque catholique. Quoiqu'il en fût, Ferdinand,

qui connaissait son caractère ambitieux et perfide, sut comment il devait s'y prendre pour obtenir ce qu'il désirait. Il envoya des ambassadeurs à la cour de Rome annoncer la nouvelle découverte comme un triomphe admirable de la foi, et faire ressortir la gloire et les avantages immenses que l'Église retirerait de la propagation du christianisme au milieu de ces vastes contrées païennes. Ils eurent soin aussi d'expliquer que les découvertes nouvelles n'empiétaient en aucune manière sur les possessions cédées par le Saint-Siége au Portugal, possessions qui avaient été religieusement respectées. Ferdinand, qui était pour le moins aussi bon politique que bon chrétien, laissa entrevoir en même temps qu'il était déterminé, quoiqu'il arrivât, à défendre ses nouvelles conquêtes. Ses ambassadeurs avaient ordre de dire que, d'après l'opinion d'un grand nombre d'hommes instruits, Leurs Majestés catholiques ayant pris possession de ces terres nouvellement découvertes, n'avaient plus besoin que leurs droits reçussent la sanction du pape ; mais que néanmoins, en princes pieux qui obéissaient au Saint-Siége, ils suppliaient Sa Sainteté de publier une bulle qui garantît à la couronne de Castille ces contrées, ainsi que toutes celles qui pourraient être découvertes par la suite.

Par le fait, la nouvelle de la découverte fut reçue par la cour de Rome avec autant de joie que de surprise. Déjà les monarques espagnols avaient acquis de grands titres auprès de l'Église par leur

guerre contre les Maures d'Espagne, qui avait été considérée comme une sainte croisade; et quoiqu'ils en eussent été largement récompensés par la conquête du royaume de Grenade, on trouvait qu'ils avaient droit à la reconnaissance de toute la chrétienté. La découverte actuelle était une entreprise bien plus importante encore; c'était l'accomplissement de l'une des plus sublimes promesses faites à l'Église; c'était lui donner « les païens pour héritage, et les parties les plus reculées de la terre pour possession. » La cour de Rome ne fit donc nulle difficulté d'accorder ce qui ne semblait qu'une demande modeste pour un service aussi éminent, quoiqu'il soit probable que le consentement de l'ambitieux pontife fut hâté par les insinuations du politique monarque.

En conséquence, une bulle fut promulguée le 2 mars 1493, qui accordait au roi et à la reine d'Espagne les mêmes droits, priviléges et indulgences, par rapport aux régions nouvellement trouvées, que ceux qui avaient été accordés aux Portugais pour leurs découvertes en Afrique, sous la même condition de répandre et de propager la religion catholique. Cependant, pour prévenir toute contestation entre les deux puissances, une autre bulle, publiée le lendemain, traça cette fameuse ligne de démarcation par laquelle les bornes des territoires des deux puissances semblaient fixées d'une manière positive. C'était une ligne idéale tirée d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à

l'ouest des Açores et des îles du cap Vert. Tout pays découvert par les Espagnols à l'ouest de cette ligne, et dont aucune puissance n'aurait pris possession avant le jour de Noël de l'année précédente, devait appartenir à la couronne d'Espagne, et tout pays découvert dans la direction contraire, à celle de Portugal. Il paraît ne s'être jamais présenté à l'esprit du pontife qu'en poursuivant, chacun de leur côté, leur carrière de découvertes, les deux peuples pouvaient un jour ou l'autre se retrouver en contact, et renouveler la question de propriété aux antipodes.

Pendant ce temps, sans attendre la sanction de la cour de Rome, Ferdinand et Isabelle poussaient avec la plus grande activité les apprêts d'une seconde expédition. Pour régulariser les affaires relatives au Nouveau-Monde et en assurer la prompte expédition, elles furent placées sous la surintendance de Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Séville, qui fut successivement promu aux siéges de Badajoz, de Palencia et de Burgos, et définitivement nommé patriarche des Indes. C'était un homme d'une haute naissance; ses frères, Alonzo et Antonio, étaient seigneurs de Coca et d'Alacyos, et le dernier était contrôleur-général de Castille. Las Casas représente Juan Rodriguez de Fonseca comme un homme mondain, s'occupant plus des affaires temporelles que des spirituelles, et tout-à-fait propre à s'occuper des détails de l'armement et du départ d'une escadre. Malgré les hautes dignités eccl-

siastiques auxquelles il fut élevé, il ne semble pas que ses emplois civils aient jamais paru incompatibles avec ses fonctions sacrées. Jouissant de la faveur continue du roi et de la reine sans la mériter, il conserva pendant plus de trente ans la direction des affaires des Indes. Sans doute il fallait qu'il eût des talens et de la capacité pour se perpétuer ainsi dans la même place; mais il était haineux, vindicatif, et pour satisfaire ses ressentimens personnels, non-seulement il abreuva de fiel et d'amertume les plus illustres des navigateurs de son temps, mais il entrava même souvent leurs entreprises, et les arrêta dans leur cours, au grande détriment de la couronne. Sa position lui en fournissait mille moyens aussi secrets qu'infaillibles. Les écrivains contemporains justement célèbres, tels que le curé de Los Palacios et l'évêque Las Casas font souvent allusion, quoiqu'en termes couverts, à sa conduite perfide; mais il est évident qu'ils n'osaient pas exprimer toute leur pensée. Les historiens espagnols qui leur ont succédé, toujours plus ou moins influencés par la censure ecclésiastique, ont aussi traité trop favorablement cet homme bas et méprisable. Il mérite d'être signalé comme un exemple frappant de ces êtres perfides, constitués en dignité, qui trop souvent s'attachent, comme autant de vers rongeurs, à la racine d'une noble entreprise; corrompent, par leurs secrètes morsures, les fruits glorieux qu'elle devait produire, et trompent l'espoir des nations.

Pour aider Fonseca dans ses fonctions, on lui associa Francisco Pinelo, en qualité de trésorier, et Juan de Soria comme *contador*, ou contrôleur. Leurs bureaux, pour l'administration des affaires des Indes, furent établis à Séville; mais leur surveillance s'étendait jusqu'au port de Cadix, où une douane fut établie pour cette nouvelle branche de navigation. Telle fut l'origine du conseil royal des Indes, qui par suite acquit tant de pouvoir et d'importance. Il fut décidé qu'un conseil semblable serait établi à Hispaniola, sous la direction de l'amiral. Ces conseils devaient s'envoyer réciproquement des registres où seraient inscrits la cargaison, l'équipage et les munitions de chaque vaisseau, par des comptables qui seraient à bord. Tous ces employés seraient subordonnés aux deux contrôleurs-généraux, ministres supérieurs des revenus royaux, puisque la couronne ferait tous les frais de la colonie et recevrait tous les bénéfices.

Le compte le plus exact et le plus munitieux devait être rendu de toutes les dépenses et de tous les produits, et les précautions les plus grandes étaient prescrites relativement à ceux qui seraient employés dans les pays nouvellement découverts. Personne ne pouvait s'y rendre, ni pour trafiquer, ni pour former un établissement, sans une autorisation expresse des souverains, de Colomb ou de Fonseca, sous les peines les plus sévères. On a allégué l'ignorance où l'on était alors des grands principes du commerce, et l'exemple des Portugais par rap-

port à leurs possessions en Afrique, pour excuser l'esprit étroit et jaloux que décèlent ces restrictions; mais cet esprit a toujours caractérisé plus ou moins la politique de l'Espagne à l'égard de ses colonies.

Un autre exemple de l'autorité despotique exercée par la couronne sur le commerce, se trouve dans une ordonnance royale, portant que tous les vaisseaux qui étaient dans les ports de l'Andalousie, ainsi que les capitaines, leurs pilotes et leurs équipages, devaient se tenir prêts à partir pour cette expédition. Colomb et Fonseca étaient autorisés à fréter ou à acheter tous ceux de ces bâtimens qui leur conviendraient, et à les prendre de force s'ils leur étaient refusés, quand même ils auraient été frétés par d'autres personnes, à la condition de payer ce qu'ils jugeraient un prix raisonnable. Ils avaient droit également de prendre les provisions, les armes et les munitions qui leur étaient nécessaires partout où ils pourraient les trouver, en les payant un prix convenable à ceux à qui elles appartenaient; et ils pouvaient forcer non-seulement des marins, mais encore tout officier, de quelque rang et de quelque condition qu'il fût, qu'ils jugeraient nécessaire au service, de s'embarquer à bord de l'escadre, moyennant une paie ou un salaire raisonnable. Toutes les autorités civiles, toutes les personnes constituées en dignité, étaient requises de les aider de tout leur pouvoir à équiper la flotte, sous peine d'être destituées ou d'avoir leurs biens confisqués. Pour faire face aux frais de l'expédition,

les revenus de la couronne, provenant de deux tiers des dîmes de l'Église, furent mis à la disposition de Pinelo, et d'autres fonds furent tirés d'une source honteuse, du produit des bijoux et autres objets précieux, provenant du séquestre mis sur les biens des malheureux Juifs, bannis du royaume en vertu de l'édit de l'année précédente. Comme ces ressources étaient insuffisantes encore, Pinelo fut autorisé à y pourvoir par un emprunt. Des réquisitions furent également faites de provisions de toute espèce, de poudre, de mousquets, de lances, de piques et d'arbalètes. Cette dernière arme, malgré l'introduction des armes à feu, était encore préférée par beaucoup de personnes à l'arquebuse, dont il fallait se servir avec un rouet, et qui était si pesante qu'elle nécessitait une fourchette de fer, de sorte que l'arbalète était regardée comme plus formidable et plus meurtrière. Les arsenaux, qui s'étaient remplis pendant la guerre contre les Maures de Grenade, en fournirent une grande partie. Presque tous ces décrets furent rendus avant le 24 mai, pendant que Colomb était encore à Barcelonne. Il y a peu d'exemples d'une pareille activité dans les bureaux ordinairement si lents de l'administration espagnole.

Comme la conversion des infidèles était le grand but avoué de ces découvertes, douze ecclésiastiques aussi zélés qu'habiles furent choisis pour accompagner l'expédition. De ce nombre était Bernardo Buyl ou Boyl, moine bénédictin, qui avait

des talens et une grande réputation de sainteté, mais un de ces subtiles politiques de cloître qui trouvaient alors moyen de s'insinuer dans toutes les affaires temporelles. Il s'était acquitté récemment avec succès d'une mission en France, relative à la restitution du Roussillon. Avant le départ de la flotte, il fut nommé par le pape son vicaire apostolique pour le Nouveau-Monde, et fut placé à la tête de cette pieuse mission. On eut soin de leur donner tout ce qui était nécessaire pour remplir dignement leurs nobles fonctions, la reine fournissant elle-même les ornemens qui devaient servir dans les occasions solennelles. Isabelle, depuis le premier moment, prit l'intérêt le plus vif et le plus compatissant au sort des Indiens. Touchée du récit que lui faisait Colomb de leur douceur et de leur simplicité, les regardant comme confiés par le ciel à sa garde et à sa protection, elle éprouvait une pieuse sollicitude en songeant à leur état d'ignorance et d'abandon. Elle ordonna qu'on prît les plus grands soins de leur instruction religieuse, recommandant de les traiter avec la plus grande douceur, et enjoignant à Colomb d'infliger un châtiment exemplaire à tout Espagnol qui commettrait quelque outrage ou quelque injustice à leur égard.

Afin, disait-on, d'offrir à Dieu les prémices de ces nations païennes, les six Indiens que Colomb avait amenés à Barcelonne furent baptisés avec beaucoup de pompe et de cérémonie; le roi, la

reine et le prince Jean, voulurent les offrir eux-mêmes à Dieu. On nourrissait l'espoir qu'à leur retour dans leur pays natal ils faciliteraient l'introduction du christianisme parmi leurs compatriotes. L'un d'eux, à la demande du prince Jean, resta dans sa maison; mais il mourut bientôt après. Un historien espagnol fait la remarque que, d'après les dogmes de notre foi, il fut le premier de sa nation qui entra dans le ciel [1].

Avant le départ de Colomb de Barcelonne, Ferdinand et Isabelle confirmèrent le traité provisoire signé à Santa-Fé, qui lui accordait les titres, les émolumens et les prérogatives d'amiral, vice-roi et gouverneur de tous les pays qu'il avait découverts, ou qu'il découvrirait par la suite. Le sceau royal lui fut aussi confié avec pouvoir d'accorder, au nom de leurs majestés, des lettres-patentes et des commissions dans les limites de sa juridiction; comme aussi, en cas d'absence, de désigner une personne pour le remplacer, et de l'investir de tous ses pouvoirs.

Il avait été dit, dans le premier arrangement, que pour tous les emplois qui seraient à donner dans les îles ou les provinces nouvelles, il nommerait trois candidats parmi lesquels leurs majestés choisiraient; mais alors, pour épargner le temps, et pour donner à Colomb une nouvelle marque de confiance, il fut autorisé à nommer

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib II, cap. 5.

directement telles personnes qu'il jugerait convenable, lesquelles exerceraient leurs fonctions tant qu'il plairait à Leurs Majestés. Il avait également le titre et l'autorité de capitaine-général de l'escadre qui allait mettre à la voile, avec des pouvoirs illimités, tant sur les équipages que pour les établissemens à former dans le Nouveau-Monde, et les découvertes ultérieures à entreprendre.

Ce fut le plus beau moment de la vie de Colomb, espèce de mois de miel de la faveur royale, pendant lequel il jouit de la confiance sans bornes et si bien méritée de ses souverains, avant que la malignité et l'envie eussent osé répandre des doutes injurieux sur son caractère. Après avoir reçu les témoignages les plus flatteurs et les plus unanimes de l'admiration publique, il prit congé du roi et de la reine le 28 mai. Toute la cour l'accompagna depuis le palais jusqu'à sa demeure, et vint également lui rendre honneur et lui faire ses derniers adieux au moment de son départ de Barcelonne pour Séville.

CHAPITRE IX.

Négociations diplomatiques entre les cours d'Espagne et de Portugal, relativement aux nouvelles découvertes (1493).

L'EMPRESSEMENT manifesté par la cour d'Espagne pour le prompt départ de l'expédition, fut encore augmenté par la conduite du cabinet portugais. Jean II avait malheureusement parmi ses conseillers de ces politiques à vues étroites qui prennent l'astuce pour de la sagesse. En adoptant leurs avis insidieux, il avait laissé échapper le Nouveau-Monde, lorsqu'il offrait une libre carrière à une noble et généreuse émulation; toujours docile à leurs conseils, il chercha alors à le ressaisir par stratagème. Il avait donc préparé un armement considérable, dont le but avoué était une expédition en Afrique, mais dont la destination véritable était de s'emparer des pays nouvellement découverts. Pour endormir les soupçons, don Ruy de Sande fut envoyé en ambassade auprès de Ferdinand et d'Isabelle, sous prétexte de demander l'autorisation de tirer d'Espagne divers articles prohibés dont on avait besoin pour le voyage en Afrique. Il demanda aussi que leurs majestés défendissent

à leurs sujets de pêcher au-delà du cap Bojador, jusqu'à ce que les possessions des deux puissances fussent définitivement réglées. La découverte de Colomb, véritable objet de la mission, ne fut traitée que comme une question accessoire. Son arrivée et sa réception en Portugal; les félicitations que Jean II lui avait adressées sur son heureux voyage; la satisfaction qu'il avait éprouvée en apprenant que l'amiral avait ordre de cingler à l'ouest en s'éloignant des Canaries, furent autant de points que l'ambassadeur effleura légèrement. Le roi son maître espérait, dit-il en finissant, que leurs majestés continueraient à faire les mêmes recommandations à tous leurs chefs d'escadre, toutes les terres situées au sud de ces îles ayant été données à la couronne de Portugal par une bulle du souverain pontife; et il était convaincu que si quelques-unes des terres nouvellement découvertes appartenaient de droit au Portugal, ce serait l'objet d'un arrangement amical entre les deux puissances.

Ferdinand était trop fin politique pour se laisser aisément tromper. Il avait été informé d'avance des véritables projets du roi Jean, et, avant l'arrivée de son ambassadeur, il avait envoyé don Lope de Herrera à la cour de Portugal, muni de doubles instructions et porteur de deux lettres écrites sur un ton bien différent l'une de l'autre. La première était conçue en termes affectueux, remerciant de l'hospitalité et de la bienveillance dont Colomb avait été l'objet, précisant la nature de ses décou-

vertes, et demandant que le roi de Portugal défendît aux navigateurs de sa nation de visiter ces nouveaux pays, de même que le roi et la reine d'Espagne avaient défendu à leurs sujets d'approcher des possessions du Portugal en Afrique.

Cependant, dans le cas où l'ambassadeur trouverait que le roi Jean avait envoyé ou se préparait à envoyer des vaisseaux dans le Nouveau-Monde, il devait supprimer la lettre amicale, et présenter l'autre, qui était conçue en termes forts et énergiques, interdisant formellement toute entreprise de ce genre[1]. Il s'établit alors entre les deux souverains un jeu de diplomatie, trop serré, trop compliqué pour qu'il fut possible à aucun spectateur de le suivre, à moins d'en connaître la marche. Reesende, dans son *Histoire de Jean II*, nous apprend que le monarque portugais, à force d'intrigues et de largesses secrètes, avait trouvé moyen de mettre dans ses intérêts quelques-uns des membres les plus influens du cabinet espagnol, qui l'informaient des projets les plus mystérieux de leur cour. Les routes étaient couvertes de courriers; à peine Ferdinand exprimait-il une intention à ses ministres, que son rival en était instruit. Il en résulta que les souverains espagnols semblaient être sous l'influence de quelque sortilége. Le roi Jean savait d'avance leurs moindres mouvemens, et pa-

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. 1, lib. II. Zurita, *Anales de Aragon*, lib. 1, cap. 25.

raissait pénétrer leurs plus secrètes pensées. Leurs ambassadeurs étaient croisés sur la route par des ambassadeurs portugais, autorisés à régler les points mêmes sur lesquels ils allaient faire des remontrances. Souvent, lorsque Ferdinand proposait tout à coup une question délicate aux chargés d'affaires accrédités auprès de sa cour, question qui semblait exiger de nouvelles instructions du roi leur maître, il était étonné de recevoir une réponse prompte et positive; des avis secrets avaient fait pressentir quelles étaient celles qui seraient vraisemblablement adressées, et la réponse avait précédé la demande. Comme on pouvait soupçonner naturellement quelque trahison dans le cabinet, le roi Jean, tout en récompensant ses agens en secret, s'efforçait d'écarter d'eux les soupçons et de les faire planer sur d'autres, envoyant de riches bijoux au duc de l'Infantado et à d'autres grands d'Espagne d'une vertu incorruptible [1].

Telles sont les subtilités et les intrigues diplomatiques qui passent trop souvent pour une politique raffinée, et qu'on vante comme la science du cabinet; mais toutes les mesures qui portent le caractère de la duplicité et de la corruption sont indignes d'un prince éclairé et magnanime. Les grands principes du juste et de l'injuste exercent la même influence sur les nations que sur les individus; et une conduite franche et loyale, quelque

(1) Reesende, *Vida del Rey Dom Joham II*, p. 157. Faria y Souza, *Europa portuguesa*, t. II, cap. 4.

contraire qu'elle puisse paraître aux intérêts du moment, est la seule espèce de politique qui puisse assurer un succès définitif et avoué par l'honneur.

Le roi Jean ayant reçu avis, par le moyen de ses intelligences secrètes, des doubles instructions remises à don Lope de Herrera, l'accueillit de manière à l'empêcher d'avoir recours à sa lettre péremptoire. Il avait déjà expédié un envoyé extraordinaire à la cour d'Espagne pour lui faire prendre patience, et il nomma alors le docteur Pero Diaz et don Ruy de Pena, ambassadeurs auprès de Ferdinand et d'Isabelle pour régler toutes les questions relatives aux nouvelles contrées, et promettre qu'aucun bâtiment ne partirait pour un voyage de découverte dans les soixante jours qui suivraient leur arrivée à Barcelonne.

Ces ambassadeurs étaient chargés de proposer, comme un moyen de déterminer à jamais les droits respectifs des deux puissances, qu'une ligne fût tirée des Canaries directement à l'ouest; toutes les terres au nord de cette ligne appartiendraient à la cour de Castille, et tout ce qui était au sud à la couronne de Portugal, à l'exception des îles dont l'une ou l'autre étaient déjà en possession[1].

Ferdinand avait alors l'avantage du terrain; son but était de gagner du temps pour les apprêts du départ de Colomb, en entraînant le roi de Portu-

(1) Quirita, lib. I, cap. 25. Herrera, decad. I, lib. II, cap. 5.

gal dans de longues négociations diplomatiques [1]. En réponse à ses propositions, il envoya don Pedro de Ayala et don Garcia Lopez de Caravajal, en ambassade extraordinaire à sa cour, ambassade pour laquelle on déploya une pompe et une magnificence remarquables, mais qui n'avait d'autre objet que de proposer de soumettre les questions de territoire qui s'étaient élevées, à des arbitres ou à la cour de Rome. Les ambassadeurs mirent dans leur marche une lenteur calculée; mais un envoyé spécial prit les devans pour annoncer leur arrivée au roi de Portugal, afin de l'engager à attendre ce qu'ils avaient à lui communiquer.

Le roi Jean vit sur-le-champ le but de cette mission, et il comprit que Ferdinand cherchait à l'amuser. Les ambassadeurs arrivèrent enfin, et remirent leurs lettres de crédit avec beaucoup de pompe et d'appareil. Lorsqu'ils se retirèrent de sa présence, le roi lança sur eux un regard de mépris : « Cette ambassade de notre cousin, dit-il, manque tout à la fois de tête et de pieds. » Don Garcia de Caravajal était vain et frivole, et don Pedro de Ayala était boiteux [2].

On dit même que, dans un premier mouvement de dépit, le roi voulut faire croire qu'il méditait quelques projets hostiles ; il passait des revues continuelles de sa cavalerie sous les fenêtres des

(1) Vasconcelez, *Don Juan II*, lib. VI.

(2) Vasconcelez, *Don Juan II*, lib. VI. Barros, *Asia*, decad. I, lib. III, cap. 2.

ambassadeurs, et laissait échapper en leur présence des mots ambigus qui pouvaient passer pour des menaces [1]. Les envoyés retournèrent en Castille, le laissant en proie à l'inquiétude et à l'indécision; mais quel que fût son ressentiment, sa prudence l'empêcha d'en venir à une rupture ouverte. Il comptait sur l'intervention du souverain pontife, auquel il avait envoyé une ambassade pour se plaindre des prétendues découvertes des Espagnols, qui empiétaient sur les territoires accordés au Portugal par la bulle du pape, et demander instamment satisfaction. Mais, comme on l'a vu, son adroit rival l'avait prévenu, et il essuya un nouvel échec. Pour toute réponse, on renvoya son ambassadeur à la ligne de démarcation d'un pôle à l'autre, si sagement tracée par sa sainteté [2]. Telle fut la fin de cette partie diplomatique, où deux rois jouaient un monde nouvellement découvert. Jean II était un prince habile et éclairé, et il avait des conseillers pleins de finesse pour le diriger dans tous ses mouvemens; mais quand il fallait une politique profonde et subtile, Ferdinand était toujours sûr de l'emporter.

(1) Vasconcelez, lib. VI.

(2) Herrera, decad. I, lib. II.

CHAPITRE X.

Suite des apprêts du second voyage. — Portrait d'Alonzo de Ojeda. — Altercations de Colomb avec Soria et Fonseca. (1493).

CRAIGNANT quelque tentative de la part du Portugal pour leur dérober le fruit de leurs découvertes, Ferdinand et Isabelle, dans le cours de leurs négociations, écrivirent à plusieurs reprises à Colomb pour l'engager à presser son départ. Cependant son zèle n'avait pas besoin d'être excité. Dès son arrivée à Séville, au commencement de juin, il s'était occupé en toute diligence de préparer l'armement, faisant usage des pouvoirs qui lui avaient été conférés pour mettre en réquisition les vaisseaux et les équipages qui étaient dans les ports de l'Andalousie. Il fut joint peu de temps après par Fonseca et Soria, qui étaient restés à Barcelonne, et, grâce à leurs efforts réunis, une flotte de dix-sept vaisseaux de toutes grandeurs fut bientôt rassemblée. Ils firent choix des meilleurs pilotes, et l'enrôlement des équipages se fit en présence de Soria le contrôleur. D'habiles ouvriers en tous genres, des mineurs, des charpentiers, des laboureurs, fu-

rent engagés pour la colonie projetée. On se pourvut de chevaux, tant pour la troupe que pour en peupler le pays, de bétail, et d'animaux domestiques de toute espèce. Les vaisseaux furent chargés de graines et de différentes plantes, de vignes, de cannes à sucre, d'arbustes et de boutures, ainsi que d'une immense collection de grains de toutes couleurs, de grelots, de miroirs, de tous ces colifichets qui plaisaient tant aux naturels, et qui pouvaient servir à trafiquer avec eux. Il s'y trouvait également une foule de provisions de toute espèce, de munitions de guerre, et de médicamens et de potions pour les malades.

L'exaltation des esprits était portée à un point extraordinaire au sujet de cette expédition. Il n'y avait point d'idées extravagantes qu'on ne se formât du Nouveau-Monde. Les récits des voyageurs qui l'avaient visité étaient remplis d'exagération; car, dans le fait, ils n'en avaient que des notions vagues et confuses comme les souvenirs d'un rêve, et Colomb lui-même avait vu tous les objets à travers le prisme le plus trompeur. La vivacité de ses descriptions, la splendeur de la perspective que son ardente imagination ouvrait devant lui, en excitant partout un enthousiasme merveilleux, ne firent que préparer des désappointemens plus amers. Les uns sentaient leur cupidité s'enflammer à l'idée de régions regorgeant de richesses qui n'avaient pas de maîtres, où les fleuves roulaient sur un sable d'or; où les montagnes étaient cou-

vertes de pierres et de métaux précieux, où les bois produisaient des épices et des parfums, et où les côtes de l'Océan étaient semées de perles. D'autres se berçaient de plus nobles illusions. Dans ce siècle remuant et chevaleresque, alors que la guerre avec les Maures était terminée et les hostilités contre la France suspendues, les esprits, trop ardens pour supporter la monotonie d'une vie paisible, brûlaient de trouver quelque nouvelle occasion de se signaler. Le Nouveau-Monde leur offrait une vaste carrière d'entreprises aventureuses bien en harmonie avec le caractère espagnol à cette époque, où il brillait de tout son éclat. Beaucoup d'hidalgos de haut rang, d'officiers de la maison royale et de cavaliers de l'Andalousie, dont le goût naturel pour les aventures hardies avait encore été augmenté par les guerres chevaleresques de Grenade, briguèrent l'honneur de faire partie de l'expédition; ceux qui ne pouvaient obtenir du service partaient à leurs frais comme simples volontaires. Pour eux, c'était le commencement d'une nouvelle série de croisades qui devaient surpasser en importance et en éclat celles de la Terre-Sainte. Ils se représentaient de vastes et belles îles de l'Océan à parcourir et à soumettre, des merveilles sans cesse renaissantes à découvrir et à contempler, et l'étendard de la croix à planter sur les murs des cités qu'ils prendraient d'assaut. De là ils devaient se frayer une route jusqu'aux rivages de l'Inde, ou plutôt de l'Asie, pénétrer dans le Mangi et le Ca-

thay, convertir, ou, ce qui était la même chose, soumettre le gran-khan, et s'ouvrir ainsi une source féconde de hauts faits d'armes au milieu des contrées splendides et des nations à demi barbares de l'Orient. Ainsi, personne n'avait une idée précise de la nature et de l'objet de l'entreprise dans laquelle il allait s'engager, ni de la situation et du caractère du pays pour lequel il allait partir. Il est même probable que si, dans ce moment d'effervescence générale, une voix se fût fait entendre pour n'exposer que des faits simples, mais positifs, et de froides réalités, personne n'eût voulu l'écouter; car il n'est rien que le public supporte plus impatiemment que de voir troubler un de ces rêves brillans auxquels il aime à se livrer.

Parmi les personnes de distinction qui prirent du service, était un jeune cavalier nommé don Alonzo de Ojeda, célèbre pour ses qualités personnelles et pour son esprit entreprenant, et qui se distingua par une foule d'expéditions périlleuses et d'exploits bizarres dans les premières découvertes. Il était d'une bonne famille; c'était le cousin-germain du père Alonzo de Ojeda, inquisiteur d'Espagne. Il avait été élevé sous les auspices du duc de Medina Celi, et avait fait les campagnes de Grenade. Petit de taille, mais bien fait et d'une constitution vigoureuse, il était très-brun, avait de beaux traits, un regard plein de feu, une force et une agilité incroyables. Excellent cavalier, et non moins bon partisan, il excellait dans tous les

exercices du corps, et maniait également bien toutes les armes. Il avait le cœur noble, l'esprit franc, la main toujours ouverte; infatigable au combat, prompt à prendre feu, mais non moins prompt à se calmer comme à oublier une offense, il fut pendant long-temps l'idole de la jeunesse entreprenante et téméraire qui se précipita sur ses pas dans le Nouveau-Monde, et il devint le héros d'une foule de contes merveilleux. En l'introduisant sur la grande scène de l'histoire, Las Casas rapporte à son sujet une anecdote qui serait indigne d'être répétée, si elle ne peignait son singulier caractère.

Un jour que la reine Isabelle était dans la tour de la principale église de Séville, plus connue sous le nom de la Giralda, Ojeda, pour amuser sa majesté et pour donner une preuve de son courage et de son agilité, monta sur une grande solive qui s'avançait de vingt pieds hors de la tour, à une hauteur si prodigieuse que ceux qui étaient en-dessous, avaient l'air de nains. Ojeda s'avança sur cette solive d'un pas léger et avec autant d'assurance que s'il se fût promené dans sa chambre. Arrivé au bout, il se tint sur un pied et leva l'autre en l'air; puis tournant rapidement sur lui-même, il revint de la même manière à la tour, sans paraître faire aucune attention à l'immense hauteur, d'où le moindre faux pas pouvait le précipiter. Il posa ensuite un pied sur la solive, et appuyant l'autre contre le mur de l'édifice, il lança une orange au sommet de la

tour, ce qui dénote, dit Las Casas, une force de muscles incroyable. Tel était Alonzo de Ojeda, toujours le premier dans toutes les entreprises aventureuses, cherchant le péril pour le péril même, et semblant se battre plutôt par plaisir que par amour de la gloire[1].

Le nombre des personnes qui devaient faire partie de l'expédition avait été limité à mille; mais telle fut la quantité de volontaires qui demandèrent avec instance la permission de partir à leurs frais, qu'il fut porté à douze cents. On fut obligé d'en refuser un grand nombre, faute de place pour les loger à bord des vaisseaux, mais quelques-uns réussirent encore à se faire admettre par fraude, de sorte qu'il se trouvait bien quinze cents hommes sur la flotte, au moment où elle mit à la voile. Comme Colomb, dans le zèle qui l'animait pour le succès de l'entreprise, s'était pourvu de toutes les choses qui pouvaient être nécessaires dans toutes les circonstances possibles, les dépenses de l'armement furent plus considérables qu'on ne l'avait prévu. Ce fut le sujet de quelques représentations de la part du contrôleur Juan de Soria, qui refusait quelquefois de signer les comptes de l'amiral, et qui, dans ses relations avec lui, parut oublier les égards qu'il devait à son rang et à son caractère. Il en fut sévèrement réprimandé par le roi et la reine, qui ordonnèrent expressément que Colomb fût trai-

(1) Las Casas, lib. I, MS. Pizarro, *Varones Illustres*... Herrera, *Hist. Ind.*, decad I, lib. III, cap. 5.

té avec le plus grand respect, et qu'on fît tout pour le satisfaire. D'après des injonctions semblables, insérées dans des lettres de leurs majestés à Fonseca, archi-diacre de Séville, il est probable qu'il avait aussi voulu pousser trop loin son contrôle et son autorité. Il paraît qu'il avait fait difficulté d'accéder à plusieurs demandes de Colomb, et l'on cite, entre autres, celle que l'amiral avait faite d'un certain nombre de laquais et de domestiques pour son service immédiat, afin de former sa maison comme amiral et vice-roi. Cette demande avait été regardée comme superflue par le prélat, attendu que tous ceux qui étaient à bord des vaisseaux étaient à ses ordres. Mais Ferdinand et Isabelle, instruits de cette résistance, ordonnèrent qu'il lui fut alloué dix *escuderos de à pie*, ou gens de pied, et ils rappelèrent à Fonseca qu'ils lui avaient recommandé de chercher, dans ses relations avec l'amiral, tous les moyens possibles de lui être agréable, lui faisant observer que, puisque toute la flotte devait être sous ses ordres, il n'était que juste que ses désirs fussent consultés, et que personne ne contrariât ses volontés[1].

Ces légères altercations méritent d'être remarquées, à cause de l'effet qu'elles paraissent avoir produit sur l'esprit de Fonseca; car c'est de ce moment que date la naissance de cette animosité singulière qu'il manifesta toujours par la suite contre Colomb,

(1) Navarrete, *Collect. de Viages*, tom. VII, cap. 2, docum. nos 62, 66.

animosité qui augmenta d'année en année, et qu'il satisfit bassement en multipliant les obstacles et les entraves autour de l'amiral, et en lui suscitant une foule de désagrémens et de mortifications.

L'escadre était encore dans le port lorsqu'on apprit qu'une caravelle portugaise était partie de Madère et portait à l'ouest. Ce fut assez pour éveiller aussitôt le soupçon qu'elle faisait voile vers les contrées nouvellement découvertes. Colomb en écrivit au roi et à la reine, et il proposa d'envoyer une partie de sa flotte à sa poursuite. Sa proposition avait été approuvée, mais elle n'eut pas de suite. Des remontrances ayant été faites à la cour de Lisbonne, le roi Jean déclara que le vaisseau était parti sans sa permission; et qu'il allait envoyer trois caravelles pour le faire rentrer dans le port. Cette réponse ne fit qu'augmenter l'inquiétude jalouse des monarques espagnols qui regardaient cet événement comme le résultat d'un profond stratagème, persuadés que les bâtimens allaient opérer leur jonction, et qu'ils se dirigeraient ensuite de conserve vers le Nouveau-Monde. Ils pressèrent donc Colomb de partir sans perdre un instant, lui recommandant de s'éloigner du cap St-Vincent, et d'éviter entièrement les côtes et les possessions du Portugal. S'il rencontrait quelques bâtimens dans les mers qu'il avait explorées, il devait les saisir, et infliger des châtimens rigoureux aux équipages. Fonseca reçut aussi l'ordre d'être sur ses gardes, et au cas où quelque expédition parti-

rait du Portugal, d'envoyer aussitôt le double de bâtimens à sa poursuite. Cependant ces précautions se trouvèrent inutiles. Que ces caravelles fussent parties ou non du Portugal; qu'elles eussent été envoyées dans de bons ou dans de mauvais desseins, ce qui est certain c'est que Colomb ni ne les vit, ni n'en entendit parler dans le cours de son voyage.

Il sera peut-être aussi bien, pour plus de clarté, d'anticiper ici sur l'ordre des événemens, et d'expliquer comment cette question de territoire fut définitivement réglée entre les deux puissances. Le roi Jean ne pouvait réprimer l'inquiétude que lui causaient les entreprises illimitées des Espagnols; il ne savait pas jusqu'où elles pourraient s'étendre, ni s'ils ne le préviendraient pas dans toutes les découvertes qu'il se flattait de faire dans les Indes. Voyant, néanmoins, l'inutilité de ses efforts pour l'emporter par la ruse sur son rival aussi adroit que circonspect, et désespérant d'être soutenu par la cour de Rome, il eut recours, à la fin, à des négociations franches et amicales, et vit, comme il arrive souvent à ceux qui s'égarent dans les sentiers obliques et tortueux de l'intrigue, que s'il avait suivi une ligne de politique droite et loyale, il se serait épargné une foule de tourmens, et serait arrivé plus vite à son but. Il offrit de laisser la cour d'Espagne poursuivre librement le cours de ses découvertes à l'occident, et de se conformer à la ligne de démarcation tracée par le

pape; mais il représenta que cette ligne n'avait pas été tirée assez à l'ouest; que tandis qu'elle laissait le vaste océan ouvert aux Espagnols, les navigateurs portugais ne pouvaient pas s'éloigner de plus de cent lieues de leurs possessions, du côté de l'ouest, et n'avaient pas assez d'espace pour leurs voyages dans le sud.

Après beaucoup de difficultés et de discussions, ce point important fut réglé par des députés des deux royaumes, qui se réunirent l'année suivante à Tordesillas, dans la vieille Castille, et qui, le 7 juin 1494, signèrent un traité par lequel la ligne de démarcation fut reculée de trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles du cap Vert. Il fut convenu qu'avant six mois un nombre égal de caravelles serait envoyé par les deux puissances à l'île de la grande Canarie, ayant chacune à bord des hommes versés dans l'astronomie et dans la navigation. Elles devaient se rendre de là aux îles du cap Vert, puis faire trois cent soixante-dix lieues dans la direction de l'ouest, et tracer la ligne d'un pôle à l'autre, en partageant l'Océan entre les deux nations [1]. Chacune des deux puissances s'engagea solennellement à respecter les bornes qui lui étaient assignées, et à ne poursuivre aucune entreprise hors de l'enceinte de ses limites; seulement il fut convenu que les navigateurs espagnols pourraient traverser librement les

(1) Zurita, *Hist. del Rey Fernand*, lib. 1., cap. 29. Vasconcelez, lib. VI.

parties orientales de l'Océan pour se rendre à leur destination légitime. Diverses circonstances empêchèrent l'expédition proposée pour tracer la ligne, mais le traité n'en resta pas moins en vigueur, et mit fin à tous les débats.

Ce fut ainsi, dit Vasconcelez, que cette grande question, la plus importante qui ait jamais été agitée entre les deux royaumes, puisqu'il s'agissait du partage d'un nouveau monde, fut réglée à l'amiable par la prudence et l'adresse de deux des plus habiles politiques qui aient jamais porté la couronne. Elle fut décidée à la satisfaction des deux parties, chacune s'imaginant avoir des droits incontestables sur les pays qu'elle pourrait découvrir dans l'étendue de ses limites, sans songer un seul instant à ceux des habitans.

FIN DU PREMIER VOLUME.


Digitized by Google

